

Class DD 801

Book R72 K5

PRESENTED BY

556

376



DIE FEINDLICHEN BRÜDER
LES FRÈRES ENNEMIS.

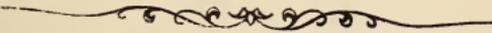
Verlag von D. Kapp in Mainz.

LÉGENDES
ET
TRADITIONS DU RHIN
DE
BALE À ROTTERDAM

DE
✓
P. J. KIEFER.



TROISIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE.



MAYENCE.
CHEZ DAVID KAPP, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

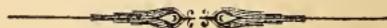
77801
R72K5

Gift.
W. L. Sumner
7 S '06

TABLE DES MATIÈRES.

	page
La vie sur les bords du Rhin	1
Bâle. L'horloge avancée d'une heure	3
Zähringen. Origine de Zähringen	5
Alsace et Brisgau. Sainte Odilia	9
Thann en Alsace. Le champ du mensonge	12
Staufenberg dans l'Ortenau. Le pied au mur	15
Le château de Niedeck. Le joujou de la géante	19
Strasbourg. L'horloge du Dôme	21
Château de Trifels. Richard cœur de Lion	24
Carlsruhe. Repos de Charles	29
Philippsbourg. La recrue	31
Spire. Les cloches	33
Heidelberg. Le Puits du loup	36
Tradition du puits du loup	38
Seckenheim. Frédéric le Victorieux	39
Oggersheim. Jean Warsch, le vaillant berger	42
Worms. Sigefroi	44
Le duel	57
Flörsheim La damoiselle de Flörsheim	59
Heppenheim. Le moine de Lorsch	68
Frankenstein. Georges de Frankenstein	72
Darmstadt. Gautier de Birbach	75
Francfort. Fondation de la ville	77
Le fourbe de Bergen	78
Le 9 dans la girouette	81
Taunus. Le chevalier de Falkenstein	83
Mayence. Henri Frauenlob	86
Rabbi Amram. (Schaab, histoire des juifs de Mayence.)	88
Ingelheim. Charlemagne et Elbegast	90
Eginhard et Emma	96
La reine Hildégarde	106
Rüdesheim. Giselle	114
Bingen. La tour aux souris	120
Saint Rupert	125
Hildégarde, la Clairvoyante	129
Rheinstein. La cavalcade nuptiale	131
Lorch. L'échelle du diable	137
L'arbalétrier	148

	page
Bacharach. Le comte palatin Hermann de Stahleck	151
Caub. Château de Gutenfels	156
Pfalz près de Caub. Pfalzgrafenstein	160
Oberwesel. Les sept vierges	162
Lurlei. Lorelei	166
	Lore-Lei 172
Saint Goar et St. Goarshausen	173
Sternberg et Liebenstein. Les frères	176
Kreuznach. Le château Ebernburg	184
Bornhoven. Les frères ennemis	186
Boppard. Le couvent de Mariembourg	189
Rhense. L'empereur Wenzel	191
Lahneck. Les douze templiers	193
Laach. Gèneviève	196
Hammerstein. Le sang salique	206
Altenaar. Le dernier chevalier d'Altenaar	208
Rolandseck. Roland d'Angers	211
Königswinter. Le Drachenfels	219
Heisterbach, dans les Sept-Montagnes. Le sceptique converti	224
Bonn. Le chercheur des trésors	226
Aix-la-Chapelle. Fondation de la ville	236
	Le Dôme 240
	Les musiciens bossus 244
Königsdorf, près de Cologne. Le choix d'un évêque	254
Cologne. Sainte Ursule et les 11000 vierges	256
	Le Dôme 259
	Les trois Rois 268
	Dame Richmodis d'Aducht 269
	Hermann Joseph 272
	Le Bourgmestre Gryn 275
Dünwald, près de Mühlheim. Les moines de Dünwald	278
Solingen. Les lames de Solingen	280
Gerresheim, près de Düsseldorf. Gunehilde	289
Xanten. Sigefroi	291
Clèves. Le chevalier du cygne	296
Kevlaar. La petite chapelle de la Sainte Vierge	301
	Le pèlerinage de Kevlaar 302
Geertruidenberg. L'amour de Sainte Gertrude	304
Le Zuidersee. Stavoren	309
La Haye. Tant d'enfants que de jours dans l'année	315



LA VIE SUR LES BORDS DU RHIN.

Une plus belle vie renaît au Rhin,
De la poussière de la destruction,
Les mânes des esprits voltigent,
Qui séjournent depuis longtemps au tombeau.
Des chansons y resonnent,
Avec des salutations curieuses,
Que je dois repêter doucement,
Dans mes chants et dans mes rêves.

Quand je vois l'oiseau planer,
Dans les hauteurs de l'azur des airs ;
Et quand je vois les bateaux glisser,
Au loin dans les brouillards grisâtres,
Il me semble que l'oiseau
Chante des mots en fendant les espaces,
Et que j'entends d'autres
Au passage rapide du vaisseau.

Ici les flots légèrement agités,
Chuchotent des paroles de revenants,
Là, autour de la porte du couvent,
Où des pelerins se reposèrent jadis,
Et du lierre qui s'élève hautement,
D'une manière triste et sauvage,
Autour des tombeaux,
Resonne le doux chant des sylphides.

Mais quand je contemple le mur,
 Des châteaux-forts en ruine,
 Un léger frison,
 S'empare de mon coeur;
 Car dans les ruines abandonnées,
 On croit entendre le combat et l'assaut,
 Puis j'entends de sourds gémissements,
 Sortants du cachot de la tour.

Tantôt l'airain et la pierre,
 Revèlent le passé,
 Tantôt le peuple au Rhin,
 Raconte les histoires des temps écoulés;
 Bien des contes se sont maintenus,
 Et nous les crûmes pieusement,
 Qui ferait la question frivole,
 Si tout cela est bien la vérité?

Je raconte fidèlement aux autres,
 Ce que j'ai vu et entendu un jour.
 Que celui qui ne veut le croire,
 Vienne dans notre beau pays,
 Qu'il écoute attentivement,
 Sur les montagnes et dans les vallées,
 Le coeur trouvera toujours,
 Pourvu qu'il cherche bien.

ADELHEID v. STOLTERFOTH.



BALE.

L'HORLOGE AVANCÉE D'UNE HEURE.

La ville de Bâle fut un jour assiégée par les ennemis et étroitement cernée. Les assiégeants qui entretenaient des intelligences avec les mécontents de la ville convinrent avec ceux-ci de s'emparer, par surprise, des fortifications pendant une nuit obscure.

L'attaque devait commencer au coup de minuit, mais le hasard voulut que le veilleur de la tour eût vent de l'assaut projeté; il n'était plus temps d'avertir ni le commandant de la ville, ni la garde; la ruse et une prompte résolution pouvaient seules sauver la cité, et voici l'idée heureuse du veilleur. En avançant tout d'un coup l'horloge d'une heure, il l'empêcha de sonner minuit et au lieu des douze coups du marteau, il n'en fit frapper qu'un seul.

Cette ruse jeta le doute et l'erreur tant parmi les conjurés que parmi les ennemis qui étaient aux portes de la ville; chacun crut avoir manqué l'heure convenue, et tandis que l'on se consultait pour savoir ce qui restait à faire, le veilleur eut le temps d'avertir les magistrats et le commandant.

Le plan des traîtres échoua complètement et les ennemis fatigués de la longue résistance des citoyens

levèrent le siège sans avoir emporté le moindre avantage.

La légende ne dit pas si le rusé veilleur fut récompensé pour avoir sauvé la ville; cependant en mémoire de la manière merveilleuse dont Bâle fut sauvée, les magistrats ordonnèrent que l'horloge restât, comme le veilleur l'avait avancée et depuis ce temps il sonnait une heure à Bâle, quand c'était midi ou minuit partout ailleurs.

Cette coutume bizarre qui subsista jusqu'en l'année 1798 a fait appliquer aux Bâlois la louange satyrique qu'ils étaient, par leur horloge, avancés d'une heure quoiqu'arriérés d'un siècle. Maintenant, il est vrai, ils marchent de pair avec d'autres villes.

Une autre merveille de Bâle était le roi Lallen, une tête extrêmement grande et singulièrement sculptée qui fixée à l'horloge du beffroi au pont de Bâle, tournait les yeux à chaque oscillation du pendule et poussait une énorme langue; cette tête fut élevée après une bataille, en dérision des bourgeois de Petit-Bâle. En l'année 1839 cette tour célèbre fut démolie et depuis ce temps on ne voit plus le roi Lallen.

ZAEHRINGEN.

ORIGINE DE ZAEHRINGEN.

Dans la vallée boisée de Zähringen, à l'endroit où la forêt s'élève vers la cime de la montagne appelée Rosskopf (Tête de cheval), vivait un jour un jeune charbonnier, garçon vaillant et d'une stature imposante. Il aurait pu se contenter de sa profession qui donnait un revenu suffisant à ses parents, mais il n'y pouvait trouver le bonheur. Son père l'avait un jour envoyé à la ville où il eut l'occasion de voir un tournoi. Cette vue avait éveillé dans le cœur du jeune homme le désir d'entrer dans la chevalerie. Ses parents étant morts ensuite, et aucun devoir filial ne l'attachant à la cabane paternelle, il lui semblait souvent qu'il devait quitter pour jamais le bois et entrer au service du premier chevalier venu.

Un jour préoccupé de ces pensées, il vit venir à lui un vieux ermite qui lui dit: „Je sais ce que tu veux, mais crois-moi le moyen d'atteindre au but de tes désirs ne se trouve que dans cette forêt et dans ta profession actuelle. Toutefois faut-il que tu choisisses un meilleur emplacement que celui-ci; viens avec moi, je te montrerai un endroit plus convenable.“ Le jeune homme étonné suivit le vieillard qui le mena bien avant dans l'épaisseur du bois contre une colline. „C'est ici,“ dit le vieillard, „qu'à l'avenir il faut que tu fasses tes charbons!“ l'ermite disparut en disant ces paroles avant

que le charbonnier put lui demander de plus amples explications.

„Les paroles du solitaire,“ pensa-t-il, „s’expliqueront plus tard d’elles-mêmes ; dans tous les cas, je ne puis mal faire, si, en attendant, je me rends à son avis.“ Il se mit à abattre avec de grands efforts, les énormes arbres qui entouraient la colline, puis il dressa un fourneau qu’il couvrit de la terre rocailleuse de la hauteur avant que de l’allumer. Quel fut son étonnement, lorsqu’il trouva, après que le fourneau eut cessé de brûler, après qu’il en eut ôté la couverture, plusieurs lingots d’or que l’ardeur du feu avait fondus du minerai. Il cacha prudemment ce trésor dans une fente voisine du rocher, puis il dressa un second fourneau et après celui-ci encore plusieurs autres qui tous lui procurèrent le même avantage, de sorte qu’en peu de temps il fut possesseur d’un immense trésor.

Il ne savait que faire de son or, et forgeait mille plans divers. Un soir le charbonnier se coucha fort tard ; les soucis que lui donna la possession de ses richesses lui ôtèrent le sommeil dont il avait besoin. Il lui sembla entendre tout-à-coup qu’on frappait doucement à sa porte ; il se mit sur son séant, doutant s’il avait bien entendu, lorsque des coups plus forts retentirent. Il ouvrit courageusement la porte, et vit à la pâle lueur de la lune un homme qui lui demanda de pouvoir entrer chez lui.

Le charbonnier était d’autant plus étonné de cette visite nocturne que rarement un étranger mettait

le pied dans ce désert; il hésita d'abord de recevoir l'inconnu, mais lorsque celui-ci affirma être un malheureux proscrit que la solitude seule pouvait sauver, le charitable jeune homme ne se refusa pas plus longtemps à lui accorder l'hospitalité.

La situation si isolée de la cabane fut la meilleure protection pour le fuyard; aucun persécuteur ne parut; l'étranger découvrit bientôt en ce jeune charbonnier un coeur fidèle et courageux auquel on peut donner une confiance illimitée.

Aussi le voyageur dit-il un jour au jeune homme: „Je puis sans danger, sans aucune réserve, me découvrir à vous; vous êtes incapable de trahison et me semblez homme de confiance, j'ai besoin d'un ami tel que vous. Je ne me retrouverais jamais dans ces épaisses forêts; il me faut donc un guide fidèle qui me ramène auprès des miens. Sachez, jeune homme, à qui vous avez accordé l'hospitalité en votre cabane; je suis votre infortuné empereur. Attaqué par des ennemis nombreux, j'ai tout perdu dans un combat inégal et pernicieux; je n'ai plus ni armée ni trésors et dois fuir loin d'ici et pleurer ma destinée dans la plus profonde solitude. J'attends de vous le dernier service, ramenez-moi, par des sentiers secrets, auprès de ceux qui m'attendent; hélas, moi qui fus jadis si puissant, je ne saurais même vous récompenser du service que je vous demande.“

Le charbonnier entendit ces paroles avec étonnement, et répandant des larmes de compassion, il se jeta aux genoux du souverain. Se relevant ensuite,

il saisit la main de son noble hôte et dit : „Je reconnais maintenant la Providence divine qui m'a fait trouver, dans cette riche vallée, d'une façon miraculeuse, un immense trésor, qui me met en état d'offrir à mon souverain chéri un service qui lui sera peut-être d'une grande utilité. Voici,“ dit-il en menant l'empereur à l'endroit tout proche de la cabane où l'or était caché ; „voici ce que j'ai tiré des pierres de cette montagne, acceptez-le comme présent. En échange de l'or, je ne désire que d'être compté au nombre de vos partisans et de pouvoir vouer mon bras à la justice de votre cause.“

Emu et plein de nouvelles espérances, l'empereur embrassa l'excellent jeune homme. Le soir du même jour encore, ils quittèrent tous deux la cabane de la forêt avec le trésor, et ils parvinrent par des chemins ignorés et après maint trajet nocturne en lieu de sûreté auprès d'amis fidèles.

L'or servit à réunir une armée nouvelle. Le monarque se vit bientôt à la tête d'un nombre si considérable de guerriers bien équipés qu'il put attaquer ses ennemis. La valeur de ses soldats remporta une victoire complète. Le charbonnier surtout qui combattit sous les yeux-mêmes du monarque se couvrit d'une gloire immense. L'empereur lui conféra, sur le champ de bataille même, l'ordre de la chevalerie et lui donna le nom de *Zähringen* ainsi que l'autorisation de se construire pour lui et ses descendants un château fort sur les hauteurs dominant la vallée isolée où était son ancienne cabane.

ALSACE ET BRISGAU.

SAINTE ODILIA.

Attich, duc d'Alsace avait une épouse d'une beauté et d'une amabilité extrêmes; rien ne manquait à son bonheur si ce n'est la douceur des joies paternelles. Il désirait ardemment un descendant, et ne cessait de demander au Ciel cette bénédiction conjugale. Ses vœux cependant semblaient ne devoir jamais s'accomplir. Un jour, après avoir prié avec plus de ferveur qu'à l'ordinaire, il promit de vouer au service du Seigneur l'enfant que le Ciel lui accorderait. Sa prière fut enfin exaucée. La duchesse sentit qu'elle allait devenir mère et accoucha enfin d'une gentille fillette qui, au baptême, eut le nom d'Odilia. La joie que les parents conçurent à la naissance de cette enfant ne pouvait être complète; on eût dit que le Ciel se réservait un gage pour l'accomplissement du vœu qui lui avait été adressé; la petite fille était aveugle.

Cependant Odilia grandissait et développait chaque jour plus de charmes. Toutefois sa beauté était éclipsée par les avantages du cœur et par des sentiments de profonde piété. Ses dernières qualités augmentant tous les jours, elle devint la joie de toutes les bonnes âmes. Comme la vue lui manquait elle ne pouvait avoir que des idées imparfaites de la nature et du monde extérieur. Plus on fit à Odilia de descriptions ravissantes de la magnifique création

de Dieu, plus elle fut affligée de sa cécité. Mais chaque fois qu'elle se désolait ainsi, elle avait recours à la prière, demandant, avec une confiance enfantine, au Tout-puissant de lui accorder le bonheur de pouvoir contempler ce bel univers. Ce que personne n'avait espéré, arriva : Le ciel fit un miracle, Odilia recouvra la vue. Les parents furent au comble de la joie. Ils rendirent des actions de grâce éclatantes de ce bonheur inattendu à la souveraine bonté et puissance divine.

Hélas, l'homme n'est que trop enclin à se dérober aux engagements qu'il a contractés, et à violer une promesse qu'il a donnée, lorsque la condition de son voeu se trouve accomplie. Depuis qu'Odilia jouissait de la lumière du jour, et que l'éclat de ses yeux venait augmenter les charmes de la belle vierge, il y eut plus d'un jeune seigneur qui aspira à la posséder. Les offres les plus honorables furent faites à la fille unique du prince opulent, et le duc regretta, plus d'une fois, d'avoir voué son enfant au service du Seigneur. Pendant assez long-temps, Attich eut soin de laisser ignorer ce changement survenu dans sa manière de voir ; mais lorsque le comte Adelhart, excellent chevalier auquel il devait beaucoup, vint, en échange de ses services, lui demander la main d'Odilia, le duc ne crut pas devoir observer davantage son voeu, et il accorda au comte la faveur que celui-ci espérait.

La pieuse vierge apprit avec effroi qu'elle devait se marier. Elle avait espéré, conformément à ses

goûts et à sa première destination, pouvoir être reçue bientôt dans un couvent, et elle s'opposait d'autant plus fortement aux desseins de son père qu'elle les croyait plus contraires à ceux de Dieu. Aussi osa-t-elle représenter au duc ses torts et lui faire connaître un refus formel. Mais lorsqu'elle vit qu'on allait procéder aux moyens de violence, elle s'échappa du château et s'enfuit dans la forêt voisine, espérant y demeurer cachée. Bientôt cependant on sut la direction qu'elle avait prise, et Attich se mit en route avec tous ses domestiques et ses valets de chasse pour s'emparer d'elle. De loin elle entendit ses persécuteurs. Pareille à une biche lancée, elle se jette dans le taillis le plus épais, mais enfin ses pas sont arrêtés par un rocher large et escarpé. Déjà son père avec ses valets est près d'elle; la vierge se jetant à genoux, implore le secours du Ciel, et tout-à-coup le roc s'ouvre, reçoit la fuyarde et se referme sur elle.

Tous les spectateurs de cette scène furent pétrifiés d'étonnement et d'admiration; le duc ne fut pas moins surpris que ses gens, et sa conscience se réveilla aussitôt. Il reconnut ses torts. Pendant qu'il admirait encore le rocher qui récérait Odilia, la voix virginale sortit des pierres: „Mon père,“ s'écria-t-elle, „si tu veux encore me revoir, remplis exactement ta promesse; si tu persistes dans l'intention de me marier, je te suis à jamais enlevée.“

Attich reconnaissant alors que sa fille était irrévocablement destinée au ciel, jura qu'il se confor-

merait à l'avenir à la décision céleste. Aussitôt le rocher s'ouvrit de nouveau et Odilia en sortit.

En mémoire de cet évènement miraculeux et en expiation de son crime, le duc fit élever, à l'endroit où la pieuse jeune fille avait été enlevée à ses persécuteurs, un couvent dont Odilia devint la première nonue. Plus tard elle en devint l'abbesse.

Après sa mort, elle a été mise au nombre des saintes par le saint pontife.

THANN EN ALSACE.

LE CHAMP DU MENSONGE.

La gentille petite ville de Thann est doublement chère à l'ami des anciennes légendes romantiques : d'abord à cause de son clocher et ensuite principalement pour le *champ du mensonge* qui se trouve à proximité de cet endroit. Le clocher a été bâti dans un temps de grande chaleur et d'extrême sécheresse, où la disette d'eau fut telle que les sources et les fontaines en livraient à peine pour apaiser la soif. En revanche le vin avait si bien réussi et en si grande abondance cette année-là que, non préparé à cette bénédiction, on n'avait pu se procurer des tonneaux et des vases suffisants pour la renfermer. Les citoyens de Thann eurent donc la bonne idée de préparer le mortier nécessaire à la con-

struction de leur clocher avec du vin au lieu d'eau, ce qui mit la chaux dans une ébullition qui ressemblait à du moût de vin en fermentation, et qui répandait au loin le parfum le plus agréable.

Par cet emploi du jus doux de la vigne, la construction doit avoir acquis, dit-on, une solidité extraordinaire. On dit en outre, qu'à l'époque où la plante précieuse fleurit, les murs transsudent encore parfois de nos jours un parfum de vin agréable. Quelques personnes affirment même que le son des cloches est à cette époque de l'année plus clair et plus harmonieux.

La légende du champ du mensonge est loin d'être aussi gentille, elle est au contraire terrible et pleine d'horreur. Une bruyère déserte et sans habitants, une solitude mystérieuse et stérile s'étend devant les yeux du voyageur qui ne met que malgré lui les pieds dans ce champ fameux que la nature paraît avoir abandonné à la mort. Pas une voix d'un être vivant n'y résonne, pas un brin de verdure ne pousse sur la vaste étendue; il n'y a d'autre variété de couleur sur ce sol couvert d'une sombre mousse que les crânes blanchis qui par la fatalité s'y trouvent disséminés.

Un voyageur surpris par la nuit s'égara une fois, dit la légende, dans cette vaste rase-campagne. L'horloge de la ville voisine sonna minuit, aussitôt le voyageur solitaire entendit autour de lui un étrange bruit souterrain, on aurait dit un cliquetis d'armes ou le tumulte de combattants. A l'instant

même se présenta à lui un guerrier cuirassé et menaçant qui apostropha l'homme effrayé en lui disant : „Que cherches-tu ici, malheureux, et qu'est-ce qui t'enhardit à venir fouler ce champ chargé de la malédiction depuis plusieurs siècles, ce champ de l'épouvante et de la mort ? Si tu es étranger en ce pays, sache que tu te trouves sur les lieux mêmes où Louis le débonnaire rangea son armée pour combattre ses ennemis à la face du ciel. Le vieux roi voulait un combat juste, mais ses ennemis, ses propres fils méditèrent la trahison, et le scélérat Lothaire gagna les guerriers avec de l'or et avec de belles paroles.

Lorsque Louis le débonnaire, confiant en la fidélité de ses troupes voulut commencer la bataille, il dut voir la honteuse défaite des siens qui lui arrachèrent la couronne pour la livrer à ses adversaires. Le vieillard ainsi déçu s'écria les regards levés au ciel et sous le poids d'une immense douleur : „„Il n'y a plus de fidélité en ce monde, tous mes guerriers me trahissent. Maudits soient-ils, maudite soit cette campagne témoin de ce parjure, qu'ils soient maudits à jamais!““

Cette malédiction, o étranger, a été accomplie d'une manière terrible. C'est sous cette sombre bruyère, dans des tombeaux disséminés sur une étendue de plusieurs lieues, que reposent les guerriers parjures ; de même que par notre perfidie nous avons enlevé à notre roi le bonheur de la vie et le repos du coeur, de même nos ossements ne jouiront

jamais du bonheur du repos, jamais la malédiction ne disparaîtra de ce champ appelé, depuis cette trahison, „*le champ du mensonge.*“

A ces paroles, le sol s'ouvrit pour engloutir avec un bruit sourd cette figure sépulcrale. Le voyageur saisi d'effroi et d'épouvante s'enfuit aussitôt, et raconta le lendemain ce qu'il avait vu et entendu sur la bruyère.

STAUFENBERG DANS L'ORTENAU.

LE PIED AU MUR.

Dans les beaux jours où les fées et les nymphes et mille autres aimables créations peuplaient le monde des fables et entretenaient avec les humains des relations agréables et heureuses, vivait en son château de Staufenberg un comte jeune et riche dont la beauté mâle et l'amabilité avait passé en proverbe dans toute la contrée. Passionnément adonné au plaisir de la chasse, il parcourait tous les jours les montagnes et les forêts; dans ses excursions il s'approchait maintefois des rives peu éloignées du Rhin, lesquelles à cette époque étaient encore peu peuplées.

Il arriva un jour qu'en poursuivant vainement un cerf, il se trouva au bord du fleuve. Fatigué de sa course, il se mit à l'ombre d'un arbre et s'y endormit. En s'éveillant, il vit assise dans l'herbe

une jeune fille d'une beauté surnaturelle qui le salua amicalement. Étonné autant de cette apparition qu'attiré par ses charmes, il s'informa de sa qualité et de sa demeure. La gentille enfant lui dit qu'elle était une des nymphes du Rhin et que sa maison était construite au fond du fleuve.

Cette réponse ne fit qu'augmenter l'étonnement du comte; l'être énigmatique fit une impression si forte sur lui que charmé de la beauté idéale de la nymphe, il ne voulut s'en séparer qu'après qu'elle lui eût donné la promesse de se trouver le lendemain au même endroit.

Le comte renonça dès lors à la chasse et à tous les amusements qu'il avait recherchés jusqu'à ce jour; il ne songea qu'à la belle enchantresse qui l'enlaçait dans les liens magiques de son amour. Chaque jour il la revoyait en ce lieu calme et paisible, où elle lui avait apparu la première fois; rien ne venait troubler la douce jouissance de cet amour fortuné.

Le serment d'un amour éternel que la fée avait exigé, le comte s'était empressé de le faire, en protestant qu'il lui serait impossible d'appartenir jamais à une autre; l'amante de son côté lui promit des joies perpétuelles et une vie très-longue. „Ah, si tu pouvais jamais,“ disait-elle parfois d'une voix prophétique, „oublier ton serment et violer la fidélité que tu m'as jurée, il ne me resterait qu'à pleurer éternellement; je ne sais aimer qu'une fois et ne puis aimer que toi. Mais l'infidélité te serait per-

nicieuse ; tu entendrais mes plaintes dans ton château et dans tous les lieux que tu visiterais ; et alors même que tu ne me verrais point, tu apercevrais mon pied et cela te serait un avis que trois jours plus tard tu devrais être la proie de la mort en expiation de ton parjure.“

Cette paisible alliance fut pendant longtemps heureuse pour le comte de Staufenberg. Au moyen de la magie de sa maîtresse, il réussit dans toutes ses entreprises. Au tournoi comme au champ de bataille il était toujours le vainqueur. Sa lance frappait toujours l'adversaire, son glaive ne manquait jamais le coup ; et la gloire de ses armes fut grande dans le pays. Il n'était pas étonnant que mainte belle recherchât la faveur du beau comte qui toutefois demeura fidèle à sa nymphe. Or il arriva que l'empereur s'arrêtant dans les pays rhénans, y ordonna une grande fête. Les principaux chevaliers devaient y prendre part, par conséquent aussi le comte de Staufenberg. La taille élancée et le noble maintien du jeune homme attirèrent tous les regards et surtout ceux de la fille unique du souverain. Elle s'éprit d'amour pour le chevalier et ne cacha point à son père qu'elle devait être l'épouse du comte ou bien qu'elle ne se marierait jamais. Le monarque prit à coeur le voeu de sa fille, et chercha une circonstance favorable pour en instruire le comte. Les ouvertures étaient accompagnées d'offres si brillants, de promesses si flatteuses, que le chevalier ébloui avoua à son seigneur et empereur qu'il

avait juré fidélité à une nymphe du Rhin, et que ce serment ne lui permettait pas d'épouser la fille de son noble souverain. L'empereur lui répondit qu'une alliance contractée avec un être pareil n'avait pas plus de valeur que les serments qu'il lui avait faits; que dans tous les cas l'évêque pouvait délivrer le comte, au cas qu'il renonçât à la fée, de toute peine et de toute suite de cette renonciation.

Séduit par l'ambition, le comte agréa l'offre impériale; les tendres caresses de l'amoureuse fille du monarque firent bientôt oublier au jeune homme tout ce dont la nymphe l'avait menacé; il était ivre de joie à la table nuptiale à côté de sa jeune épouse non moins belle, non moins heureuse que lui. Mais voilà que tout-à-coup, lorsque tous les assistants étaient pleins de gaieté et qu'un vivat unanime s'élevait en l'honneur du jeune couple, il se montra au mur vis-à-vis de la table un pied féminin extrêmement beau et mignon qui, visible jusqu'au genou, avait traversé la muraille sans y laisser le moindre trace. On entendit en même temps dans tous les appartements voisins un ton plaintif soutenu et fendant le cœur.

A ce fatal augure, le comte pâlit. „Malheur à moi!“ s'écria-t-il, „voilà la punition de mon infidélité, voilà le signe de ma mort prochaine!“ Frappé de démence, et comme poursuivi par les furies, il s'enfuit; trois jours après on le retrouva dans la forêt voisine; la foudre l'avait tué.

La malheureuse fiancée plongée dans la tristesse et dans le deuil, renonça au monde et termina ses jours dans un couvent.

LE CHATEAU DE NIEDECK.

LE JOUJOU DE LA GÉANTE.

Lorsque les êtres surnaturels hantaient encore l'Allemagne, une famille de géants résidait au château de Niedeck. Ces beaux temps sont passés, le château est depuis longtemps ruiné, mais le peuple n'a pas oublié les faits de ses compatriotes d'autrefois et parle encore de leur taille et de leur force extraordinaire. C'étaient, suivant la légende, des géants énormes qui se tenaient loin du commerce des habitants du voisinage; étant d'un naturel doux, ils ne faisaient du mal à personne.

Or, il arriva que la petite fille du propriétaire châtelain s'éloigna, tout en se promenant, plus qu'à l'ordinaire de Niedeck. La jeune géante porta ses pas dans la forêt voisine et arriva à une vaste étendue de champs et de prés. Elle y aperçut un paysan avec son cheval et sa charrue. Ce fut une chose toute nouvelle pour la jeune fille! Pendant quelques instants elle examina avec surprise cet homme labourant son champ. Pleine d'une joie enfantine à cette aspect, elle battit des mains. Les montagnes retentirent de sa joie bruyante, le bon la-

boureur s'arrêta tout effrayé, son cheval se cabra. „Quel joli joujou!“ s'écria la jeune géante; avant que le campagnard sut d'où partaient ces paroles, la fille était déjà près de lui; elle le ramassa lui, son cheval et sa charrue avec tant de facilité, que si ç'eut été un petit objet ciselé dans le Tyrol, et emporta le tout dans son tablier.

Toute joyeuse elle retourna chez son père au château. „Vois donc!“ s'écria-t-elle, tout heureuse, en posant sur la table le paysan avec sa charrue attelée, „vois donc quelles gentilles petites figures je viens de trouver! un joujou vivant! oh, j'en aurai plus de plaisir que de toutes mes poupées de cuir qui ne savent pas se mouvoir!“

Mais le père répondit d'un air sévère: „Ma petite fille, sais-tu bien ce que tu as fait, sais-tu ce que tu apportes? Tu as enlevé le paysan de son champ, tu l'as arraché de son travail, lui le plus utile de tous les humains, lui qui ne craint ni soleil, ni pluie, ni vent pour forcer la terre à nous fournir ses fruits! Sans ce que tu nommes un joujou, dans ton ignorance d'enfant, il n'y a de pain ni pour nous autres géants, ni pour l'humanité en général. Reporte donc bien vite l'homme avec son cheval et sa charrue; et retiens une fois pour toutes: „que celui qui se fait méchamment un jouet du paysan laborieux, s'attire la malédiction du ciel.“ Et sur les ordres de son père, la fille du géant remit le laboureur avec l'attelage à l'endroit même, d'où elle l'avait enlevé.

STRASBOURG.

L'HORLOGE DU DOME.

Lorsque le célèbre dôme de Strasbourg fut terminé, les magistrats de la ville désirèrent orner la haute tour d'une horloge incomparable. Nul maître n'osait entreprendre cet ouvrage; enfin il se présenta un horloger nommé Isaac Habrich, vieillard déjà avancé en âge et venant de bien loin qui s'offrit à monter, pour une somme convenue, une horloge qui n'aurait point sa pareille dans le monde. L'offre fut agréée avec empressement et le maître commença son pénible ouvrage.

Après un travail incessant de plusieurs années, l'ouvrage se trouvait achevé, et tous ceux qui le virent, le contemplèrent avec une juste admiration. L'horloge ne montrait pas seulement les heures, les jours et les mois de l'année; mais encore le lever et le coucher du soleil, les phases de la lune, ses éclipses ainsi que celles du soleil, dans le même ordre et dans le même temps que les phénomènes se succèdent naturellement. Mercure, un bâton à la main, indiquait tous les changements et chaque constellation se montrait dès que son tour était venu. Outre beaucoup d'autres combinaisons, on remarquait à côté des cloches qui sonnaient les heures l'emblème de la mort qui s'avavançait un instant avant le coup de chaque quart pour saisir le marteau, tandis que du côté opposé se montrait la figure du Sauveur qui

renvoyait la mort. Il n'était permis à la mort que de frapper les heures.

Cette horloge ingénieuse ainsi que l'excellent carillon qui y était adapté, et qui faisait retentir les plus beaux chants religieux, parurent une véritable merveille, et la ville se trouva heureuse de la posséder.

L'excellence même de cette horloge fit que les magistrats désirèrent que Strasbourg demeurât la ville unique qui possédât un pareil ouvrage. Ce désir fit concevoir l'horrible projet d'aveugler le vénérable maître au lieu de le récompenser de son travail et de son génie. Pour avoir un prétexte à un acte aussi abominable, et pour lui donner aux yeux du public qui estimait ce vieillard, une apparence de justice, les magistrats eurent recours à la superstition de leurs concitoyens. Ils accusèrent l'artiste d'avoir monté cette horloge avec le secours du démon dont il était un affilié; et au moyen de la prison et de la torture ils parvinrent à extorquer au malheureux l'aveu de ce prétendu crime. Aussitôt ils le déclarèrent indigne de recevoir le prix considérable dont ils étaient convenus avec lui et le condamnèrent à perdre la vue. Avant que les scélérats fissent exécuter leur sentence, l'artiste déclara qu'il devait encore mettre la dernière main à l'horloge et en revoir les rouages; cette chose ne pouvant être faite par une main étrangère, il pria les magistrats qu'ils lui permissent de monter encore une fois à la tour.

Cette déclaration parut trop imposante aux magistrats pour qu'ils voulussent lui refuser sa demande. Ils firent donc mener le condamné au haut de la tour, et lorsqu'il eut, pendant quelque temps, limé et fait divers changements, il assura que tout était fini. Immédiatement après on exécuta la barbarie horrible, et l'innocent vieillard ne revit plus la lumière du jour. Bientôt on remarqua que le carillon était devenu muet. Les cruels auteurs de cet attentat virent trop tard que le maître avait avec préméditation détruit l'ingénieux ouvrage, afin de se venger de la vanité barbare des magistrats.

En effet, ce fut ainsi. L'artiste aveuglé dit, qu'il avait anéanti son propre ouvrage, et que jamais personne ne serait en état de le rétablir et de le remettre en mouvement.

Aujourd'hui encore on montre au voyageur qui va visiter la célèbre flèche de Strasbourg le rouage inanimé de la fameuse horloge. Celui qui admire le travail infini et le mécanisme ingénieux de cet objet d'art, ne peut que s'affliger de ce que la prédiction du maître s'accomplisse et qu'il ne se trouve pas un artiste capable de régler et de remettre en mouvement ce chef d'oeuvre.

L'horloger Schwilgue qui construisit depuis 1838 à 1842 une nouvelle horloge, y employa plusieurs parties du mécanisme de l'ancienne. A minuit du 31 Décembre de chaque année, cette horloge se monte et se règle d'elle même pour l'année suivante.

CHATEAU DE TRIFELS.

RICHARD COEUR DE LION.

Aux frontières françaises du Haut-Rhin, entre Weissenbourg, Bergzabern, Landau, Edenkoben, Neustadt s/la Hardt et Dürkheim jusqu'à Grünstadt se trouve l'une des plus belles contrées de l'Allemagne, peut-être de l'Europe entière. Cette contrée peu connue, peu visitée, peut soutenir le parallèle avec tout autre, tant elle est richement dotée de bois, de collines couvertes de vignobles et de champs fertiles ; nul paysage n'est plus riant, plus varié, ne contient autant de ruines. Les Vosges dont les hauteurs commencent ici à s'abaisser pour s'effacer plus loin dans la plaine, ne portent plus ce caractère sauvage qui surprend le voyageur aux frontières de la Suisse et dans la haute Alsace ; mais le coteau n'en est que plus doux et plus agréable, le sol n'en est que plus fertile ; rien ne rappelle ici le voisinage des chaînes de montagnes, si ce n'est ça et là une roche isolée.

De l'une de ces hauteurs, l'oeil découvre un immense horizon dans la direction du Sud et du Nord. Les dômes de Strasbourg et de Spire, plus loin les églises de Worms, sur la rive droite du Rhin les ruines du château de Heidelberg, à gauche le Mont-Tonnerre avec ses cimes élancées, voilà les principaux objets d'un panorama qui attache et ravit le spectateur.

Non loin de la forteresse de Landau et du bourg d'Annweiler se trouve jeté au hasard toute une suite de montagnes boisées et de roches ornées de ruines dont trois sont surtout remarquables ; ces châteaux paraissent avoir appartenu à un même seigneur qui doit avoir eu sa résidence dans l'un des trois forts. Le nom de Trifels (Triple roche) fait allusion à cette unité de propriété, car il se donna génériquement aux trois rochers, cependant le plus remarquable des trois avec son château ruiné est plus particulièrement connu sous ce nom, tandis que les deux autres s'appellent aussi Anebos et Scharfenbourg. La montée du Trifels est fatigante, mais on est amplement dédommagé de ses peines par la vue délicieuse qui, du haut de la montagne, s'étend sur la magnifique vallée du Rhin. C'est Landau qui attire principalement le regard du voyageur, cette ville est entourée de nombreux villages, et il est passé en proverbe de dire, que les habitants de deux cents localités différentes visitent son marché, sans pour cela employer plus d'un jour.

Comme tant d'autres fondateurs qui ont élevé des monuments au moyen âge, celui de Trifels est resté inconnu. Toutefois on parle déjà de cet édifice dans les vieilles archives du temps des empereurs saliens ; on sait qu'il fut transmis aux dynasties de Hohenstaufen et de Habsbourg, et qu'en l'année 1410 il devint la propriété des ducs de Deux-Ponts. Frédéric Barberousse, suivant la légende, aimait à habiter ce

château qu'il a beaucoup agrandi; mais à peine y reste-t-il encore quelques vestiges de cette vaste salle en marbre qu'il y a fait bâtir.

Au moyen-âge le château fort de Trifels avait une triple destination. Il était à la fois forteresse impériale, prison d'état, et servait de dépôt aux trésors de haut prix. La possession en était d'une grande importance, l'élévation et les fortifications de la place pouvant braver toute attaque. Ces mêmes avantages rendaient Trifels propre à la garde de prisonniers importants. Le sanguinaire Henri VI., successeur de Barberousse, a fait enfermer là et mourir dans des tortures inouïes maint de ses ennemis et maint criminel d'état.

En l'année 1193, vers pâques, Léopold d'Autriche livra prisonnier à Henri VI, Richard Coeur de Lion qui sur les ordres d'Henri fut incarcéré à Trifels. Il se peut qu'un sort terrible attendit là ce roi vaillant, car il fut jeté ainsi que beaucoup d'autres victimes dans un des cachots les plus forts et les mieux gardés qui se trouvaient en grand nombre à Trifels. Malgré cela le courage de Richard ne fléchit point, le prisonnier chercha même à se distraire par le chant et les accords de la harpe; cependant il lui restait peu d'espoir d'échapper à son ennemi acharné et il devait s'attendre à une mort cruelle.

Le roi avait laissé en Angleterre un fidèle compagnon de son enfance, le troubadour Blondel. Lorsque celui-ci apprit que son maître cheri avait disparu ou qu'il était en prison, il fit le serment de ne

prendre aucun repos avant d'avoir découvert la retraite de Richard, et d'avoir tout tenté pour le délivrer.

Quelques vaillants chevaliers entièrement dévoués au roi suivirent le fidèle troubadour qui dès lors parcourut toute l'Allemagne, prenant des informations dans tous les châteaux dans toutes les villes sans pouvoir découvrir la moindre trace de son maître. Déjà il avait fait des recherches sur tous les points des rives du Danube et du Rhin, lorsqu'il descendit un soir dans la vallée sauvage d'Annweiler et qu'il aperçut les tours de Trifels. Un étrange pressentiment lui dit que là devait se trouver le roi. Il résolut donc de faire, bien qu'avec la plus grande prudence, les recherches les plus minutieuses.

Ses compagnons se cachèrent dans la forêt, pendant qu'il allait explorer les fortifications. Tout en s'acheminant dans ce but, il rencontra une jeune fille avec laquelle il lia conversation; elle habitait les environs de Trifels, et lui raconta différentes particularités du château. Au moment de se séparer, Blondel pria la jeune fille d'attendre un instant, parce qu'il voulait en quelque sorte la récompenser des détails qu'elle lui avait donnés; prenant ensuite sa guitare, il chanta une ancienne et touchante mélodie, l'air favori de Richard. Ravie de ce chant, la jeune fille s'écria: „Ah, vous chantez là le même air que j'ai entendu d'un pauvre chevalier prisonnier dans la tour du nord; je l'ai écouté plus d'une fois en paissant mon troupeau dans la proximité de sa prison.“ Ces paroles dites par la jeune fille qui s'encourut gaîment

furent un trait de lumière pour Blondel. Heureux de se croire près du but de ses pénibles courses, le ménestrel se dirigea tranquillement vers le château à la nuit tombante. Lorsqu'il fut aussi près que possible de la tour désignée, il chanta, en s'accompagnant de son instrument, le même air que le roi avait chanté et mis en musique. A peine les notes de la première strophe furent-elles expirées, que Blondel qui écoutait attentivement, entendit la continuation de la mélodie partir d'une des fenêtres de la tour, puis une voix bien connue quoiqu'étouffée, lui demanda : „Est-ce toi, mon cher Blondel?“ „Oui, c'est moi, mon Seigneur,“ répondit le troubadour ; „grâce au ciel, nous vous retrouvons enfin. Comptez sur mon zèle et sur celui de quelques amis fidèles, nous vous délivrerons.“

Le lendemain, le chanteur obtint l'entrée du château ; mais il vit en même temps le danger de son entreprise. Le fort bien gardé et occupé par une garnison nombreuse ne pouvait être pris ni par force ni par surprise. La ruse seule pouvait donc être employée. L'air gai et les joyeuses chansons de Blondel lui valurent la faveur du gardien du château et de ses subordonnés, et ce qui lui fut encore plus utile, il sut se faire aimer de la fille du geolier. Après s'être assuré qu'elle l'aimait par dessus tout, et qu'elle était décidée à s'enfuir avec lui, il crut pouvoir se découvrir à elle. Elle lui promit de l'aider à délivrer le roi, et de cette manière il fut possible d'exécuter la périlleuse entreprise. Mathilde, c'est le nom de

la jeune fille, connaissait parfaitement tous les détours de la prison ; elle savait l'endroit où son père déposait les clefs des cachots et comment elle pouvait s'en emparer. Pendant une nuit sombre et orageuse Blondel et Mathilde, après avoir tout préparé, se mirent à l'oeuvre ; ils ouvrirent le cachot du roi, lui donnèrent une armure et une épée et le menèrent dans la cour du château. Là, les deux hommes se précipitèrent à l'emproviste sur les valets de garde et les forcèrent d'ouvrir les portes. Avant que la garnison attirée par le bruit pût se défendre, les compagnons de Blondel pénétrèrent dans la forteresse ouverte, et après un combat acharné, ils réussirent à délivrer le roi. Des chevaux étaient préparés, ils s'élançèrent dessus, ainsi que la jeune fille et parvinrent à gagner le large. Après avoir erré pendant assez longtemps, ils arrivèrent heureusement en Angleterre.

Blondel mena sa belle Mathilde à l'autel et reçut du roi la plus riche récompense pour sa fidélité rare et persévérante. Ceux qui avaient accompagné le vaillant troubadour eurent une large part à la libéralité royale.

CARLSRUHE.

REPOS DE CHARLES.

Le marquis Charles de Baden revenait victorieux des champs de bataille où il s'était illustré par ses

exploits. Après mainte guerre il voulut enfin jouir des douceurs de la paix tout en vouant son temps et ses efforts au bien-être de ses sujets. Durlach, sa capitale, était le premier objet de ses soins ; elle devait être agrandie et embellie de constructions utiles ; mais l'opiniâtreté et l'esprit mercantile des habitants opposèrent tant de difficultés aux vues bienfaisantes du marquis qu'il fût forcé de renoncer à ses plans.

Chassant un jour pour se distraire dans le Hartwald, il se laissa entraîner loin des siens en poursuivant un cerf, et fatigué d'avoir erré pendant longtemps, il se coucha au pied d'un chêne. Le sommeil s'empara de lui, et de songes étranges occupèrent son esprit.

Au dessus de sa tête, dans la cime d'un arbre, il vit une couronne ornée de pierres les plus précieuses. Au dessus de cette couronne se lisaient en caractères brillants les mots : „voici la récompense de l'homme noble et bon“ — en même temps, comme par un effet magique, s'élevait autour de lui une grande et magnifique ville embellie de tours, de forts et d'un palais splendide digne d'être la résidence d'un roi. Le marquis examinait encore avec ravissement cette apparition, lorsque tout d'un coup l'image disparut. Il s'éveilla, ses compagnons de chasse qui l'avaient cherché, se trouvaient autour de lui.

„Je viens de faire,“ leur dit Charles, „un rêve admirable. Ce que j'ai vu en songe, je veux l'exécuter ; je veux fonder ici une grande et belle ville ;

la couronne que j'ai vue semble m'indiquer que je dois en faire ma résidence. Je veux qu'un jour ma tombe s'élève à l'endroit même où je viens de me reposer."

C'est à ce rêve que Carlsruhe doit son origine, car le marquis exécuta son projet.

PHILIPPSBOURG.

LA RECRUE.

Les Français assiégeant la forteresse de Philippsbourg, commandèrent un jour l'assaut des bastions; douze grenadiers reçurent l'ordre d'escalader secrètement les remparts à un endroit éloigné inoccupé en apparence. A l'exception d'une seule recrue, il n'y avait point de troupes à ce poste; car on ne supposait pas qu'une attaque pût avoir lieu contre cette partie du fort.

Comme sentinelle cependant, cette recrue observait attentivement ce qui se passait autour d'elle; derrière le bastion elle se tenait prête à l'attaque et à la défense tenant baissée sa longue hallebarde. Tout-à-coup elle aperçut devant elle la figure barbue d'un grenadier ennemi qui était sur le point de mettre le pied sur le rempart.

„Ho, ho!“ se dit la recrue, „voilà un drôle hardi auquel je vais montrer le chemin!“ et d'une violent coup de pointe elle renverse l'ennemi de l'échelle. Mais voilà qu'un instant après un grenadier barbu lui montre de nouveau les dents, elle entend en

même temps une balle siffler à ses oreilles. „Ah, que diantre!“ s'écrie la recrue, „te voilà encore? ne t'ai-je pas bien frappé?“ et elle pousse de toute sa force la hallebarde contre la poitrine de son adversaire qui tombe aussitôt à la renverse.

Mais quel fut l'étonnement du jeune guerrier, lorsque pour la troisième fois une figure menaçante apparut. Le valeureux défenseur du rempart pousse un coup encore plus violent que les précédents, se disant: „le drôle se contentera probablement de celui-là.“ Cependant l'ennemi menaçant et furieux réitère ses attaques, et ne cesse de se montrer qu'après avoir été jeté douze fois dans le fossé.

Au bout de quelques heures, la sentinelle solitaire fut relevée; le sergent lui demanda si rien ne s'était présenté? „Rien de particulier,“ répondit la recrue, „si ce n'est qu'un grenadier ennemi a osé escalader le mur en cet endroit. J'ai repoussé vigoureusement ce hardi coquin lui assénant des coups qui le faisaient tomber à la renverse dans le fossé, mais il revenait toujours à la charge, et ce n'est qu'après avoir été culbuté douze fois, qu'il a renoncé et qu'il m'a laissé tranquille.“

Le sergent fit aussitôt faire des recherches dans le fossé. A son grand étonnement on y trouva douze grenadiers morts que la courageuse recrue avait précipités de l'échelle l'un après l'autre.

Le commandant de la forteresse instruit de ce fait, récompensa richement ce brave garçon.

SPIRE.

LES CLOCHES.

De tous les monarques qui ont occupé le trône impérial d'Allemagne, nul n'a éprouvé une destinée plus fatale, n'a subi de plus grandes humiliations, n'a eu une fin plus tragique que l'infortuné Henri IV.

Il a dû une grande partie de ses malheurs à son caractère; ceux qui l'ont élevé y ont eu une part non moins grande. Son esprit mal dirigé dès son enfance, ses passions et son caractère inégal le rendaient incapable de jugement. Il était tour à tour sévère et bon, ferme et doux, et presque toujours à contre temps. Tout ce qu'il entreprit tourna contre lui et contre son empire.

L'humiliation si connue qu'il dût subir publiquement à Cannossa fut la cause principale de la perte de son autorité et du mépris que lui témoignèrent les vassaux de son empire. Les défaites postérieures de son implacable ennemi le pape Hildebrand ne purent faire oublier l'affront qu'il avait reçu, ni satisfaire les princes qui avaient vu avec peine ternir l'éclat de la couronne impériale. Des ennemis nombreux se liguèrent contre Henri, il eut pour adversaires ses propres fils. Conrad, l'aîné de ces fils étant mort à Florence, Henri le puiné s'efforça d'obtenir le détronement de son père. Cet enfant oubliant tous ses devoirs ne recula devant aucune

intrigue pour parvenir à son but. Il tâcha, de toutes les manières possibles, de grossir le nombre de ses partisans ; il obtint de son faible père d'être désigné comme son successeur ; puis il profita d'une circonstance favorable pour se revolter tout-à-fait. A son instigation, le pape excommunia l'empereur. Peu à peu les derniers partisans d'Henri IV se détachèrent de leur souverain légitime et s'unirent à son fils.

Abandonné de tous ses amis qui, jusque là, lui avaient obéi, Henri IV fut obligé de s'exiler à Ingelheim sur le Rhin ; et pour regagner sa liberté, il se vit contraint d'abdiquer. Profondément accablé par ces coups du sort, le vieillard détrôné se rendit à Liège accompagné de son vieux serviteur Kurt, qui seul lui était resté fidèle et dévoué. Ce fut dans cette ville, loin de sa famille, que cet empereur jadis si puissant mourut pauvre et délaissé. Son corps demeura sans sépulture pendant plusieurs années, parce que l'excommunication papale pesait encore sur lui après sa mort. Kurt seul prit soin du cadavre ; subissant toutes sortes de privations il pria sans cesse auprès du cercueil de son maître. Enfin pressé par les princes allemands et plus encore par sa propre conscience, Henri V demanda au pape de lever l'excommunication, il l'obtint et ordonna qu'on amenât les restes de son père à Spire, pour les placer solennellement dans les caveaux du dôme.

Lorsqu'on vint chercher à Liège les dépouilles mortelles de l'empereur, on trouva encore le fidèle

Kurt gardant le cadavre. Par respect pour son dévouement sans bornes, il lui fut permis de suivre le cortège funèbre à Spire, et d'y être témoin de l'inhumation de son maître. Ces cérémonies eurent lieu avec toute la pompe usitée en pareils cas.

Les longues privations, l'âge avancé du pieux serviteur, ses veilles et ses prières continuelles avaient usé les forces vitales de Kurt; les soins dont il fut l'objet à Spire ne purent prolonger ses jours. Il mourut peu de mois après, et, selon la chronique, au moment de sa mort toutes les cloches de Spire se mirent d'elles mêmes en branle, comme si on y eut enterré un empereur.

Ce fut dans cette même ville que, bien des années après, Henri V mourut. Les tortures de son âme furent terribles à son moment suprême. Il avait foulé aux pieds les plus saints des devoirs et s'était frayé le chemin du trône par la plus vile et la plus infâme trahison. Ni sa magnificence, ni les paroles des flatteurs ne pouvaient alors étouffer les reproches de sa conscience; l'image de son père excommunié et mourant dans l'exil apparaissait au mourant comme un horrible fantôme. Lorsque la mort vint enfin le délivrer de cette effroyable agonie, on entendit tout-à-coup, au grand étonnement du peuple, un singulier tintement. Ce n'était pas le glas funèbre annonçant la mort d'un monarque; c'était la cloche qui annonce l'exécution d'un condamné à mort. Cette cloche aussi sonnait d'elle-même à coups clairs

et stridents, et chacun se demandait quel était le malfaiteur qu'on allait exécuter.

Lorsque le peuple apprit qu'à cette heure même l'empereur venait d'expirer, un sentiment d'horreur et d'épouvante s'émpara de tous les coeurs, et des prières pour le repos de l'âme du défunt s'élevèrent secrètement vers le ciel.

HEIDELBERG.

LE PUIITS DU LOUP.

Lorsqu'un endroit près de Heidelberg, nommé Jettenbühl, était encore une forêt épaisse, il y vécut dans ses ombres une clairvoyante appelée Jette. Elle était d'une taille élevée et noble, elle avait la dignité et la grâce d'une Déesse. Un jeune noble de la nation des francs entendit parler de la clairvoyante, résolut d'aller la trouver pour la consulter sur son sort.

Il était sans peur, mais lorsqu'il se trouvait devant elle et qu'elle lui parut comme une vierge du Walhalla (ciel des anciens Scandinaves et Germains) il répondit d'un ton embarrassé à sa question „ce qu'il demandait“ ?

Noble vierge vous avez le don de voir l'avenir, dites-moi le mien. Jette jeta un regard perçant sur le jeune héros et un changement subit parut avoir lieu tout-à-coup dans son coeur.

Revenez demain vers le coucher du soleil, je consulterai en attendant les Runes.

Le jeune homme revint le lendemain à l'heure convenue dans le bois sacré. Il y trouva la clairvoyante pensive et triste. „Qu'est-ce que les Runes ont dit?“ lui demanda-t-il. Elle sécoua sa tête couverte de boucles en soupirant. L'interprétation ne m'était pas trop claire, mais je crains que nos étoiles ne se touchent.

„Mais alors je serais le plus heureux des mortels!“ s'écria le jeune homme, en se jetant à ses pieds et en saisissant sa main qu'il couvrit de baisers ardents. „Voulez-vous unir votre sort au mien?“ lui demanda la jeune dame. Le jeune homme l'affirma en prenant tous les Dieux à témoins.

Il faut que notre bonheur reste caché aux yeux des hommes, lui dit la clairvoyante, en lui indiquant la source, connue de nos jours sous le nom de „Puits de loup“ pour leur rendez-vous nocturne.

Mais dès la première nuit, lorsque le jeune homme arriva à la source un terrible spectacle se présenta à ses yeux: La jeune dame était couchée par terre et sur son cadavre était un loup affreux qui la déchirait impitoyablement.

La lune éclairait cette scène horrible. Le jeune homme mit aussitôt flamberge au vent et se précipita sur le monstre, qui se défendit, mais dans un clin d'oeil il tomba mort percé par le fer meurtrier.

TRADITION DU PUIITS DU LOUP.

La lune reflechit sa corne brillante sur les ondes du Neckar,
 Qui est-ce qui accélère gaiement ses pas à travers la forêt,
 vers la source entourée de verdure?

C'est la belle Jette de Jettenbühl la sublime clairvoyante,
 Le sentiment d'un amour fidèle anime ses sens.

Un chasseur inconnu vint tous les soirs à la source de la forêt,
 Un héros brave et aimable, pour lequel Jette conçut de la
 passion.

L'ondine les a souvent observés au clair obscur de la lune,
 Quand ils échangèrent, ivres de plaisirs, les baisers les plus
 ardents.

Aujourd'hui même elle entreprend, par amour pour lui le
 pèlerinage nocturne,
 Animée d'une impatience amoureuse, le chemin lui paraît long.

Si long et si sinistre, la lune palit, elle précipite ses pas,
 L'oiseau de la forêt chante du sapin, „ne te dépêche pas tant!“

Cependant, presqu'au bout de la carrière, elle voit entouré
 de branches,
 Son amant; mon cher! regarde donc! point de réponse.

La fille vole pleine d'ardeur vers lui et embrasse,
 Hélas! non son tendre amant, mais un monstre altéré.

Un loup qui s'y était désalteré, la saisit avidement de ses
 griffes,
 Le sang qui s'échappe de son sein, teint le buisson et la
 mousse.

Oh source de malheur ! Est-ce que personne n'entend ses
cris perçants ?

Oh chasseur, chasseur, accours pour délivrer ton amante !

Il s'approche, il l'entend, il accourt, il frappe de coups furieux,
Le monstre tombe, la fille est délivrée mais froide et pâle,

Elle porte son regard pour la dernière fois sur lui :
Adieu mon bien-aimé, ma couronne nuptiale est dans la tombe !

Elle mourut. Au Jettenbühl, où elle demeurait de son vivant,
Elle repose, entourée des ondes du Neckar.

De nos jours encore la tradition conte avec douleur le sort
de Jetta,

Et dès lors on appela cette source, le puits du loup.

ED. BRAUER.

SECKENHEIM.

FRÉDÉRIC LE VICTORIEUX.

Lorsque vers le milieu du 15 siècle l'électeur Louis du Palatinat, dit le barbu fut mort, et que peu d'années après, son successeur et fils aîné Louis IV le suivit dans la tombe, le pays était dans une situation déplorable. Philippe, fils unique de Louis IV lequel devait hériter du Palatinat, avait alors à peine un an. Les ennemis étaient menaçants aux frontières, les chevaliers brigands se permettaient mille actes de violence dans l'intérieur du pays ; jamais on n'avait mieux senti la nécessité d'avoir un régent, dont la fermeté imposât aux uns et aux autres. Ce fut alors

que les états, malgré l'empereur, confièrent le gouvernement à l'oncle de l'enfant mineur. Cet oncle le vaillant Frédéric était le fils cadet de Louis le barbu ; personne ne s'est jamais rendu plus digne que lui de la charge qui lui fut confiée.

Frédéric se montra fort contre ses adversaires ; en s'opposant puissamment aux désordres intérieurs, il eut le bonheur de rendre le bien-être à son pays.

L'autorité et la gloire qu'il s'était acquises lui attirèrent de nouveau l'envie de ses ennemis. Le plus redoutable parmi ces derniers fut d'abord l'archevêque de Mayence, Dither d'Isenbourg qui formait des prétentions sur la principauté de Lorsch. Cependant le palatin battit le mayençais près de Pfeddersheim. Le résultat de cette victoire fut non seulement un traité de paix, mais une alliance offensive et défensive entre Frédéric et l'archevêque. Le victorieux, ce fut ainsi qu'on surnomma Frédéric, put dès lors se tourner contre ses autres adversaires avec des forces plus considérables. Les Comtes Ulric de Wurtemberg, Charles de Baden et Louis le noir de Deux-Ponts, ainsi que les évêques de Spire et de Metz encouragés par le pape et par l'empereur formèrent ensemble une ligue contre Frédéric. Ce fut de la part de ces agresseurs une guerre d'extermination. Des maisons de campagne incendiées, des villages encore fumants, des moulins réduits en cendres marquaient le passage des hordes ennemies dans les contrées du palatin ; les champs de blé avaient été impitoyablement rasés. Ce furent sur-

tout les rives du Neckar et les environs de Heidelberg qui eurent à souffrir des dévastateurs, le laboureur fut au désespoir en face de la ruine de ses espérances.

L'électeur Frédéric ayant compassion de ses sujets, ne se fit pas attendre longtemps. Avec une armée choisie bien que moins nombreuse, il suivit les traces de l'ennemi, décidé à les combattre en rase campagne. Il rencontra les coalisés à Seckenheim non loin de Mannheim. Son attaque fut favorisée par la position avantageuse qu'il prit. A la tête de sa cavalerie il s'élança impétueusement dans les rangs ennemis qu'il dispersa. Il sut tirer un si bon parti des avantages qu'il venait d'obtenir, qu'il remporta une victoire éclatante et fit un grand nombre de prisonniers parmi lesquels se trouvaient entr'autres nobles, les comtes de Wurtemberg et l'évêque de Metz.

Frédéric accompagné de son armée et des prisonniers qu'il avait faits, fit une entrée triomphale à Heidelberg. Il traita les prisonniers avec générosité, et les invita encore le même jour à un grand festin qu'il donna au château.

Les tables splendides étaient chargées des mets les plus délicats et des vins les plus recherchés; une seule chose y manquait, la chose la plus indispensable — le pain. Le comte de Wurtemberg qui désirait en avoir, dit à un domestique de lui en chercher; mais le prince électeur Frédéric prit son prisonnier par la main et le conduisit à la fenêtre

en lui disant: „Les guerriers qui oublient les lois de l'humanité, qui foulent aux pieds les récoltes, brûlent les villages et les moulins, ces guerriers ne sont pas dignes de manger du pain.“

A ces mots, le Comte et ses compagnons baisèrent les yeux d'un air confus et sombre. Frédéric le victorieux leur fit bientôt oublier cette humiliation par des propos aimables. Il continua pendant tout le temps que dura le repas à se montrer l'hôte le plus attentif et le plus prévenant.

Assez longtemps après, Frédéric rendit la liberté aux prisonniers moyennant une rançon considérable et la promesse écrite de ne plus prendre les armes contre son pays.

OGGERSHEIM.

JEAN WARSCH, LE VAILLANT BERGER.

Un jour (ce fut pendant la guerre de trente ans) un commandant de troupes espagnoles prit le palatinat rhénan pour but de ses expéditions, et son armée approcha du bourg d'Oggersheim. Les habitants effrayés s'enfuirent précipitamment avec ce qu'ils avaient de mieux; de tous les hommes il ne resta qu'un seul, Jean Warsch, le berger qui ne voulait point abandonner sa femme nouvellement accouchée.

Lorsque les Espagnols parurent devant Oggersheim, le courageux berger, selon les coutumes de la

guerre, ferma les portes de la ville, et du haut des remparts où il s'était posté, il répondit au trompette ennemi qui demandait la reddition de la place, que l'entrée serait immédiatement accordée aux Espagnols, si leur commandant assurait protection aux citoyens et respect à leurs propriétés; si ces justes propositions n'étaient pas agréées la garnison était décidée à opposer une résistance opiniâtre.

Le chef espagnol accepta ces conditions et donna sa parole d'honneur qu'il les ferait observer religieusement. Aussitôt Jean ouvrit la porte. Les guerriers ayant fait leur entrée à Oggersheim furent très-étonnés de ne voir personne dans les rues. Ils le furent bien davantage en trouvant toutes les maisons vides à l'exception d'une seule dans laquelle était une femme avec son nouveau-né. Interrogé par le général, le berger déclara que les autres habitants avaient pris la fuite; mais que lui était demeuré pour ne pas laisser sans soins sa femme qui venait d'accoucher.

Tant de courage, tant d'attachement pour sa femme et pour son enfant touchèrent le général espagnol. Il loua la vaillance de Jean, remplit fidèlement les conditions de la capitulation et voulut même être parrain de l'enfant. Le baptême eut lieu, ce fut une fête joyeuse pour Jean Warsch.

WORMS.

SIGEFROI.

Revenu du pays des Nivelliens où il avait acquis de grands trésors, Sigefroi pensa de nouveau se mettre en route pour chercher d'autres aventures. Cette fois il voulut commencer son expédition en se dirigeant vers le midi, car il avait entendu parler de la ville de Worms au haut Rhin, ainsi que de Gunther, roi puissant des Bourguignons, et de la soeur de ce prince laquelle devait surpasser en beauté tout ce que l'on vit jamais de plus admirable.

Accompagné de douze guerriers choisis et de valets nombreux il partit et fit peu de temps après une entrée brillante dans cette ville si pittoresquement située sur le Rhin. Lui et tout son cortège étaient vêtus de rouge, tous leurs habits étaient brodés et chamarrés d'or, des casques d'argent luisaient sur leurs têtes, leurs boucliers étaient du même métal; ils portaient des armes étincelantes et montaient des coursiers superbes, et quiconque vit arriver ces hôtes étrangers était saisi d'admiration. Le cortège fut reçu à la cour du château royal par des pages et des valets qui allaient annoncer au roi que Sigefroi, fils du roi des Pays-Bas, venait le saluer. Le roi, n'eut pas plus-tôt appris l'arrivée de l'illustre vainqueur de dragons, qu'il alla à sa rencontre puis le fit entrer avec toute sa suite dans la salle des chevaliers où étaient réunis tous les grands de l'empire et tous les membres de sa famille royale.

Sigefroi s'étonna de voir là tant d'hommes aux formes gigantesques. C'étaient surtout les membres de la famille royale qui se distinguaient dans l'assemblée, entr'autres Gernot et Giselher, frères de Gunther ainsi que dame Ute, leur commune mère. Dans la suite du roi se trouvaient les vaillants héros et chevaliers : Hagen de Troneck, son frère Dankwart, Ortwin de Metz, Volker d'Alzei, Rumold, Sindold, Hunold et beaucoup d'autres épées célèbres. Aux questions qu'on lui adressa, Sigefroi répondit qu'il était venu à Worms, parcequ'il avait ouï dire qu'à cette cour se trouvait le roi le plus courageux de l'époque entouré des héros les plus téméraires avec lesquels il désirait ardemment se mesurer, dût-il lui en coûter la vie, la couronne et l'empire. Tous regardaient alors le vaillant Sigefroi avec colère, un combat inégal se serait élevé à l'instant même, si Gernot, le frère du roi, ne s'était interposé et n'avait fait changer de dessein le prince étranger tant par ses paroles douces et calmes que par des vins délicieux qu'il lui versait. Mais ce qui agit avec plus d'efficacité que tout cela sur l'esprit de Sigefroi, c'était la faveur de voir la belle Chriemhilde. Il se mit donc à table et fit bonne chère avec le roi et ses courtisans.

Pendant les douze mois que Sigefroi passa de la manière la plus agréable à la cour, il n'y eut que fêtes et tournois. Dans tous les exercices, il vainquit les adversaires les plus puissants, et la renommée de sa dextérité se répandit par tout le

pays. La chasse ne faisait pas moins ressortir sa force corporelle, car il abattait le sanglier et luttait avec l'ours. Une seule chose manquait encore à son bonheur, c'était de pouvoir voir Chriemhilde. Celle-ci avait déjà épié souvent de derrière les rideaux de soie de ses appartements Sigefroi, lorsqu'il faisait caracolier son cheval dans la cour du palais; elle l'avait examiné avec complaisance, lorsqu'il rompit une lance avec quelque adversaire.

Un jour arrivèrent à la cour de Gunther des ambassadeurs de Leudeger, roi des Saxons et de Leudegast, roi des Danois. Ils venaient déclarer la guerre à Gunther et lui annoncer qu'en dans les douze semaines leurs seigneurs atteindraient le Rhin et y attaqueraient les Bourguignons. Ce message donna des soucis au roi, car il connaissait les forces de ses ennemis; toutefois Sigefroi le calma en lui promettant qu'il partirait avec l'armée bourguignonne à la tête de ses douze vaillants compagnons et en l'assurant qu'il repousserait les Saxons et les Danois. Les ambassadeurs congédiés, Gunther fit une levée générale. Volker fut élu pour porter la bannière royale, et bientôt l'armée fut réunie. Le roi, cédant au conseil de Sigefroi, s'était décidé à rester au palais, et les troupes partirent contre la Saxe. Toutes les forces des ennemis y étaient déjà campées, et il y eut plus d'un engagement terrible. Un jour le vaillant Sigefroi distinguant le prince danois Leudegast à son armure d'or, lança aussitôt son coursier sur lui. Ce fut un duel terrible,

mais la force gigantesque de Sigefroi fut fatale au guerrier du Nord; accablé de blessures profondes, Leudegast tomba à terre. Plusieurs champions danois qui venaient au secours de leur maître défaillant, furent vaincus et mis en fuite par Sigefroi; le prince danois fut ensuite envoyé prisonnier à Worms.

Après ce fait d'armes, Sigefroi chercha une rencontre avec le roi des Saxons. Le découvrant peu de temps après, derrière son armée, il fendit les rangs ennemis et se dirigea droit sur Leudeger. Celui-ci, combattant beaucoup plus redoutable que Leudegast, reçut Sigefroi en brandissant le sabre. Il y eut des coups terribles de part et d'autre. Après quelques attaques réciproques également vaines, le roi saxon découvrit qu'il avait à faire à Sigefroi, fils du roi Sigisbert, et il crut prudent de ne pas continuer le combat. Il cria donc à ses hommes de se rendre, et il se livra aux Bourguignons avec cinq cents des siens. Tous ces prisonniers ainsi que plusieurs milliers de blessés ayant été atteints par le glaive Belmont, tombèrent au pouvoir de Sigefroi et furent envoyés à Worms où la nouvelle de la victoire causa une joie universelle.

Dès lors la guerre fut terminée et les vainqueurs retournèrent sur le Rhin au bruit de la musique et du chant. Sigefroi et les siens furent reçus en triomphe à Worms, les belles de la ville vinrent leur offrir des couronnes de fleurs et de laurier. La seule Chriemhilde ne s'était pas encore montrée. Mais lorsque peu de temps après le retour de l'armée

victorieuse, une grande fête devait avoir lieu, Gunther ne résista plus aux prières de Sigefroi, il engagea sa soeur à se rendre également à la fête; et l'illustre princesse parut dans tout l'éclat de sa beauté. Tous les chevaliers, tous les grands de l'empire qui virent pour la première fois Chriemhilde, furent frappés des charmes et des grâces de la vierge. Sigefroi ne fut plus maître de lui, il conçut un violent amour pour la soeur du roi. Dès ce moment il l'accompagna sans cesse et ne songea plus à retourner en son pays.

Mais voilà que la nouvelle se répand que bien avant au Nord, en Islande, demeure une reine qui surpasse en beauté toutes les femmes de la terre, mais qui est armée en même temps d'une force physique telle qu'elle renverse le plus robuste champion. On disait d'elle qu'elle voulait accorder sa main au chevalier qui la vaincrait à la lutte; mais que plus d'un avait payé de sa vie cette téméraire tentative.

Le roi Gunther apprenant cette nouvelle, eut grande envie de partir pour l'Islande, et de se mesurer avec la robuste reine. Ses vassaux lui déconseillèrent une entreprise aussi hasardeuse, mais Sigefroi ne promit pas seulement de l'accompagner, mais encore lui garantit un entier succès au cas que le roi lui donnât Chriemhilde pour épouse. Gunther fut content et on décida que, hormis Hagen, Dankwart et Sigefroi, nul chevalier n'accompagnerait le roi. Aussitôt tout fut apprêté en silence, et les quatre vaillants guerriers accompagnés de valets choisis

montèrent dans un vaisseau et firent voile pour l'île lointaine.

Le douzième jour, ils approchèrent des côtes et abordèrent à Isenstein, capitale de l'Islande et résidence de Brunhilde. Sur le balcon d'un château près de la mer, la reine elle-même, entourée de ses femmes, vit aborder les étrangers. De loin déjà elle semblait rayonner dans une auréole de charmes, le roi Gunther brûlait d'impatience de la voir face à face. Dès qu'il se fut fait annoncer à la cour, des voitures magnifiques vinrent chercher les nouveaux venus qui purent alors à loisir admirer la magnificence du palais et la beauté et la force herculéenne de la reine.

Brunhilde ayant appris dans quelle intention Gunther venait à elle, fit tout préparer pour la prochaine lutte et fixa le jour où elle devait avoir lieu. Sans les encouragements de Sigefroi, le roi Gunther se serait désespéré et n'aurait osé risquer le combat, car il pensait à ceux que la formidable femme avait vaincus, et il craignait le sort de ces derniers.

Au jour fatal, Sigefroi se glissa au navire, se couvrit du célèbre *chaperon* que naguère il avait conquis au pays des Nivelliens et qui possédait la propriété de rendre son possesseur invisible, puis il se rendit au lieu du combat, où déjà toute la cour était réunie. La reine parut magnifiquement armée; le glaive et le javelot qu'on lui portait derrière elle, étaient si pesants qu'à peine quatre hommes étaient en état de les traîner. Le roi Gunther aussi arriva

brillamment équipé, et le jeu sérieux commença. Lorsque Brunhilde voulut jeter l'énorme javelot contre Gunther, Sigefroi se mit à côté de son ami et saisit le bouclier du roi. „Tenez-vous vaillamment,“ dit-il, „invisible, je vous assiste; faites seulement mine de combattre, je ferai tout pour vous.“ Ces paroles ranimèrent le roi, il prit position et attendit le trait du javelot: Le coup fut si violent que les deux hommes en furent renversés; mais ils se relevèrent aussitôt, et Sigefroi qui ne voulait point blesser la reine retourna le javelot de Gunther et le lança avec une force si grande contre Brunhilde qu'elle en fut également précipitée dans le sable. Les projections n'ayant rien décidé, ou s'apprêta à lancer de lourdes pierres. Brunhilde en lança une à cent brasses dans les champs. Sigefroi saisit après cela une pierre du même poids, et la jetant plus loin que la première décida de la victoire du roi.

Aussitôt Gunther se rendit auprès de celle qu'il avait vaincue et qui rougissait de colère, et lui dit: „Belle Brunhilde, maintenant vous voudrez bien m'accorder votre main et partir avec moi pour le Rhin.“ „Cela ne se fera,“ répartit l'autre, „qu'après que j'aurai pris conseil de mes généraux et de mes chevaliers que je vais mander à cet effet.“ Cette réponse parut suspecte au roi; et lorsqu'il l'eut communiquée à Sigefroi qui, sur ces entrefaites, avait secrètement ôté le chaperon, celui-ci dit: „La reine trame quelque mauvais dessein; je vais partir immédiatement et chercher du secours; dans peu de

jours je serais de retour ici." A ces mots, le vaillant Sigefroi s'enfuit, gagna le vaisseau et partit secrètement dans la direction du pays des Nivelliens où il avait déjà eu naguère des aventures.

Il y aborda bientôt et se dirigea vers un château qu'il vit dans le lointain. Après y avoir frappé et en avoir demandé l'entrée, la porte s'ouvrit, un géant, ours mal léché, sortit et se précipita sur lui. Un combat furieux commença, Sigefroi culbuta, pendant la lutte, son adversaire et l'enchaîna. Aux cris épouvantables que poussa le géant, sortit des montagnes voisines le nain Albéric. Celui-ci voyant son ami garrotté par terre, se rua aussi sur Sigefroi avec un énorme javelot. Le héros ne voulant point tuer celui qu'il savait être le gardien du trésor des Nivelliens; donna à l'assaillant un croc en jambe, le saisit par les anneaux qu'il avait autour du corps ainsi que par la longue barbe qu'il portait et le garrotta également. Albéric se voyant vaincu examina les traits du vainqueur, et reconnaissant Sigefroi, il dit: „Il paraît que je suis destiné à être votre sujet; je veux donc vous obéir maintenant; délivrez-moi donc de mes liens, et ordonnez à votre serviteur.“ „Si vous me jurez,“ reprit Sigefroi, „de mettre immédiatement mille vaillants guerriers à mon service ainsi que les navires nécessaires pour les transporter au delà de la mer, si vous me livrez le trésor des Nivelliens, je vous accorde la liberté.“ Albéric jura, et Sigefroi ôta les liens de ses prisonniers.

En effet, le lendemain déjà le nain revint avec

un millier des meilleurs géants du pays, tous parfaitement équipés et les mit aux ordres de Sigefroi. Ils étaient porteurs du trésor des Nivelliens qui avait été caché dans les montagnes. L'armée s'étant embarquée, la flotte partit pour l'Islande.

La reine se trouvait au haut de son palais, lorsque les vaisseaux arrivèrent; de loin elle reconnut Sigefroi qui se tenait sur le pont avec tous les géants, elle s'informa auprès de Gunther de l'intention de cette flotte. Celui-ci répondit que sa suite royale qu'il avait laissée derrière lui, allait venir. Brunhilde reconnut alors qu'il n'y avait pas moyen de résister à de pareilles forces, et elle consentit à entreprendre le voyage du Rhin. Les armements furent pressés. Après avoir dit un touchant adieu à tous ceux qu'elle laissait derrière elle, la reine, au milieu de nombreux et brillants courtisans, monta dans son navire, et partit avec Gunther, les compagnons de celui-ci et les géants des Nivelliens pour la nouvelle patrie.

Dès que la flotte fut parvenue à l'embouchure du Rhin, Sigefroi prit terre avec quelques écuyers afin de porter à Worms la nouvelle du retour du roi. Les récits du héros répandirent une joie générale dans la ville. La belle Chriemhilde qui reçut Sigefroi d'une manière tout aimable lui fit présent, en signe de sa bienveillance, d'une quantité de boucles montées en pierres fines. Les préparatifs pour la réception du roi et de sa fiancée occupèrent dès lors tous

les bras. Dame Ute fut des plus occupées, tout s'exécuta d'après ses ordres.

Pour le jour où les vaisseaux devaient arriver, on avait dressé une quantité de tentes magnifiques sur les bords du Rhin, afin d'y donner un banquet; puis toute la cour et Chriemhilde et Sigefroi montés sur des chevaux richement caparaçonnés allèrent au devant du couple royal. Dès que l'on découvrit le vaisseau avec la bannière royale, il s'éleva parmi le peuple rassemblé sur les rives des cris d'enthousiasme. Le beau navire vogua sur le fleuve au milieu des acclamations bruyantes de la foule. Gunther amena d'abord sa fiancée sur la rive où elle fut embrassée et complimentée par Dame Ute et par Chriemhilde. Après cela, les autres, mirent pied à terre pour se rendre dans les tentes et s'y reposer; puis on se disposa à faire l'entrée solennelle dans la ville. Et finalement on s'achemina vers le palais royal où tout était préparé pour les noces et pour le festin nuptial.

Lorsque les nouveaux mariés se furent assis avec leurs hôtes à la grande table de la salle brillamment éclairée, Sigefroi se présenta devant Gunther et lui dit: „Je viens vous rappeler à présent, o mon roi, la promesse que vous me fites de m'accorder pour épouse Chriemhilde.“ Et le roi se tournant vers sa soeur lui dit: „Je t'ai promise à un noble guerrier, veux-tu être son épouse?“ „Je le veux,“ répondit-elle, „pourvu que ce soit à Sigefroi, au

plus vaillant de tous les champions, que vous m'avez promise.“

Sigefroi entendant ces paroles, ne se sentit plus de joie; il embrassa Chriemhilde, remercia le roi qui se leva pour annoncer à tous les hôtes que Sigefroi et Chriemhilde avaient également l'intention de serrer les noeuds de l'hyménée. Tout le monde s'en réjouit à l'exception de Brunhilde qui autrefois avait aimé Sigefroi; mais enfin elle fut contente en apparence et les deux amants furent mariés.

Sigefroi goûtait avec Chriemhilde toutes les douceurs de l'amour; il n'en fut pas d'abord de même de Gunther, car s'étant rendu avec Brunhilde à la chambre nuptiale, et cherchant à obtenir d'elle les faveurs tant désirées, elle régimbait fortement et exigeait qu'il la laissât en repos, elle était décidée à demeurer vierge. Le roi devenant plus impétueux, elle le saisit et le garrotta fortement, puis le suspendit à un croc au mur où il demeura jusqu'au lendemain matin, alors elle le délia. Le roi cruellement blessé de cet affront, s'en plaignit à Sigefroi, qui lui promit de l'assister la nuit suivante. Muni du chaperon merveilleux il se glissa invisible à côté du couple royal dans la chambre à coucher. Arrivé là, il saisit Brunhilde, la jeta par terre, lui enleva la ceinture et l'anneau magique qui lui donnait tant de force, puis s'éloigna sans avoir été aperçu. La reine croyant avoir été vaincue par son époux, se rendit à ses vœux et récompensa son amour.

Quelque temps après Sigefroi eut grand désir de

retourner avec son épouse à la cour de son père. Le roi Gunther les ayant chargés de présents et leur ayant donné un brillant cortège, ils s'embarquèrent et neuf jours après ils arrivèrent au château de Xanten. Grande fut la joie des parents lorsqu'ils revirent leur fils chéri avec sa belle compagne. Il y eut des fêtes magnifiques qui durèrent plusieurs jours. Le roi Sigisbert, vieux et désirant le repos, confia l'empire à son fils qui gouverna avec douceur et justice.

Dix ans d'une paix non-interrompue s'étaient écoulés, la mère de Sigefroi était morte et Chriemhilde avait donné le jour à un fils, lorsque des messagers vinrent de la part de la reine Brunhilde inviter Sigefroi et sa femme à se rendre à Worms. Cette invitation de Brunhilde cachait une arrière-pensée astucieuse. Elle enviait à Sigefroi, souverain du pays Nivellien et possesseur des trésors immenses qu'il renfermait, et sa puissance et ses richesses. Cette envie lui inspira de perfides desseins.

Sigefroi, Chriemhilde et le vieux roi accompagnés de plus de cent chevaliers se mirent en route et arrivèrent sains et saufs à Worms où ils furent reçus avec une pompe vraiment royale. Il y eut fête sur fête; tournois et autres réjouissances ne firent pas défaut.

Un jour que les reines contemplaient du haut de leur balcon les exercices chevaleresques et que Chriemhilde élevait l'adresse de son époux au dessus de celle de tous les autres voire même du roi Gun-

ther, ces nobles dames eurent à ce sujet une altercation qui devint tellement violente que Chriemhilde reprocha à sa belle-soeur sa sottise de croire que c'était son époux Gunther qui l'avait subjuguée dans cette mémorable nuit de noces, tandis que c'était Sigefroi qui lui avait enlevé sa ceinture et son anneau. Furieuse, Brunhilde courut se plaindre à son époux de ce qu'elle venait d'entendre. Gunther, bien que fâché de ce que Sigefroi avait confié ce secret à Chriemhilde, se souvenait trop des services qu'il en avait reçus pour lui en vouloir sérieusement. La rage de Brunhilde n'en fut que plus grande; elle s'adressa au chevalier Hagen qui, comme elle le savait, n'aimait pas Sigefroi dont la gloire éclipsait celle de tous les chevaliers et partant la sienne. Elle sut aussi gagner les chevaliers Gernot, Ortwin et plusieurs autres qui furent d'un avis unanime que Sigefroi avait mérité la mort. Hagen savait que rendu invulnérable par la graisse du dragon, Sigefroi était à l'abri des coups d'estoc et de taille, mais il savait aussi qu'un endroit de son épaule n'avait pas été cuirassé et était demeuré vulnérable.

Le roi Gunther ordonna un jour, à l'instigation de Hagen, une grande chasse dans l'Odenwald, à laquelle Sigefroi prit aussi part. Ce vaillant guerrier y fit des prodiges de valeur. Il tua plusieurs sangliers, plusieurs loups, et lorsqu'on poursuivit un ours formidable, il l'atteignit à la course, le terrassa et le lia sur son cheval. Fatigués de la chasse, les chevaliers s'étendirent sur le gazon pour prendre leur

repas. Mais on avait oublié le vin; le roi et Sigefroi s'étant plaints de soif, Hagen proposa de se rendre à une source qui coulait non loin de là. On se leva, on déposa les armes et on fut bientôt à la fontaine. Sigefroi attendit que le roi eût bu pour se rafraîchir à son tour; et au moment qu'il se baissa pour boire, Hagen le traître lui enfonça un javelot dans l'épaule; un énorme jet de sang jaillit de la blessure. Sigefroi saisit aussitôt le meurtrier et le terrassa; mais il retomba bientôt épuisé, et à peine eut-il le temps de recommander Chriemhilde au roi Gunther. Son âme héroïque s'envola. Tous les assistants déplorèrent sa mort et maudirent l'attentat du traître.

LE DUEL.

L'empereur Maximilien I. avait convoqué, en l'ancienne ville de Worms, une diète qui devait délibérer des moyens à prendre pour mettre un terme à l'arbitraire et pour conserver l'ordre et la paix. On y faisait en même temps les préparatifs d'un grand tournoi auquel avaient été invités des princes, des chevaliers et des nobles de tout pays. Tout homme ayant les qualités requises pour être admis, fût-il même étranger, devait être le bienvenu au jeu des armes.

Parmi les hôtes nombreux qui s'étaient rendus à cette solennité, se trouvait un chevalier français Claude de Barre, envoyé par son roi, pour soutenir

la gloire des armes françaises; il était difficile de trouver un champion dont la dextérité et la force égalassent celle de cet étranger. La réputation de son invincibilité l'avait précédé, sa taille gigantesque vint confirmer la célébrité qu'il s'était acquise. A peine arrivé, le français suspendit son blason audessus de la porte de son hôtel, puis fit inviter, par un héraut, tout chevalier à un combat à outrance. Aucun des chevaliers présents ne voulut entrer en lice avec ce formidable combattant. Envain l'empereur lui-même engagea-t-il les plus valeureux guerriers à combattre le français sarcastique; nul ne s'annonça pour se mesurer avec un adversaire aussi redoutable, et Maximilien vit avec peine l'outrage croissante de cet insolent personnage. L'empereur ne supporta pas plus longtemps les sarcasmes sur la poltronnerie des allemands, et accepta lui-même la provocation. Le peuple vit avec étonnement l'écu d'Autriche et de Bourgogne suspendus à côté de celui du Français.

Au jour fixé pour le combat, des milliers de spectateurs se pressèrent autour de l'arène. Tous les coeurs battaient de crainte et d'espérance, lorsque l'empereur et son adversaire parurent en champ clos. Tous deux étaient à cheval et armés de toutes pièces. Les champions s'élançèrent l'un sur l'autre avec une violence extraordinaire, leurs lances se brisèrent, mais aucun d'eux ne vacilla; puis sautant à bas de leurs montures et saisissant leurs épées, ils commencèrent le combat de pied ferme. On se battit avec acharnement. Les terribles coups du français

pénétrèrent l'armure de l'empereur, et le noble sang jaillit de sa blessure. Aussitôt la force de Maximilien sembla se doubler, et, se précipitant avec un courage nouveau sur son adversaire, il lui appliqua des coups si violents que le géant fut renversé.

De bruyantes acclamations éclatèrent. Maximilien aussitôt vainqueur, aussitôt reconcilié, tendit la main à son adversaire et le convia au banquet ainsi qu'aux réjouissances des jours suivants; le français honteux et confus préféra quitter Worms le même jour.

—

FLOERSHEIM.

LA DAMOISELLE DE FLOERSHEIM.

Non loin de Trippstadt se trouvait le château-fort de Wilenstein dont les ruines se voient encore sur les montagnes boisées du Westrich. C'est là qu'habitait autrefois le chevalier Bodo de Flörsheim. La mort lui avait enlevé trop tôt une épouse tendre et pieuse, il ne lui restait d'autre consolation en ce monde que son Adéline, l'unique fruit d'une heureuse et courte union. Cette enfant croissait chaque jour en beauté, et faisait le bonheur de son père.

Les grâces et les charmes d'Adéline s'étant développés, attirèrent une foule d'adorateurs. D'ailleurs, la fortunée de son père était considérable. La jeune fille toutefois ne remarquait point les hommages

qu'on lui adressait. L'amour qu'elle portait à son père ne faisait encore place à aucun autre sentiment. Ses jours s'écoulaient calmes et heureux au milieu des occupations domestiques et dans les jouissances de la belle nature; nulle passion ne venait altérer la pureté de son âme juvénile.

Un jour arriva au château un jeune étranger d'un extérieur noble et distingué portant le costume d'un berger. Il demanda au chevalier Bodo la permission de prendre part à la surveillance et à la garde de ses nombreux troupeaux. „L'état de berger,“ dit le jeune homme, „est l'état de mon choix, je puis me vanter d'être initié dans toutes les branches qui en dépendent, et si le chevalier ne refuse pas l'offre de mes services, il se réjouira des avantages que je lui apporterai.“

En effet, l'étranger sut si bien développer, dans la suite de l'entretien qu'il eut avec le chevalier, les connaissances qu'il avait acquises non seulement dans les diverses parties de l'éducation du bétail, mais aussi dans celles de l'agriculture, il sut si bien faire valoir ses vues excellentes que Bodo n'hésita point à lui confier la surveillance générale des bergers et des troupeaux. Le jeune homme avait voulu taire un seul point: son nom et son pays, disant que de graves motifs lui commandaient impérieusement de les cacher momentanément. Jusqu'au moment où il lui serait permis de se découvrir, il demandait qu'on l'appelât Othon.

Les suites avantageuses de son emploi de pasteur

se manifestèrent bientôt; les troupeaux se multipliaient et prospéraient d'une façon jusqu'alors inconnue, et la prévoyance de l'étranger mystérieux s'étendait même sur des objets qui ne lui avaient pas été recommandés. Enfin il rendait au chevalier des services importants, et celui-ci l'en récompensait avec une gratitude bienveillante. Le jeune homme cependant en voyant ses entreprises couronnées d'un plein succès ne devint pas pour cela de meilleure humeur. Une profonde mélancolie s'était emparée de son âme; il était taciturne et recherchait autant que possible les lieux solitaires. Plus d'une fois il répandait des larmes, lorsqu'il se croyait loin de tout oeil observateur.

Adéline avait beaucoup entendu parler de ce berger singulier par son père, et ce qu'elle en apprit l'intéressait vivement. Toutefois elle ne l'avait pas encore vu jusqu'alors. Le hasard voulut qu'un jour, se promenant au bois, elle le rencontrât inopinément. L'impression qu'elle fit sur le jeune homme fut subite et immense. Othon pétrifié d'étonnement fut, un moment, incapable de proférer un mot. On eût dit que le souvenir d'une personne lointaine et chère se présentait subitement à son esprit, il attachait sur la jeune personne des regards surpris et douteux à la fois. Il eut l'air de revenir lentement à lui, puis il demanda pardon de sa conduite étrange, et osa s'offrir pour reconduire la jeune châtelaine qui s'était fait connaître. Il recueillit avec une attention scrupuleuse chacune de ses paroles, et lorsque, près du

château, il prit respectueusement congé d'elle, il exprima l'espoir de la revoir bientôt.

Tout occupé de l'impression qu'il venait de ressentir, il se dirigea vers sa demeure champêtre. S'il était jamais possible que je me reconciliasse avec un monde qui m'a si tôt rejeté de son sein, se dit-il en lui-même, si jamais je pouvois voir encore sourire fortune et bonheur, ce serait à Adéline que je le devrais. Quelle merveilleuse ressemblance n'a-t-elle pas avec ma soeur chérie que j'ai, hélas, perdue de si bonne heure!

La noble demoiselle ne se sentait pas moins fortement attiré vers cet étranger bien fait, dont la physionomie pâle et souffrante portait l'empreinte d'une douleur profonde. Les manières nobles qui le distinguaient, le sentiment qu'il mettait dans ses expressions, tout cela opérait magiquement en sa faveur. Quoiqu'elle ne se fût pas avoué à elle-même qu'elle sentait pour lui plus que de la bienveillance, un observateur attentif aurait remarqué cependant que l'amour s'était éveillé dans ce jeune coeur. Jadis elle était d'une gaîté folle, aujourd'hui elle était tranquille et rêveuse. Ce ne fut probablement pas un effet de pur hasard non plus, qu'Othon et Adéline se retrouvaient déjà le lendemain de ce jour, quasi au même endroit. Ils s'assirent sur un tertre de mousse et causèrent jusqu'au moment où le soleil couchant les avertit qu'il était temps de se séparer. Dès lors ils furent ensemble chaque soir. Bientôt ils s'avouèrent réciproquement leurs sentiments; rien

n'égala leur bonheur, lorsqu'ils se jurèrent l'un à l'autre une fidélité et un amour éternels.

Dans une de ces réunions fortunées, Othon confia à sa bien-aimée les évènements de sa vie passée. Privé de bonne heure d'un père tendre, chevalier opulent et vénéré dans la Thuringue, Othon avait subi ainsi que sa soeur puinée les traitements les plus durs, d'un beau-père avare et insensible. La mort leur ayant ensuite enlevé leur mère, les deux infortunés furent entièrement abandonnés à cet homme barbare. Afin d'échapper à ce tyran qui l'employait comme berger, Othon s'enfuit auprès d'un oncle qui demeurait loin de là. Ce fut au château de celui-ci qu'il trouva l'occasion d'acquérir des vertus chevaleresques et qu'il s'initia dans le maniement des armes. Etant retourné chez lui quelques années plus tard il trouva son beau-père en possession de tous ses biens. Où était sa soeur? L'inhumain n'avait cessé de maltraîner cette enfant, et lorsqu'à la suite de souffrances insupportables, elle était devenue malade, l'avait laissée sans les soins que réclamait son état. Il y avait même des soupçons assez fondés qui accusaient cet oncle d'avoir hâté la mort de sa nièce par le poison. Accablé de douleur, Othon provoqua le monstre, lui enjoignit de lui répondre de la cause de la mort de sa soeur, et exigea la restitution immédiate des biens qu'il retenait injustement. Il lui fut répondu d'une manière révoltante; et poussé ainsi à une fureur extrême, le jeune homme tira le glaive et étendit d'un coup celui que le monde

appelait son père. Or, cet acte sanglant et précipité eut pour Othon les suites les plus désastreuses. Pour n'être pas enfermé et tué par les valets du défunt, il dut s'enfuir et se mettre à l'abri des poursuites dans l'épaisseur des forêts. Son propre oncle qui jusques là lui avait voulu du bien, le maudit, partageant aussitôt avec un parent du scélérat assassiné le riche et bel héritage. Pendant longtemps Othon avait déjà erré, lorsqu'il trouva enfin une place de berger chez le père d'Adéline.

La jeune fille aimante écouta ces récits avec l'intérêt le plus vrai. Puis elle forma des plans pour l'avenir. Othon devait se faire connaître au chevalier Bodo, un serviteur fidèle devait être envoyé en Thuringue pour y recueillir des données certaines et sur l'oncle et sur les biens appartenants au jeune homme. Il fallait tout mettre en oeuvre pour obtenir une réconciliation avec l'oncle suivie de la restitution du patrimoine. Les amants espéraient qu'aucun obstacle n'entraverait leur prompt union.

Le lendemain du jour où ces confidences avaient eu lieu, Bodo fit appeler auprès de lui sa fille et lui dit : „Jusqu'ici tu as refusé toutes les offres que te firent des chevaliers honorables, ta jeunesse et ton inexpérience méritent que je te pardonne sous la réserve toutefois que je maintienne mon autorité paternelle au cas qu'un nouveau prétendant convenable vienne se présenter. J'espère que dorénavant ni opiniâtreté enfantine ni pruderie ne mettront empêche-

ment à une union avantageuse. Voici une alliance que je t'annonce. Le chevalier Sigisbert m'a demandé ta main; il est le plus riche propriétaire de nos contrées et s'est acquis une haute renommée en Palestine d'où il n'est revenu que depuis peu de temps. Il viendra nous voir demain, il t'adressera à toi-même sa demande, et j'ai assez de confiance en toi pour croire que tu le favoriseras d'un oui aimable."

Adéline était anéantie. Elle ne pouvait aimer le chevalier étranger, quelque riche quelque illustre qu'il fut, elle conjura son père de ne pas la forcer à accepter un homme pour lequel elle ne se sentit pas d'inclination. „Ne mettez point en jeu le bonheur de ma vie," dit-elle, „mais laissez-moi le libre choix d'un époux." Le chevalier Bodo fut inébranlable, excité par la contradiction d'Adéline, il s'oublia au point de maltraîter et d'enfermer la pauvre fille.

Le lendemain, le chevalier Sigisbert fit son entrée au château, il portait une armure brillante et précieuse et était suivi d'un cortège magnifique. Il avait porté ses vœux sur Adéline dont on lui avait vanté les charmes, et il espérait trouver la jeune fille tout heureuse de la perspective d'une union aussi avantageuse que brillante, cependant l'extrême pâleur du visage d'Adéline et ses yeux gonflés par les pleurs ne témoignaient guère qu'il était le bienvenu. Si Sigisbert fut désagréablement impressionné par cette découverte, sa vanité reçut une atteinte encore plus sensible, lorsque dans le cours de

la journée ses paroles encourageantes et aimables demeurèrent sans répartie et qu'elle ne daigna pas même accorder un regard au chevalier vraiment imposant.

Cette conduite ne fit qu'aigrir davantage le chevalier Bodo. Il renferma Adéline dans une chambre obscure jurant qu'il l'enverrait au couvent et qu'il la déshériterait si ce jour là même elle ne donnait d'une façon aimable son consentement au chevalier. Aussitôt on fit les préparatifs nécessaires pour célébrer brillamment les noces, les invitations partirent pour les châteaux voisins.

Sur ces entrefaites, Othon passait des jours pleins d'angoisse. Depuis l'entrevue dont nous avons parlé, il n'avait pas revu sa bienaimée, il savait qu'un chevalier étranger était arrivé au château et qu'on y faisait les préparatifs pour une grande fête. Il n'ignorait pas non plus que Bodo désirait ardemment le mariage d'Adéline, il attendait donc avec une inquiétude toujours croissante l'heure où il lui serait permis de parler à son amie. Hélas, Adéline ne revint plus. Alors une douleur indicible s'empara de lui; la pensée que sa bien-aimée avait oublié les serments qu'elle lui avait faits, le déterminà à quitter pour toujours la contrée. Pareil à un insensé, il parcourut les forêts et les plaines éloignées, maudissant son sort et son existence infortunée; il erra de la sorte pendant des journées, pendant des semaines entières, jusqu'à ce que la puissance irrésistible du désir le ramena dans les environs de

Flörsheim. Il voulait au moins avoir des nouvelles d'Adéline, voir, même parler au père, se découvrir à lui, lui demander son consentement dans le cas où l'amante n'eût pas oublié la fidélité jurée. Tout occupé de ses projets, il s'achemina vers le château; mais il apprit de bergers qu'il rencontra que le lendemain devaient avoir lieu les nocces de la châtelaine avec le chevalier Sigisbert. A cette nouvelle, le désespoir s'empara du jeune homme. Sans répondre un mot au berger, il retourna à la forêt voisine dans la direction d'un pont jeté sur un profond torrent gonflé par d'abondantes pluies. Du pont il se précipita dans les flots mugissants.

Depuis le jour où son mariage avec le chevalier Sigisbert fut décidé, Adéline avait été surveillée avec d'autant plus de sévérité qu'elle avait avoué à son père l'amour qu'elle portait à Othon. Ce redoublement de sévérité, ainsi que les exhortations et les menaces dont Bodo l'accablait sans cesse, mais plus encore la nouvelle de la disparition de son amant, avaient mis la pauvre fille dans un état d'anéantissement tel qu'elle se plia à son insu à la volonté paternelle. Mais lorsque, ornée pour les cérémonies nuptiales, elle devait se rendre à l'église, lorsque les cloches tintaient déjà, la malheureuse crut devoir s'échapper à son malheur; épiant un moment favorable, elle s'enfuit, sans être vue, du château et court vers l'endroit où se trouve la cabane de son amant. „Othon, Othon!“ s'écrie-t-elle, „m'as-tu en effet abandonnée!“ — Au même instant elle

voit près du ruisseau quelques bergers qui cherchent à retirer de l'eau un cadavre humain. Elle a un pressentiment terrible, elle s'approche des bergers et — o douleur — un cadavre est à ses pieds, c'est Othon qu'on vient de retirer de l'eau. Le désespoir d'Adéline n'a plus de bornes, la malheureuse fille prend une résolution subite; avant qu'on eut pu l'en empêcher, elle se précipita des rives escarpées dans les flots qui l'engloutirent.

Quelques jours après, le courant jeta sur le rivage un cadavre encore orné des vêtements nuptiaux. Le chevalier Bodo se repentant de son opiniâtre dûteté fit ensevelir, en un même cercueil, les deux malheureuses victimes.

HEPPENHEIM.

LE MOINE DE LORSCH.

Non loin de l'antique petite ville de Heppenheim située à la chaussée montagnaise et près du bourg de Weschnitz, se trouvent encore sur un îlot les ruines de la ci-devant abbaye des bénédictins de *Lorsch*, jadis si riche et si puissante. Fondée sous le règne du roi franc Pépin, et largement dotée par les successeurs de ce prince, cette abbaye a traversé plusieurs siècles, ses édifices n'ont succombé qu'aux dévastations de la guerre de 30 ans, tandis que les trésors et les objets précieux qui y étaient renfermés sont devenus la proie des hordes guerrières.

Charlemagne qui, suivant son habitude, parcourait en tous sens son vaste empire en se rendant d'un château royal à l'autre, arriva un soir bien tard à cette abbaye. Il voulait non seulement passer au couvent la nuit avec sa suite, mais s'y reposer un jour des fatigues d'une course longue et difficile. Le grand monarque était déjà très-avancé en âge, les grands faits et les soucis de sa vie agitée avaient attaqué la moëlle de son corps jadis si robuste.

L'abbé et les autres habitants du monastère reçurent respectueusement et avec joie l'hôte puissant dont la piété respectait leur état et auquel ils devaient mainte donation. Un repas splendide termina le jour solennel de cette auguste visite.

A l'heure de minuit, Charlemagne ne pouvant trouver le repos dans l'agitation tumultueuse de ses pensées, quitta sa chambre-à-coucher pour aller à la prochaine église se soulager le coeur par la prière. Seul et inaperçu il entra dans les nefs sacrées et se mit à genoux devant l'autel. Le calme profond qui régnait là, la faible lueur de la lampe qui laissait les objets dans un clair-obscur magique, redoublèrent l'impression causée par la sainteté du lieu, et l'empereur dit sa prière avec une dévotion d'autant plus fervente. Il était sur le point de retourner sur ses pas, lorsqu'un bruit qui se fit derrière lui, attira son attention. Il se retourna et vit avec étonnement un vieux moine qui paraissait aveugle et vacillait dans la grande nef conduit par un enfant. Tout près de l'empereur, ce vieillard s'agenouilla dans un banc

et dit une longue prière souvent interrompue par ses soupirs. Charlemagne se sentit extraordinairement attiré par cette apparition; il y crut voir l'idéal de la résignation et il lui sembla même voir la tête du vénérable vieillard entourée d'une auréole. Caché derrière une colonne où il s'était retiré, l'empereur attendit que le moine eut achevé sa prière et se fut éloigné avec son jeune conducteur; alors il sortit aussi du temple et se rendit au repos.

Le lendemain matin il parla de l'apparition nocturne à l'abbé du monastère, et demanda le nom du vieux moine; mais on ne put lui donner des renseignements précis sur le vieillard mystérieux. La seule chose que Charles apprit, fut que sous le nom de Bernard il était venu ici, passer quelques années, d'un couvent éloigné. Le moine avait toujours tû opiniâtrement le nom de sa famille et celui du couvent qu'il avait jadis habité.

Poussé par la curiosité et par l'intérêt que le vieillard lui avait inspiré, l'empereur se fit conduire à sa cellule; en examinant alors de plus près les traits du moine, il lui sembla en avoir conservé un ancien souvenir. Une série d'évènements revinrent à la mémoire de Charlemagne et l'instabilité de la fortune se représenta dans toute sa réalité. Thassilo issu du sang illustre de princes puissants gouvernait jadis le peuple bavarois; ce duc excité par son épouse, fille du roi détroné des Lombards, s'était revolté contre le puissant empereur, son suzerain

légitime ; celui-ci l'ayant vaincu, lui ayant généreusement pardonné et l'ayant réintégré comme vassal en fut récompensé par une nouvelle insubordination. Ce duc oublieux de son devoir étant tombé de nouveau au pouvoir du monarque, fut exilé dans un couvent éloigné de la Franconie pour qu'il y expiât ses crimes par une pénitence de toute sa vie. Tous ces souvenirs se représentèrent vivement à l'esprit de Charlemagne. L'oeil du monarque cherchait à lire sur la physionomie du moine dont le chagrin avait profondément altéré les traits. Charles, les larmes aux yeux, s'approcha, saisit la main du vieillard et dit : „Révérend père, vous et moi, nous nous sommes jadis combattus ; depuis longtemps ces jours de haine et de guerre sont passés. Tous les deux nous sommes dans l'âge où les passions se taisent, où la terrestre pensée est refoulée et fait place aux idées plus pures d'une vie à venir. Duc Thassilo ! vous avez durement expié les erreurs de votre jeunesse. C'est Charles qui est devant vous, qui loin de vous en vouloir vous offre le pardon et la réconciliation. Que la haine sorte aussi de votre coeur, si vous en nourrissez encore contre moi.“ Le vieillard, à ces mots, sentit une contraction spasmodique, puis il se jeta aux pieds de l'empereur et embrassa ses genoux en disant : „J'ai grandement péché contre vous, mon Seigneur et roi ! Renoncer à tout, pénitence sévère jusqu'à la mort, voilà mon expiation. Quand j'appris votre arrivée au couvent, je repassais encore une fois ma vie d'autrefois, et

demandais plus ardemment que jamais le pardon du ciel. Mon dernier désir en ce monde était, de recevoir aussi votre pardon. Mon vœu est accompli, et l'heure de ma mort en sera plus douce." Épuisé par cet effort extraordinaire de son esprit, Thassilo s'évanouit; Charlemagne s'éloigna tout ému, en ordonnant les soins les plus minutieux pour le vieillard souffrant.

Le lendemain matin avant de partir, Charlemagne voulut encore une fois voir Thassilo et, en considération de sa piété, lui demander sa bénédiction; mais l'abbé vint lui annoncer que, pendant la nuit, le vieillard avait doucement et dévotement échangé le séjour terrestre contre les demeures des bienheureux.

FRANKENSTEIN.

GEORGES DE FRANKENSTEIN.

Dans les temps les plus reculés, la contrée autour de Frankenstein, le long de la Bergstrasse, était infestée par un monstre horrible qui avait élu son domicile dans la vallée du Modaubach couverte de roseaux et de broussailles. Ce monstre ayant la forme d'un serpent démesurément long, avait une grosse tête informe et un gosier à avaler un boeuf tout entier. La frayeur que la présence de ce reptile répandait parmi les habitants du pays, était d'autant plus grande que non seulement les troupeaux, mais

aussi leurs gardiens en devenaient victimes. Il fallait presque tous les jours une victime humaine à cette horrible bête.

Quelques champions valeureux avaient vainement cherché à combattre ce dragon, ils payèrent de leur vie la témérité qui les y avait poussés. Bientôt il n'y eut plus personne qui ambitionnât un combat pareil. Aussi le découragement s'empara-t-il de tous les esprits; quiconque en avait les moyens quitta la contrée, comme si la peste s'y fut introduite.

Non loin de ce séjour de la terreur, toutefois au-delà d'Eberstadt, demeurait alors Georges de Frankenstein. Les ruines de son château situé sur les hauteurs lointaines et boisées se découvrent encore de la belle vallée du Rhin. Georges était chevalier aussi vaillant que guerrier célèbre; sa structure gigantesque et la force de son bras avaient toujours procuré la victoire à ses armes, de sorte que dans les tournois personne n'osait plus entrer en lice avec lui.

Georges entendit les cris de désespoir des pauvres habitants de la vallée de Modaubach, lesquels erraient sans asile; il fut touché de leur misère et résolut de combattre l'effrayant reptile.

Monté sur un étalon dont les forces correspondaient aux siennes, armé du glaive et de la massue et tout cuirassé de fer, il entra dans le val abandonné, il découvrit bientôt au fond des prairies le serpent qui roulé en spirale réfléchit les rayons du soleil. Eveillé par le bruit du chevalier qui approchait, il se lève en sifflant, et s'élançant en bonds énormes

sur sa proie désirée, il ouvre sa vaste gueule, comme pour avaler à la fois le cavalier et sa monture. Le cheval se cabre, mais le vaillant Georges attend son terrible ennemi, et lorsque celui-ci est près de lui, le chevalier échappe par un mouvement rapide aux dents sanguinaires du dragon, et profitant de son avantage, lui enfonce son glaive dans la nuque. Saisissant ensuite sa puissante massue, il en assène un coup si violent sur la tête du monstre s'élançant de nouveau sur lui et l'effleurant d'une de ses dents, que celui-ci en tombe étourdi par terre et est tué sans peine.

Les écuyers du chevalier ainsi qu'une foule de peuple attendaient avec angoisse l'issue de cette généreuse attaque. Lorsque le vainqueur, en signe de son heureuse réussite, fit rétentir le cor de chasse, et que la foule accourue vit le reptile baigné dans son sang, il y eut une acclamation des plus bruyantes; et mille bouches reconnaissantes louèrent le courageux chevalier. Mais tout-à-coup une pâleur mortelle se répandit sur les traits du vainqueur, il tomba à la renverse et ne put dire que d'une voix mourante: „Je me sens mortellement blessé de la dent vénimeuse du dragon.“ Les spectateurs épouvantés ouvrirent aussitôt la cuirasse du chevalier déjà dans l'angoisse de la mort, et on découvrit que le terrible venin s'était introduit par une légère égratignure à la hanche.

La joie universelle de cette victoire se changea aussitôt en une profonde tristesse; car le héros qui,

pareil au célèbre St. Georges, était monté sur le dos du dragon, mourut peu d'instants après. Son souvenir s'est conservé cependant parmi les habitants reconnaissants de la contrée.

Dans le village de Nieder-Beerbach l'on voit, près de la porte de l'église, une pierre tumulaire qui représente, artistement sculptée la victoire du chevalier sur le dragon.

DARMSTADT.

GAUTIER DE BIRBACH.

Gautier de Birbach se distinguait parmi tous les chevaliers de son temps par une piété sincère et profonde. La Sainte Vierge recevait ses ferventes prières soir et matin ; on aurait pu dire que c'était à elle qu'il avait voué toute son existence.

Il se dirigeait un jour vers Darmstadt pour y assister à un tournoi. Ce fut la première fois qu'il voulut entrer en lice ; il savait que dans le nombre des chevaliers qui s'y rendaient, il y en avait plusieurs qui le surpassaient en force physique et par leur adresse dans le maniement des armes. Aussi craignait-il beaucoup de ne pas résister avec honneur dans les joutes, il redoutait surtout d'être culbuté dans l'arène et de devenir ainsi l'objet de la raillerie générale. Ce qui augmenta encore cette crainte, ce fut le souvenir de la dame de son coeur, qui devait

être présente au tournoi et dont il portait les couleurs. Il croyait ne pouvoir survivre à la honte d'un échec en présence de sa bien-aimée.

Tourmenté de ces pensées, Gautier chevaucha par la bruyère et vit tout-à-coup un autel près du chemin. Une niche y était occupée par l'image de la Vierge. Aussitôt il descendit du cheval qu'il attacha à un arbre, puis il se livra à sa dévotion habituelle. Il implorait de la Sainte-Vierge le secours nécessaire pour combattre honorablement, et pour remporter une victoire glorieuse dans le prochain tournoi. Ses sens se troublèrent par la ferveur même de sa prière, et il tomba dans une espèce d'extase. Il fut pendant longtemps, pareil à un rêveur, aux pieds de limage.

La divine Vierge cependant avait entendu la prière de son zélé serviteur. Elle descendit de l'autel, lui délia, sans qu'il s'en aperçut, le casque, la cuirasse et l'épée,, s'en arma et s'envola ainsi sur le coursier du chevalier. Après un espace de temps assez considérable, elle revint, remit à Gautier qui ne se douta de rien, les armes qu'elle lui avait prises, et retourna à sa première place sur l'autel.

Ce ne fut qu'à ce moment que le pieux chevalier sortit de son extase. Il se leva promptement, fit encore une profonde gémflexion devant la bienheureuse Vierge et vola vers la ville qui n'était pas loin de là. Arrivé aux portes on le reçut avec un immense enthousiasme, et quand il s'approcha des palissades de l'arène, toutes ses connaissances l'en-

vironnèrent en le félicitant; il apprit à sa grande surprise qu'il avait vaincu dans le tournoi qui venait de se terminer, tous les champions et qu'on allait lui décerner le premier prix. D'abord il eut peine à en croire ses oreilles; mais bientôt une voix intérieure lui découvrit le mystère et comment il avait obtenu la victoire, et il comprit qui avait combattu à sa place.

A la suite de ce tournoi, Gautier devint l'époux fortuné de sa bien-aimée. Par reconnaissance envers la Sainte Vierge, il lui fit ériger sur la bruyère, à l'endroit où se trouvait l'autel, une chapelle grande et splendide. Il n'a cessé de trouver son bonheur, sa vie durant, dans la vénération de sa protectrice.

FRANCFORT.

FONDATION DE LA VILLE.

La fortune des armes ne souriait pas toujours à Charlemagne, lorsqu'il faisait la guerre aux Saxons. Ce peuple, ami de la liberté, lui résistait vaillamment et il arriva plus d'une fois que le prince repoussé par leur nombre se trouva en grande perplexité, notamment le jour qu'il se retira devant eux sur les rives du Mein. Un brouillard épais couvrait les bois et la rivière; pas une embarcation ne se montrait, il était impossible de découvrir un endroit qui eût permis à Charlemagne et à son armée de passer le courant, lorsque tout-à-coup débusquée par le bruit

des guerriers, sortit de l'épaisseur du bois qui ombrageait la rive, une biche portant son daguet; et comme si elle avait voulu indiquer à l'empereur une voie sûre pour la retraite, elle traversa la rivière avec son petit. Charlemagne s'empressa de profiter de cette découverte, suivit la biche avec son armée et échappa heureusement aux ennemis qui, enveloppés dans le brouillard, ne virent point le gué.

Parvenu sur la rive opposée, Charlemagne plein d'une joie reconnaissante de cet heureux passage, enfonça sa lance dans le sable et dit: „C'est ici que s'élèvera une ville qui, en souvenir de cet événement, portera le nom de Franken Furth — le gué des Francs.“ — Et lorsque plus tard les Saxons furent totalement soumis, il fonda Francfort. Cette ville située sur le Mein doit en partie son ancienne célébrité aux couronnements impériaux qui devaient se faire là, aujourd'hui elle n'est pas moins célèbre par le luxe et l'opulence de ses commerçants.

LE FOURBE DE BERGEN.

La fête du couronnement se célébrait au Römer à Francfort par un bal masqué. Dans la salle éclatante de mille lumières, la musique invitait à la danse. Les charmes des dames étaient rehaussés de riches atours, les princes et les chevaliers portaient des costumes splendides. Tout avait un air de plaisir, de joie et de folle gaîté: un seul des nombreux invités portait les sombres couleurs de la gravité; l'armure noire qu'il avait adoptée lui attira l'attention gé-

nérale ; sa taille élancée, les grâces de ses mouvements lui valurent particulièrement l'approbation des belles. Personne ne pouvait dire quel était ce chevalier ; sa visière était bien fermée et aucun signe extérieur ne pouvait le faire reconnaître. Fier et modeste, il s'approcha de l'impératrice, mit le genou en terre devant les hauts degrés de son trône et demanda la faveur de danser une walse avec la reine de la fête. Sa prière lui fut accordée. Il s'élança d'un pas léger et gracieux avec l'impératrice à travers les longues files des danseurs, elle crut n'avoir jamais rencontré un walseur plus adroit et plus agile. Enfin, par l'aménité de ses procédés et le choix de sa conversation, il sut si bien gagner l'agrément de la reine qu'elle lui accorda gracieusement une seconde walse, puis une troisième et quatrième ; elle n'eût su comment faire pour lui refuser, tant il mettait de délicatesse dans ses paroles et ses manières. Les regards de tous les assistants étaient tournés vers l'heureux danseur ! Plus d'un lui enviait cette haute faveur ! On fut de plus en plus curieux de savoir quel était ce chevalier masqué ! L'empereur ne fut pas le dernier à vouloir le mot de l'énigme, on attendait impatiemment l'heure où, suivant l'usage, tout hôte masqué devait se faire connaître. Le moment arriva enfin. Déjà tous les invités s'étaient démasqués et le chevalier mystérieux se refusait encore à découvrir sa figure, jusqu'à ce que la reine poussée par la curiosité, et mécontente de son refus opiniâtre lui ordonnât de lever la visière. Il obéit, et aucun des nobles seig-

neurs et des hautes dames ne le reconnut. Mais voilà que deux servants percent la foule et reconnaissent le danseur noir. L'étonnement et la frayeur se répandent dans la salle, lorsque ceux-ci disent la qualité du prétendu chevalier. C'était le bourreau de Bergen. Bouillant de colère, le roi ordonne qu'on s'empare du criminel qui a osé danser avec la reine qui, par ce fait, a déshonoré l'impératrice et outragé la couronne. Le roi veut qu'il meure. Le coupable se jette alors aux pieds de l'empereur et dit : „En vérité, je me suis rendu bien coupable envers tous les nobles hôtes assemblés ici, coupable surtout envers vous, seigneur et envers la reine ! L'impératrice est outragée par ma vanité arrogante, ce que j'ai fait est crime de lèse-majesté ; mais nulle peine, mon sang même ne saurait laver la tache que je vous ai faite. Veuillez donc, o roi, me permettre que je vous indique un moyen d'effacer cette souillure et de la rendre nulle et non avenue. Tirez votre épée et conférez-moi l'ordre de la chevalerie, et je jette le gant à quiconque osera parler irrévérencieusement de ma reine.“ L'empereur fut surpris de cette proposition hardie ; toutefois, c'était le meilleur parti qu'il eut à prendre. „Tu es un fourbe,“ répartit le monarque après un moment de réflexion ; „mais ton conseil est bon et nait de ta sagesse, de même que toncri me nait de ton courage audacieux. Eh bien!“ — A ces mots il reçut l'accolade — „je te reçois dans l'ordre de la noblesse. Toi qui es agenouillé comme coupable devant moi, lève-toi comme

chevalier ; tu as agi en fourbe et *Fourbe de Bergen* tu t'appelleras dès aujourd'hui." Le chevalier noir se leva joyeux ; un triple Vivat ! éclata en son honneur et en celui de l'empereur. Il y eut une acclamation universelle lorsqu'une dernière fois la reine fit le tour de la salle en walsant avec lui.

LE 9 DANS LA GIROUETTE.

Jean Winkelsee, le braconnier, était mal fâmé chez les habitants de Francfort ; il entrait toujours dans leurs enclos et tuait leur plus beau gibier. Enfin on le fit prisonnier, et on l'enferma dans la tour de la porte d'Eschenheim. Il avait la potence en perspective. La vue dont il jouissait du haut de son donjon n'était pas à dédaigner. Il est vrai que la ville n'était pas encore entourée à cette époque, comme elle l'est aujourd'hui, de charmantes promenades, de maisons de plaisance ni d'autres lieux agréables ; cependant le prisonnier pouvait admirer, de sa petite fenêtre, les hauteurs boisées du Taunus et l'azur du ciel. Plus son regard pouvait embrasser d'espace, plus il se sentait à l'étroit dans sa prison ; et après une journée douloureusement passée à regretter sa liberté perdue, la girouette criarde de la tour l'empêchait de goûter la nuit, les douceurs d'un sommeil bienfaisant.

Il avait ainsi vécu neuf jours et autant de nuits, lorsqu'il s'écria avec humeur : „Maudite soit la lucarne ! Trois fois maudit soit l'instrument qui grince au-dessus de ma tête ! Ah, si je pouvais tenir mon

arquebuse, je laisserais un souvenir à cette crécelle qui trouble mon repos; je montrerais aux citoyens de Francfort ma dextérité dans l'art du tir: avec neuf balles je formerais un 9 dans leur girouette.“ Ces paroles furent entendues par le geolier qui faisait en même temps le métier d'espion. „Parbleu,“ murmura-t-il, „je voudrais voir ce tir!“ et à l'instant même il rapporta au juge et au conseil ce que Winkelsee avait dit. La plupart de ces messieurs ne virent dans les paroles du tireur qu'une forfanterie produite par le mécontentement. Toutefois le maire dit: „Ce serait cependant pour nous et pour toute la bourgeoisie un spectacle divertissant, si nous accordions au braconnier la permission de faire son chef-d'oeuvre. S'il forme le 9, ainsi qu'il l'a dit, nous lui ferons grâce de la vie, un tireur pareil mériterait en effet son pardon; si cependant il manque d'une ligne, eh bien, nous le ferons pendre.“ Tous les magistrats applaudirent à cette proposition qui fut aussitôt communiquée à Winkelsee.

Le lendemain matin de bonne heure, une foule de curieux se rassemblèrent à la porte d'Eschenheim. Jeunes gens et vieillards brûlaient d'impatience de voir tirer le neuf. Jean sorti de la tour, s'avança dans la foule, il reçut, avec bonheur, l'arquebuse qu'on lui avait ôtée lors de son incarcération. L'épreuve qu'il devait subir était d'autant plus difficile que la girouette était en ce moment si agitée par le vent qu'elle n'offrait pas un but fixe.

Winkelsee cependant sut si bien profiter des courts instants de repos de la girouette que le premier coup frappa juste; le deuxième, le troisième et tous les autres coups furent si exacts que les neuf trous rangés sur la girouette formèrent le plus beau neuf. A chaque coup, le peuple poussait des cris de joie, et son admiration allait croissant, et lorsque le tireur eut heureusement accompli sa tâche, les applaudissements de la foule n'eurent plus de bornes. „Jean Winkelsee,“ dit le maire, „tu as gagné ta liberté, et puisque tu manies le mousquet avec tant d'adresse, nous te nommons capitaine de notre confrérie des arquebusiers.“ Cependant Winkelsee refusa ces offres en disant. „Que la girouette de la tour et que Francfort se souviennent de moi, tant mieux; pour moi, je n'oublierai pas non plus les jours et les nuits (au nombre de neuf) que j'ai passés ici; mais il m'est impossible de demeurer plus longtemps dans votre ville. Je préfère les forêts. Si jamais vous me revoyez, vous pouvez me pendre là haut à la girouette“ — en disant ces mots il sortit de la ville, et Francfort ne revit plus Winkelsee.

TAUNUS.

LE CHEVALIER DE FALKENSTEIN.

A l'époque où l'empereur Rudolphe de Habsbourg cherchait à rétablir l'ordre et le repos dans son

empire, en s'opposant de toute sa puissance au droit du plus fort et aux dérèglements des chevaliers pillards, habitait au château de Falkenstein le chevalier Kurt de même nom, voleur de grands chemins, téméraire et audacieux. Il ne se contentait pas de piller le voyageur inoffensif et le paisible marchand chargé des objets de son commerce; il attaquait maintefois en compagnie de ses nombreux sicaires des bourgs et des villes qu'il espérait trouver sans résistance. Ce qui contribuait beaucoup à la réussite de ses brigandages, ce qui rendait surtout sa puissance redoutable, c'était la circonstance qu'il semblait se multiplier partout; il avait à ses côtés sept robustes fils qui, tout en faisant le métier pour leur propre compte, exécutaient ses projets avec autant de célérité que d'exactitude.

Les cris de détresse de toute cette contrée affligée par les Falkenstein, parvinrent enfin au trône de l'empereur, et comme les avertissements les plus sévères du monarque furent méprisés par ces malfaiteurs, il partit de Worms accompagné de forces suffisantes et alla assiéger Falkenstein. Le chevalier et tous les siens résistèrent opiniâtrement; mais un assaut exécuté de tous les côtés à la fois réduisit le château qui tomba au pouvoir des troupes impériales. Kurt et ses sept fils furent faits prisonniers.

L'empereur ayant fait le serment que tout chevalier brigand pris les armes à la main passerait

avec ses complices par le glaive du bourreau, ordonna l'exécution de ceux de Falkenstein.

Les guerriers impériaux formèrent un grand cercle au milieu de la vaste cour du château, dans l'intérieur de ce cercle les bourreaux attendaient leurs victimes. Rudolphe lui-même entouré d'une suite nombreuse était présent et voulait être témoin de l'exécution de ses ordres. Ce fut une scène saisissante et terrible, lorsque Kurt entra avec ses fils dans cette enceinte lugubre, le robuste vieillard à la tête de ses enfants doués d'une mâle beauté. Parmi les nombreux spectateurs accourus des environs, des voix s'élevèrent pour demander au moins la grâce des fils. Le monarque lui-même fut saisi d'une pitié profonde pour ces malheureuses victimes, et il aurait volontiers pardonné à ces jeunes gens devenus criminels plutôt par obéissance envers leur père, que par l'impulsion de leur propre cœur. Malheureusement le serment du prince était sacré, et rien ne pouvait l'engager à des voies de miséricorde. Il résista même aux supplications de plus d'un noble qui cherchait à conserver la vie au moins à l'un de ces malheureux.

Toutefois pour se rendre en quelque sorte à tant d'instances si pressantes, sans cependant manquer à son serment, Rudolphe accorda la grâce à l'un des jeunes gens à une condition néanmoins dont l'accomplissement paraissait impossible. „J'accorderai,“ dit-il, „la liberté et la vie à celui des Falkenstein auprès duquel le père pourra se rendre après qu'on

lui aura coupé la tête; le père désignera ainsi lui-même celui qui doit être gracié." Le vieux Kurt qui, jusqu'à ce moment, n'avait détaché de la terre ses sombres regards, les porte aussitôt avec confiance vers le ciel, et offre avec un courage surnaturel son cou au glaive du bourreau. La tête roule à peine dans le sable, que le décapité se dirige d'un pas ferme vers l'aîné de ses fils qui était à ses côtés, puis il va au deuxième, puis aux quatre autres et vacillant jusqu'au cadet il se précipite tout d'un coup par terre.

La surprise et l'horreur s'emparèrent de tous les spectateurs de cette ronde de mort. L'empereur ordonna aussitôt l'élargissement des sept fils qui furent reçus dans son armée, afin qu'ils pussent y effacer la honte de leur vie antérieure par des actions vraiment chevaleresques et qu'ils se rendissent dignes et de la grâce impériale et de l'ordre de chevaliers.

MAYENCE.

HENRI FRAUENLOB.

Henri de Misnie, suivant les uns chanoine, suivant d'autres Docteur en Théologie vivait à Mayence au commencement du 14. siècle. Il s'était voué aux sciences et surtout à la poésie, on dit même qu'il constitua l'école des maîtres-chanteurs à Mayence. Il dédia en grande partie ses chants à la sainte

MAYENCE.

Vierge, l'idéal de toute piété, de toute bonté; plus tard ses poésies célébrèrent la louange du sexe en général et celle de beaucoup de femmes en particulier; de sorte qu'il mérita à juste titre le surnom de Frauenlob (Prôneur des Dames). C'est sous ce nom qu'il est connu dans l'histoire de la poésie allemande.

L'amour et la vénération que lui vouait le sexe reconnaissant, étaient si grands que sa mort causa un deuil universel, et que les vierges et les femmes de la ville de Mayence lui rendirent des honneurs funébres tels que jamais homme n'en a obtenu du beau sexe.

Le son de toutes les cloches annonça les tristes cérémonies, et un long cortège se dirigea de tous côtés vers le dôme où l'on avait préparé le tombeau du poète. La majeure partie de l'immense convoi était composée de femmes en deuil, et huit des plus jolies d'entre elles portaient le cercueil couronné de roses, de lis et de myrtes. Des voix de femmes firent entendre des chants plaintifs sur la tombe, et on y jeta avec profusion les fleurs les plus belles et les plus rares. La boisson favorite du poète, le noble vin du Rhingau qui lui avait inspiré tant de beaux chants, fut répandu copieusement par des mains tendres sur sa tombe. La légende dit que les nefes du temple furent inondées par ces libations. Ce ne fut que fort tard et après avoir répandu beaucoup de larmes que les femmes s'éloignèrent de sa dernière demeure.

Un étranger qui serait venu ce jour-là à Mayence, aurait cru avoir assisté à l'enterrement d'un grand prince, d'un bienfaiteur de la patrie.

A la place d'un vieux monument de Frauenlob qui était endommagé, on a établi dans la Cathédrale de Mayence en 1842 un autre en marbre blanc par Schwanthaler, représentant une belle dame qui pose une couronne de fleurs sur le cercueil du maître-chanteur.

RABBI AMRAM.

Ce savant Rabbi, né à Mayence au 13. siècle demeurait à Cologne, où il établit une école pour les israélites, à laquelle il présidait; elle acquit même une grande réputation à l'étranger par le savoir et la piété d'Amram.

Pendant une forte maladie, il exprima en présence de ses élèves le désir, en cas de décès, il voudrait être enterré à Mayence à côté de ses parents. A l'objection des élèves que cela ne se ferait pas sans danger, il ordonna ce qui suit :

„Quand je serai mort, vous me laverez, ensuite vous me mettrez dans un cercueil, que vous poserez sur un petit bateau sur le Rhin et le laisserez flotter à son gré.“

Lorsqu'il était mort, on exécuta sa dernière volonté et le petit bateau fut poussé sans conducteur en amont le Rhin jusqu'à Mayence; quand on voulut se saisir du bateau pour le tirer à terre, il recula de manière qu'il était impossible de s'en emparer.

L'évêque de Mayence eut connaissance de ce prodige, il se rendit lui-même au Rhin pour se convaincre personnellement de la vérité de l'affaire; toute la population de la ville accourut pour voir le petit bateau merveilleux. Des juifs s'y étaient aussi rendus, et au grand étonnement de tout le monde, le petit bateau poussa vers eux; mais quand des chrétiens s'en approchaient il recula chaque fois, de manière qu'il était clair qu'il ne voulait aller que chez les juifs. L'évêque permit donc aux juifs de tirer le bateau à terre pour voir ce qu'il y avait dedans. Ils y trouvèrent un cercueil, dans lequel il y avait un mort revêtu d'une chemise mortuaire juive et une lettre du contenu suivant :

„Mes chers frères et amis, vous autres juifs de la sainte congrégation de Mayence, je suis mort dans la sainte congrégation à Cologne et je suis venu chez vous pour vous prier de m'enterrer auprès de mes parents qui reposent aussi à Mayence; je vous souhaite beaucoup de bonheur et longue vie. Voilà ce que Amram désire.“

Les juifs transportèrent donc le cercueil à terre, les chrétiens le leur disputèrent pour l'enlever, mais ils ne purent jamais le mouvoir de la place. L'évêque ordonna alors de l'y garder et fit construire par-dessus le cercueil une crypte, afin qu'il ne fut pas enlevé par les juifs. On croyait autrefois que cette crypte qui était très grande, eût donné l'origine et le nom à l'église St. Emeran.

Toutes les prières de la part des juifs pour ob-

tenir le cercueil furent inutiles. Cependant les étudiants juifs réussirent d'enlever dans la nuit par une ruse le corps du Rabbi Amram et de l'enterrer d'après son désir à côté de ses parents au cimetière de Mayence.

On voyait encore de nos jours à la rue du bouc (rue parallèle et tout près du Rhin) sur le mur d'une maison démolie en 1850 une peinture en fresque à moitié effacée, qui représentait un petit bateau remontant le Rhin et au bord une foule d'hommes, dont les gestes marquaient leur étonnement.

INGELHEIM.

CHARLEMAGNE et ELBEGAST.

Charlemagne s'étant un soir endormi dans son palais aux bords du Rhin, vit en songe un ange entouré d'une auréole lequel dit en se plaçant devant la couche du monarque: „Lève-toi, grand empereur! le destin veut que cette nuit même tu sortes seul et à l'insu de tout le monde pour aller commettre un vol.“

Charles s'éveilla; le songe lui parut d'une bizarrerie singulière, et tout en y réfléchissant il se rendormit. Le même ange se présenta à lui, mais cette fois ses ordres étaient plus pressants, plus impératifs: „Hâte-toi, o roi,“ dit-il, „lève-toi et va voler! C'est pour le bien de ton corps, pour le salut de ton

empire; une puissance supérieure se sert de moi pour te faire connaître sa volonté immuable.“

Effrayé de cette sommation réitérée qu'il ne pouvait plus considérer comme l'effet d'un vain songe, l'empereur se leva aussitôt de sa couche. En vain se creusait-il l'esprit pour découvrir le sens des paroles de l'ange qui lui enjoignait à lui, le plus grand des monarques de l'Occident, de commettre une action basse et déshonorante.

Cependant cette apparition lui avait manifesté d'une manière précise la volonté céleste à laquelle Charles était habitué d'obéir avec une aveugle soumission. Il se décida-donc à suivre le commandement du Ciel sans s'inquiéter du reste. Il s'habilla, s'arma, se rendit à l'écurie où il sella de ses propres mains son coursier favori et sortit du château. Aucun de ses valets, non plus que la garde du château, ne s'était aperçu de son départ; tous, comme par enchantement, étaient plongés dans un sommeil léthargique. Il se dirigea vers la forêt voisine se disant en lui-même: „Puisque c'est la volonté manifeste du Seigneur que je fasse une chose que j'ai en horreur depuis mon enfance, j'obéirai; mais je ne sais comment m'y prendre pour voler; et le fameux voleur Elbegast que j'ai fait poursuivre jusqu'ici sans relâche, me serait bien utile dans ce moment. Je le récompenserais, s'il m'apprenait à accomplir cette oeuvre nocturne, où s'il m'assistait au moment fatal.“

Tout en faisant ces réflexions le roi, à la faible

clarté de la lune, vit venir à lui un chevalier solitaire. Celui-ci paraissait également avoir remarqué Charles, et s'avançait vers lui de manière à se trouver bientôt face à face avec le monarque. L'étranger portait une armure noire qui le couvrait de la tête aux pieds, il montait un cheval noir ayant un caparaçon de la même couleur. Ce cavalier examinait avec une attention curieuse l'empereur qui de son côté aurait bien voulu savoir quel était celui qui chevauchait ainsi dans la forêt au milieu de la nuit. La couleur noire de cet être silencieux ne lui paraissait pas de bon augure; l'empereur frémit même à la pensée que ce pouvait bien être le diable en personne venant lui tendre un piège à cette heure où l'enfer a tout pouvoir sur les hommes.

L'étranger rompit toutefois le premier le silence, disant: „Qui êtes-vous, vous qui couvert de votre blanche armure, vagabondez nuitamment sur les sentiers non frayés de la forêt? Etes-vous un serviteur du roi cherchant la piste d'Elbegast qui hante ces bois? Si vous chevauchez dans ce dessein, vous échouerez; car plus agile que le vent, plus fin que les conseillers de la cour impériale, celui là connaît mieux que le renard et le chevreuil les détours de ces lieux sauvages.“ „Mon chemin n'est point le vôtre,“ répliqua Charles, „nul autre que l'empereur n'a le droit de me demander compte de mes actions; et si ma réponse n'est pas à votre goût, je suis prêt à vous rendre raison, comme il convient à un chevalier.“ Ce disant, il tira l'épée du fourreau et se

prépara au combat. Au même instant le cavalier noir fit reluire dans l'obscurité sa lame acérée, et l'attaque terrible commença. L'étranger frappa le casque de l'empereur d'un coup si violent que sa lame vola en éclats; dès lors il fut sans défense. Charlemagne eut rougi de tuer son adversaire désarmé, il lui dit: „Je ne veux point votre vie; vous serez libre, si vous me dites qui vous êtes et pour quel motif vous errez dans ces lieux?“ „Je suis Elbegast,“ répliqua l'autre; „du jour que j'ai perdu mon avoir et que Charlemagne m'a banni du pays, je me procure des moyens d'existence par le vol et le brigandage. Jusqu'ici personne n'a su me vaincre; vous êtes le premier qui ayez eu cet avantage. Puisque vous agissez si noblement envers moi, dites-moi ce que je pourrai faire pour vous témoigner ma reconnaissance?“ „Si vous êtes le fameux voleur Elbegast dont l'empereur a mis depuis longtemps la tête à prix, témoignez moi votre reconnaissance en m'aidant à commettre un vol. Je fais cette excursion nocturne pour voler l'empereur; votre assistance pourra m'être utile à cette besogne, venez donc avec moi et faisons cette oeuvre en commun.“ „Je ne vole point le roi,“ reprit Elbegast, „s'il m'a enlevé mes biens et ma fortune, s'il m'a exilé, il ne l'a fait qu'à l'instigation de ses mauvais conseillers, et loin de moi la pensée de vouloir pour cela nuire à mon Seigneur. Je ne vole que ceux qui ont amassé leurs trésors par la rapine. Connaissez-vous le comte Eggeric d'Eggermonde? allons chez lui; il a ruiné

plus d'un honnête homme; il priverait même l'empereur de son honneur et de sa vie, si cela était en son pouvoir. „Charlemagne se réjouit intérieurement de découvrir en Elbegast des sentiments si profonds de fidélité et d'attachement et lui dit: „Je t'accompagnerai chez Eggeric,“ et tous deux se dirigèrent vers le château du Comte. Arrivés là, Elbegast perça un trou dans le mur avec une adresse extrême, se glissa par là dans le château et dit à Charles de le suivre. Ils pénétrèrent heureusement dans les appartements du comte; Elbegast savait ouvrir les serrures sans faire du bruit, car il connaissait tous les êtres de la maison. Or, le comte qui ne dormait que légèrement, entendit quelque chose et dit à son épouse assez haut pour qu'ils l'entendissent tous deux: „J'entends un bruit, on dirait, de gens qui rôdent dans la maison; il y a peut-être des voleurs dans le château; je vais voir.“ Il se leva en effet, alluma un flambeau et parcourut les corridors et les appartements. Cependant, comme Charles et Elbegast avaient eu le temps de se glisser sous le lit du comte où il ne les supposait pas, ils ne furent point découverts. Eggeric éteignit le flambeau et se remit au lit. La Comtesse alors dit à son époux: „Mon cher mari, aucun voleur n'est assurément venu nous visiter; je croirais plutôt qu'une inquiétude secrète t'empêche de jouir du repos, tu te troubles l'esprit de dangers imaginaires. Avoue-moi que ce sont les desseins que tu formes qui te tiennent éveillé; confie-les moi afin que je puisse te

donner mes conseils et t'être utile.“ „Eh bien,“ reprit le comte, „puisque l'exécution de mes projets est fixée à demain, je ne veux pas t'en faire plus longtemps un mystère. Sache donc que je me suis ligué avec douze chevaliers et que nous avons tous juré d'assassiner l'empereur qui nous empêche d'exploiter la grande route et de lever des impôts sur les voyageurs et les marchands. Tout le monde ignore notre coalition, et je te défends sur ta vie d'en dire un mot à qui que ce soit.“

Charles ne perdit pas une syllabe de ce colloque. Lorsque le couple se fut de nouveau rendormi l'empereur s'esquiva doucement avec son aide à qui il abandonna les objets précieux qu'ils avaient enlevés, et après s'être séparé de lui, il regagna son palais avant le jour. Il remit son cheval à l'écurie et rentra dans sa chambre-à-coucher aussi inaperçu qu'il en était sorti.

Le lendemain il convoqua son conseil et dit: „J'ai rêvé cette nuit que le comte Eggeric allait venir ici avec douze conjurés dans la seule intention de m'assassiner. Ils sont animés contre moi, parce qu'à tout prix je veux maintenir le repos public et protéger mes sujets contre leurs brigandages. Ayez donc soin qu'un nombre suffisant de gens armés soient prêts au premier signal pour s'emparer des traîtres.“

Eggeric arriva vers midi avec ses satellites et demanda à être admis devant l'empereur. Dès qu'ils furent entrés dans la cour du château, on ferma la

porte sur eux; ils furent entourés en même temps par les valets armés qui leur arrachèrent les vêtements et découvrirent les armes qu'ils cachaient.

Les conjurés surpris à l'improviste ne purent nier leurs projets et périrent tous par la main du bourreau d'une mort ignominieuse. Elbegast au contraire que le monarque sut attirer à sa cour, après avoir fait publier partout son entier pardon, fut richement récompensé. Il eut en outre un emploi honorable, toutefois à la condition expresse de renoncer pour jamais à sa profession de voleur.

L'empereur, en mémoire de cet événement dirigé si mystérieusement par la Providence, et voulant perpétuer le souvenir du service que lui avait rendu l'ange, nomma dès lors la résidence où le messager céleste lui avait apparu *Engelheim* c. à. d. de nos jours *Ingelheim* (Maison de l'ange), lieu à jamais mémorable par le palais qu'y occupa Charlemagne.

EGINHARD et EMMA.

Parmi les enfants que Charlemagne avait eus de ses épouses, aucun n'avait su mieux captiver ses faveurs que sa fille cadette Emma. Ce qui la rendait surtout digne de la prédilection paternelle ce furent non seulement sa beauté distinguée et son éminent esprit, mais encore ses grâces enfantines et son caractère doux et séduisant. L'empereur, cherchant dans le cercle intime de sa famille, des distractions après les soucis incessants du Gouverne-

ment, avait l'habitude de n'appeler cette enfant que du doux nom *d'Imme* (Abeille).

Le monarque réunissait presque tous les jours ses conseillers au palais d'Ingelheim pour y traiter les affaires de son grand empire. Il n'honorait de sa confiance que des hommes sages et éprouvés qui tous jouissaient de sa parfaite estime. Quelques uns d'entr'eux s'étaient acquis l'affection du prince au point qu'ils durent habiter avec lui le palais; compagnons et commensaux inséparables on pouvait les nommer à juste titre les amis de l'empereur. Ses amis toutefois, Charles ne les choisissait que parmi des gens avancés en âge auxquels il supposait, vu le calme des passions, des lumières plus épurées et un jugement plus sain et plus sévère dans les affaires d'état. Cependant l'empereur fit une seule exception en faveur d'un âge moins avancé. Le jeune Eginhard qui se distinguait par des connaissances et des talents extraordinaires fut de bonne heure non seulement admis au Conseil, mais élu secrétaire de l'empereur.

Elevé à la cour, Eginhard s'en était approprié le bon ton et les belles manières; les dames lui témoignaient une préférence marquée, et plus d'une d'entre elles cachait avec peine l'impression favorable qu'il lui avait laissée. Aucune cependant ne portait au jeune homme une affection plus vraie qu'*Emma*, la fille même de l'empereur. Le secrétaire et compagnon inséparable de son maître, passant quelquefois des journées entières auprès d'*Emma*,

ne pouvait manquer de s'apercevoir bientôt que la noble vierge l'honorait d'une distinction toute particulière basée sur une inclination véritable. Comment le sensible Eginhard aurait-il pu rester indifférent après cette découverte, comment aurait-il pu, par la froideur, répondre à l'amour de la belle Emma? Il combattit d'abord avec force sa passion naissante se rappelant son devoir de fidélité envers son seigneur et empereur; mais ce fut l'empereur même qui rendit plus difficile au jeune homme le combat du devoir en le chargeant d'enseigner la musique à sa fille. Les deux amants étant dès lors plus souvent en présence l'un de l'autre, ne pouvaient manquer de se faire insensiblement des aveux réciproques. Le serment d'une fidélité éternelle vint enfin sceller l'alliance des deux coeurs.

Le voile du mystère couvrit pendant long temps leur tranquille bonheur que nul indiscret n'eut occasion d'épier ni de trahir. Non contents d'être ensemble pendant les heures de la journée, ils voulurent encore n'être pas séparés pendant la nuit. Eginhard finit par se glisser toutes les nuits de l'aile qu'il habitait au château dans l'appartement d'Emma où il passait auprès de sa bien-aimée les moments les plus délicieux.

Le printemps avait été le témoin de leurs premiers aveux, les belles nuits d'été s'étaient enfuies trop rapides pour les amants. A l'été succédèrent l'automne et les frimats de Novembre, et les amants fortunés furent aveuglés au point de se réjouir de

l'approche des longues nuits obscures qui devaient allonger et embellir leur tendres rendez-vous.

Réuni dans sa retraite habituelle, le couple heureux avait passé en charmantes causeries une nuit d'hiver rigoureuse, et le sablier indiquait à Eginhard qu'il était plus que temps de rentrer chez lui. Son amante l'accompagna pour lui ouvrir doucement la porte de la cour et la refermer sur lui; mais qui dépeindra leur frayeur lorsqu'ils virent toute la cour couverte d'une couche de neige. Le pied d'Eginhard ne pouvait se hasarder sur ce léger duvet sans y laisser les traces accusatrices de ses pas; pour rien au monde il n'aurait voulu exposer la bonne réputation de sa bien-aimée, et encourir la colère du roi. Emma reprit courage la première, disant tout bas: „Je ne sais qu'un moyen de nous tirer d'embarras, mais il me paraît infallible. Mets-toi sur mes épaules, cher ami, je te porterai chez toi; on ne verra ainsi que les pas d'une femme et on n'aura aucun soupçon.“ „Belle ruse de femme!“ dit Eginhard en souriant, „il est fâcheux que les forces te manquent pour l'accomplir,“ et craignant que la jeune fille ne succombât sous le fardeau, il refusa d'abord d'accepter la proposition. Cependant les instances d'Emma et l'impossibilité de la mettre, de toute autre manière, à l'abri du soupçon l'emportèrent bientôt sur les scrupules de sa tendresse, et il se laissa porter par Emma au delà de la cour jusques chez lui.

Hélas, le malheur voulut que cette expédition

nocturne éclairée par la lune, fut découverte. Extraordinairement agité de soins et de soucis — ainsi que cela doit souvent arriver au chef d'un vaste empire — Charlemagne attendait vainement cette nuit-là le sommeil tant désiré. Inquiet comme il était, il se leva de sa couche, se rendit dans une chambre attenante à la sienne et où se trouvait un balcon donnant sur la cour. De là il vit passer une femme portant un homme par dessus la neige, et poussé par la curiosité il s'approcha du balcon. Quel fut son étonnement en reconnaissant Emma et Eginhard. Charlemagne eut grande peine à maîtriser les mouvements violents qui s'emparèrent de lui à cette vue, il se retira cependant dans sa chambre aussi inaperçu qu'il en était sorti.

Le lendemain, il convoqua son conseil. Eginhard aussi s'y était rendu. Le monarque soumit à leur délibération la question suivante: „Que mérite une fille royale qui, nuitamment et en cachette, a reçu chez elle son amant?“ Les conseillers réfléchirent un instant, puis décidèrent qu'affaires d'amour réclamaient — pardon. Charles n'y répliqua mot, mais demanda: „Et que mérite un simple gentil-homme qui entretient avec la fille de son roi des amours clandestines et qui se glisse la nuit auprès d'elle?“ Et les conseillers furent de nouveau unanimes à déclarer qu'il méritait l'indulgence, toutefois à l'exception du plus jeune d'entr'eux — et ce fut Eginhard — qui était resté muet et pâle jusqu'à cet instant et qui dit d'une

voix forte et énergique: „Il mérite la mort!“ Surpris de cette dernière sentence, l'empereur s'approcha de lui et dit: „La mort serait peine trop sévère; mais l'exil convient à un criminel de cette espèce, ainsi qu'à la fille oublieuse de son devoir. Qu'elle vive dépouillée de son rang, loin des siens, sur une terre étrangère avec l'objet de sa passion.“

Les premiers rayons du soleil levant coloraient à peine le ciel, le lendemain de ce jour, que l'on vit deux pèlerins s'acheminer sur la route de Mayence. De là ils passèrent sur la rive opposée, puis abandonnant la grande route, ils s'enfoncèrent dans l'épaisseur de la forêt. Vers le soir, lorsque fatigués d'une course pénible, ils cherchaient un gîte pour la nuit, ils rencontrèrent une cabane de charbonnier dans laquelle ils furent reçus avec hospitalité. Le lendemain s'étant aventurés beaucoup plus loin, ils parvinrent à une clairière du bois d'où l'on jouissait d'une vue délicieuse. Ce point les charma tous deux. Une source jaillissait de la terre en cet endroit, et des prairies richement émaillées s'étendaient jusqu'aux rives d'un fleuve voisin. Les amants prirent là un moment de repos, là ils commencèrent à se délivrer de l'angoisse qui les avait tenus enchaînés depuis le moment de leur expulsion, enfin ils y revinrent tout-à-fait à eux-mêmes. Au milieu de leurs douloureuses expansions, ils s'accusèrent d'avoir mérité leur triste sort, et jurèrent de se faire oublier mutuellement l'amertume de leur destinée

par un redoublement de tendresse. Ils résolurent de se fixer dans cette charmante vallée et de s'y bâtir une cabane. Des bergers de ces environs cédèrent à Eginhard des vaches, des brebis et tous les ustensils nécessaires à un ménage rustique en échange de quelques bijoux qu'il avait pris avec lui. Il se construisit une cabane vaste et commode; l'amour assaisonnait leurs repas simples et ils ne regrettèrent aucune des splendeurs qui les avaient environnés à la cour. Six années s'écoulèrent aussi rapides dans cette retraite que ne l'eussent fait autant de mois, et leur bonheur fut encore augmenté par la naissance de deux fils qui venaient à merveille.

Charlemagne ressentait tous les jours davantage la perte de sa fille chérie, ses cheveux blanchissaient, ses joues se creusaient, et la tristesse de son regard disait assez qu'il n'était pas heureux. Il ne se plaisait plus dans le cercle de sa famille, alors même que les affaires de l'état ne réclamaient pas tout son temps; il s'éloignait de préférence de son château pour parcourir avec sa suite les forêts riches en gibier. La chasse convenait se mieux à la disposition de son esprit.

Un jour il entreprit une chasse lointaine dans les forêts de l'Odenwald. En poursuivant un superbe cerf il se perdit et s'aperçut trop tard qu'aucun de ses compagnons de chasse ne lui était resté. Il fit retentir son cor, mais aucune réponse ne se fit entendre; mécontent de s'être ainsi égaré,

il mit pied à terre, attacha son cheval à un arbre et s'étendit dans un endroit ombragé. Pendant qu'il réfléchissait à la direction qu'il devait prendre pour rejoindre les siens, un joyeux petit garçon attiré par le son du cor sortit du bois et considéra avec une admiration enfantine et l'étranger et son magnifique coursier. Charles content de voir un être humain, appela à lui cet enfant qu'il rendit bientôt familier par ses caresses. Le petit se mit à jouer avec les armes brillantes de l'empereur, lui raconta que son père et sa mère demeureraient non loin de là et s'offrit à lui indiquer le chemin de leur habitation. Désireux de connaître les habitants de ce désert lesquels, à en juger d'après les manières de l'enfant, ne devaient pas être sans éducation, l'empereur le suivit et se trouva bientôt devant une cabane gentille et propre, dans laquelle une femme belle et jeune préparait le souper. Emma — c'était elle — reçut l'étranger avec aménité et lui offrit pour la nuit un gîte tel que son humble toit pouvait le donner. Elle lui dit ensuite que son mari était à la chasse, qu'il reviendrait bientôt et qu'il serait charmé de partager son souper avec un noble chevalier. Charles ne pouvait détacher ses yeux de cette femme charmante qu'il ne reconnut pas d'abord. Il se trouvait néanmoins attiré vers elle par une attraction irrésistible; et il allait lui demander comment elle avait établi sa demeure dans une retraite aussi écartée du reste du monde, lorsque

son époux rentra. Celui-ci salua de tout cœur et de franche amitié cet hôte inattendu. Par un hasard singulier, ce jeune homme avait dans ses dehors des traits si remarquables que Charles eut peine à cacher sa surprise. On se mit enfin à table, et l'hôtesse servit après une soupe frugale un plat de chevreuil. A peine le monarque en eut-il goûté qu'il s'écria vaincu par un souvenir douloureux: „Hélas, ma chère Imme avait l'habitude de me préparer ce plat, lorsqu'elle était encore auprès de moi et qu'elle faisait les délices de ma vie!“

A ces paroles, Emma et Eginhard se levèrent de leurs sièges et regardèrent fixément leur hôte. Emma s'écria comme s'éveillant d'un songe: „Oui, c'est mon père!“ se précipita à ses pieds en sanglotant: „Ta fille, ton Imme est devant toi! c'est elle qui s'est réfugiée ici, loin du fracas du monde, passe sa vie ici avec son bien-aimé, et qui bénit l'instant qui lui procure le bonheur de revoir encore une fois l'auteur de ses jours.“ Eginhard s'empressa également de se prosterner devant l'empereur et d'implorer son pardon. Un long silence s'établit; on vit sur les traits de l'empereur le combat qu'il se livrait intérieurement; puis il y eut une scène d'amour et de tendresse filiale interrompue par des embrassements sans nombre. Le ressentiment du père rigoureux ne tint pas contre les larmes de joie de son Emma. Il accorda un entier pardon à sa fille et à Eginhard et passa

dans cette humble cabane des heures plus fortunées, qu'il n'en avait jamais passé au milieu de sa cour éclatante.

Les compagnons de chasse de l'empereur avaient battu la forêt toute la nuit et étaient pleins d'inquiétude sur le sort de leur maître. Vers le matin ils arrivèrent seulement dans le voisinage de la vallée qui récélait les trois heureux. Les sons du cor que les chasseurs firent réentendre à tout instant trouvèrent enfin un écho désiré, et bientôt toute la suite de l'empereur se trouva devant la cabane.

Le monarque en sortit tenant d'une main Emma et de l'autre Eginhard, les deux enfants sautillaient autour d'eux. „Voyez donc,“ dit-il, „tandis que vous me cherchiez j'ai fait une chasse précieuse. J'ai retrouvé dans ce désert la fille que j'ai repoussée et mon ami Eginhard dont je suis privé depuis six ans. Ce sont mes enfants; ils ne se sépareront plus dorénavant de leur père. Hâtons-nous de retourner à Ingelheim et fêtons-y le bonheur de nous être retrouvés, célébrons en outre une alliance que je bénis déjà.

Eginhard, mon gendre, sera dès à présent comme autrefois mon conseiller; mais aux lieux où mon Imme a passé d'aussi heureux jours et où j'ai joui du bonheur de la revoir, je veux qu'elle fasse bâtir un couvent du nom „Seligenstadt“ (lieu bienheureux).“

Ainsi fut-il fait, et à l'endroit où le couvent fut

bâti, s'éleva peu-à-peu une ville du même nom que le couvent et qui existe encore de nos jours sur les bords du Mein. On y montre encore dans l'église le tombeau des deux époux renfermés dans un même cercueil. Le grand Duc de Hesse fit présent de ce cercueil au Comte d'Erbach qui est, suivant une opinion accréditée, un des descendants d'Eginhard.

LA REINE HILDÉGARDE.

Lorsque l'empereur Charlemagne partit pour aller punir les Saxons de leurs fréquentes incursions dans le royaume de Francs, et pour répandre en même temps le christianisme parmi eux, il confia sa résidence favorite, le château d'Ingelheim avec tout ce qu'il contenait à la garde de son frère uterin le chevalier Taland. Mais Charles lui recommanda surtout la surveillance de son épouse Hildégarde qui devait rester à Ingelheim, et le chargea de lui donner à son retour les détails les plus circonstanciés de tout ce qui se serait passé au palais pendant son absence.

Taland élevé à la cour de l'empereur Grec s'y était malheureusement laissé corrompre par les moeurs dissolues qui y régnaient, car il n'avait pas le fond mauvais. Il ne croyait plus à la vertu des femmes; il était persuadé que toutes se laissaient facilement séduire.

Toutefois il semblait avoir renoncé pour jamais aux manoeuvres de séduction depuis son arrivée à la cour de Charlemagne; nulle dame n'avait des

charmes pour lui, car en secret il aspirait à celle qui par sa beauté éclipsait tout son entourage ; oui, la reine Hildégarde elle-même était devenue l'objet de ses vœux. La présence du monarque sévère et rigide lui avait imposé une crainte respectueuse, aussi n'eut-il garde de trahir sa passion ; mais l'empereur parti pour l'armée, le libertin forma des plans pour la réussite de ses vœux criminels ; sa charge de protecteur et de commandant du château lui offrit plus d'un moyen de parvenir à son but.

Il commença par découvrir à la noble dame, peu à peu, d'abord par des regards, puis par des allusions, les secrets penchants de son coeur. Hildégarde laissant passer inaperçus tous ses manèges, le séducteur osa lui déclarer, entre quatre yeux, et avec les serments les plus passionnés, qu'il mourrait plutôt que de renoncer au bonheur d'être payé de retour par elle. La noble dame l'avait écouté avec surprise et contrainte, elle le renvoya avec toute la fierté et toute la dignité de la vertu offensée. Taland crut que le refus de la reine n'était qu'une feinte, il repéta dès le lendemain ses serments de la veille, mais avec plus d'instance et plus de passion. Il osa même employer la menace. La noble princesse, afin d'échapper au malheur et de se débarrasser de ce chevalier aussi importun que méprisable, se servit d'une ruse. Elle feignit être touchée de la violence de son amour, et lui donna pour la soirée du lendemain un rendez-vous dans une aile écartée du châ-

teau, où leur réunion, dit-elle, risquerait moins d'être troublée.

Taland consumé par sa passion se rendit à l'heure fixée à l'endroit qu'elle lui avait indiqué; Hildégarde s'y rendit également et ouvrit la porte d'un cabinet éloigné, où elle fit entrer le chevalier. Mais à peine celui-ci en avait-il passé le seuil, que la porte se ferma et se verrouilla sur lui. „C'est ici,“ lui cria la reine, „que tu pourras couvrir ton fol amour, déhonté libertin, jusqu'au retour de mon époux qui te fera subir la peine que tu mérites!“

Taland était pétrifié de frayeur. Au milieu d'un cabinet étroit tout à l'écart, et à peine pourvu des meubles les plus indispensables, le prisonnier n'y pouvait trouver qu'un séjour d'ennui et de tristesse. Il sentit qu'il ne pourrait quitter ce cachot que par le pardon d'Hildégarde qu'il avait offensée. Il recevait tous les jours une nourriture très-frugale qu'une discrète femme de chambre lui glissait par une étroite petite fenêtre grillée; et tous les jours il demandait à la messagère qu'elle voulût assurer la reine de son repentir vif et sincère et qu'elle intercédât auprès d'elle pour qu'il pût sortir de sa prison ignominieuse. Hildégarde résista pendant longtemps à ses supplications se méfiant des assurances du prisonnier; mais lorsqu'elle reçut la nouvelle que son époux allait bientôt revenir de Saxe, et que les instances de Taland devinrent de plus en plus pressantes, elle lui rendit la liberté la veille même de la rentrée de Charlemagne au château.

Elle fit répandre le bruit que le chevalier revenait d'une mission secrète.

Brûlant du désir de la vengeance, Taland voulut perdre la reine. Il alla à la rencontre de l'empereur et, sous l'apparence d'un dévouement à toute épreuve, il lui dit qu'Hildégarde avait violé les devoirs de la fidélité conjugale, qu'elle avait entretenu des relations avec un chevalier étranger et que lui-même l'avait surprise en flagrant délit. Il ajouta que n'ayant voulu être plus longtemps le témoin d'une infidélité aussi coupable (et qu'il n'appartient qu'à l'époux et au roi de punir) il s'était exilé dans d'autres parties de l'empire jusqu'au moment où il apprit le retour de l'empereur.

Plus Charlemagne aimait son épouse, plus il était disposé à la jalousie, et plus il ajoutait foi aux paroles du calomniateur. Transporté de colère, il ordonna qu'on saisît l'impératrice, qu'on la menât dans la forêt et qu'on l'y décapitât. Taland se chargea de l'exécution de l'ordre; il fit connaître à la cour la volonté de l'empereur et remit l'innocente princesse aux mains de deux de ses créatures dévouées. Ces barbares la traînèrent pendant la nuit dans la forêt; déjà leur glaive homicide était levé, déjà Hildégarde allait envoyer à son Créateur sa dernière prière, lorsque, le feuillage s'écartant, une figure blanche toute voilée s'écria d'une voix creuse: „Arrêtez, scélérats! n'accomplissez pas cette action infernale; fuyez, fuyez, craignez que la vengeance du Ciel ne vous at-

teigne!⁴ Les valets superstitieux s'enfuirent aussitôt, et informèrent néanmoins leur maître de l'accomplissement de ses ordres.

Hildégarde se retrouva dans les bras de sa fidèle femme de chambre; c'était elle qui avait mis en fuite les séides; confidente de la reine, elle craignait que la vengeance de Taland ne se dirigeât contre elle-même, et animée du désir de sauver sa maîtresse, elle avait suivi en secret les sicaires et fondé son plan sur leur crédulité. Mais il n'y avait pas un asile sûr pour ces deux femmes dans toute la contrée; il fallait qu'elles cherchassent un refuge dans des pays lointains. Elles trouvèrent, après avoir erré pendant bien longtemps, la cabane d'un vieux ermite qui leur accorda l'hospitalité. Hildégarde s'y arrêta pendant un laps de temps considérable avec sa fidèle suivante. La reine se confia bientôt au pieux vieillard, et ils adressèrent en commun leurs prières les plus ferventes au Ciel pour que son innocence fût un jour reconnue. Dans cette solitude, elle apprit du vieillard les effets salutaires de beaucoup de plantes et de racines, et leur application dans les divers cas de maladies; elle acquit ainsi un trésor de connaissances utiles qui ne furent pas sans influence sur sa destinée future.

D'après le conseil de cet homme pieux, les deux dames se mirent enfin en route pour Rome. Leur costume les rendait méconnaissables. La médecine

qu'Hildégarde avait apprise lui procura les moyens de vivre, les cures qu'elle opéra répandirent partout sa renommée. Le Saint-Père lui-même, dans une maladie, ne dédaigna pas de consulter la femme célèbre, les remèdes qu'elle lui prescrivit, hatèrent sa guérison. Le nom *d'Arabella* qu'Hildégarde avait adopté, ne se prononça qu'avec respect, la renommée des cures merveilleuses opérées par cette femme mystérieuse se répandit jusqu'en Allemagne.

Charlemagne n'avait plus eu un moment de repos depuis que Taland était venu lui annoncer l'exécution de la reine. Il devint sombre et taciturne, évita la société des hommes et se cacha des journées entières dans l'épaisseur des bois. Le repentir d'avoir prononcé une sentence trop précipitée, l'idée que son épouse pouvait n'avoir pas été aussi coupable qu'il l'avait cru, tout cela le tourmentait sans cesse, et il implorait du Ciel la paix intérieure qu'il avait perdue. Il saisit avec empressement l'occasion qui se présenta de faire une expédition contre les Lombards; après quoi il songea à aller visiter à Rome le Saint-Père, se proposant de lui ouvrir son âme, afin de trouver par là quelque adoucissement aux remords de sa conscience. Taland demanda à l'empereur la permission de pouvoir l'accompagner; depuis l'accomplissement de son forfait, ce scélérat avait été attaqué d'une maladie de consommation, il espérait que le climat de l'Italie lui procurerait la guérison. Charlemagne se

rendit à ses vœux, et après un combat victorieux, l'empereur et Taland prirent le chemin de Rome.

L'empereur y fut reçu avec pompe. Hildégarde confondue parmi le peuple, vit, non sans angoisse et sans un serrement de cœur douloureux, l'entrée triomphale de son époux; elle découvrit avec horreur et épouvante le traître Taland à côté de son mari. Ce scélérat accablé de maux ne pouvait manquer de s'adresser à la célèbre Arabella. Le lendemain de son arrivée déjà, il alla lui rendre visite, et Hildégarde ayant entendu le récit de ses maux, lui dit: „Monsieur le chevalier, Dieu aidant, mon art pourra vous guérir, si nul crime ne pèse sur vous; dans le cas contraire il faut vous en confesser à un prêtre, il faut en outre en faire l'aveu à celui que vous pourriez avoir trompé. Si vous n'accomplissez pas cette pénitence, votre mort est certaine. „Taland s'enfuit tout épouvanté; mais torturé par ses remords et par la crainte de mourir, il se confessa. Craignant toutefois la vengeance de Charlemagne, il ne put se résoudre à lui faire l'aveu de son crime, aussi n'en avait-il rien dit dans la confession. Sa révélation fut donc remise de jour en jour, son état empirait au point qu'il sentit ses derniers instants approcher. Ce fut alors qu'il fit prier l'empereur ainsi que la femme mystérieuse de se rendre à son lit de douleurs. Il voulait découvrir au premier le crime qu'il avait commis contre l'innocente Hildégarde, il espérait obtenir de la seconde des moyens de

guérison, au cas que son royal frère lui pardonât dans ses moments extrêmes.

Grande fut l'indignation de Charlemagne lorsque le tissu de la plus vile méchanceté se déroula devant ses yeux ; la douleur et le repentir faillirent lui briser le coeur. Mais non moins grande fut sa joie, lorsque parut Hildégarde, la femme habile en l'art de guérir, elle ne sut se maîtriser à l'aspect de son époux. Elle jeta son déguisement et se précipita aux genoux du monarque, en s'écriant : „O mon époux, mon seigneur et mon maître!“

Surpris et profondément touché, Charles releva Hildégarde qu'il reconnut à l'instant. S'embrassant l'un l'autre, ils répandirent des larmes de joie et de douleur, puis remercièrent Celui qui dirige les destinées humaines. Pâle comme la mort et pétrifié par la frayeur, Taland s'était laissé choir sur son siège. Il regardait fixément devant lui et il ne fit plus un mouvement. — Lorsque Charlemagne l'apostropha de sa voix tonnerre et lui demanda raison de sa conduite, Taland avait cessé de vivre. La terrible impression du moment avait tué le misérable.

La plus belle fête qu'on vit jamais à Rome, se célébra alors, la fête de la réunion du couple impérial ; le pape bénit la nouvelle alliance et Charlemagne ayant le coeur soulagé, retourna gaîment avec la reine à son château du Rhin. La fidèle suivante d'Hildégarde, sa compagne inséparable

revit aussi le pays natal, le palais d'Ingelheim aux bords du Rhin. Honorée de sa maîtresse à l'égal de sa meilleure amie, elle fut pendant de longues années témoin des jours heureux que passa sa reine chérie aux côtés de son époux. Voulant rendre grâces au Ciel, et de sa délivrance, et de son innocence reconnue, Hildégarde fonda l'abbaye de Kempten. Les annales de ce monastère nous ont conservé la relation de cet évènement remarquable.

RUEDESHEIM.

GISELLE.

Dans les temps si agités des croisades, lorsque de toute la chrétienté d'innombrables chevaliers et voyageurs affluaient vers la Terre sainte, dans le dessein d'enlever aux Sarrasins le Saint Sépulcre et d'y fonder un nouveau royaume, tandis que des prêtres fanatiques de tous pays poussaient leurs auditeurs à cette oeuvre prétendûment agréable à Dieu, Bernard de Clairvaux prêchait aussi sur les bords du Rhin. Il exhortait sans cesse les chrétiens à cette grande oeuvre et à rejoindre une armée qui était sur le point de se diriger vers la Palestine.

Parmi ceux qui se rendirent à l'appel, se trouva le chevalier Brömser de Rüdesheim. Déjà veuf, et

père d'une fille unique qui promettait beaucoup, propriétaire d'un magnifique château dans ce charmant Rhingau, le paradis de l'Allemagne, le chevalier riche et honoré aurait mieux fait de rester chez lui que de quitter sa Giselle pour l'exposer à devenir de bonne heure orphéline. Mais la soif de la renommée et les exhortations incessantes qui l'engageaient à se battre en l'honneur du Christ, dominèrent toute autre pensée, et Brömser abandonna, malgré les larmes de sa fille, le château de ses pères, et partit pour la Terre sainte, avec bon nombre de chevaliers et leur suite animés des mêmes sentiments. Après bien des aventures et des fatigues il y arriva enfin, et s'y distingua par sa haute valeur. Il s'était acquis un nom glorieux dans le camp chrétien, les ennemis redoutaient son épée; c'était toujours au chevalier Brömser qu'on s'adressait lorsqu'il s'agissait d'une entreprise où la témérité et la présence d'esprit étaient nécessaires.

Dans une contrée de montagnes rocailleuses, non loin du camp se trouvaient les sources qui devaient fournir l'eau potable; mais l'accès en était momentanément interdit par un dragon formidable qui avait choisi les fentes de ces rochers pour séjour. Le monstre était de grandeur épouvantable, entièrement cuirassé d'écailles; ses pieds étaient armés de griffes aiguës et sa vaste gueule, d'une double rangée de dents pointues. Sa course était rapide et tout guerrier qui s'approchait impru-

demment de lui devenait sa proie. La nouvelle de l'apparition de ce dragon répandit l'effroi dans tout le camp. En vain, le manque d'eau réclamait-il une prompte attaque contre ce nouvel ennemi, en vain l'empereur Conrad lui-même qui commandait l'armée, invitait-il les chevaliers à ce combat; la crainte paralysait tous les bras. On regardait généralement ce reptile comme envoyé par la céleste vengeance pour châtier les divisions qui s'étaient élevées parmi les soldats chrétiens devenus coupables de maints forfaits. Bref cette opinion fut cause que les plus vaillants d'entre eux n'osaient tenter l'aventure.

Enfin le chevalier Brömser eut pitié de la misère commune. Il se présenta devant l'empereur et s'offrit à combattre le monstre au nom de Dieu. S'étant armé, il galopa, accompagné des vœux de la multitude, vers la caverne qui récelait le dragon. Celui-ci s'élança aussitôt sur sa nouvelle proie; le coursier du chevalier se cabre à la vue de l'horrible créature, et Brömser doit sauter à terre pour être maître de ses mouvements. Déjà le monstre est près de lui; mais par bonheur, le cheval est premier but de son attaque, et en se précipitant sur la pauvre bête, il l'entoure de sa queue squameuse et l'écrase. Le chevalier téméraire saisit cet instant et d'un seul coup de son glaive puissant coupe la queue, avant que le reptile l'eût déroulée du cheval, et rompt ainsi la force du dragon. Celui-ci, rendu furieux par la douleur, s'é-

lance, gueule béante, sur Brömser qui résolument lui jette le bouclier dans le vaste gosier et tandis que le monstre cherche à le broyer, l'heureux champion lui enfonce son glaive jusqu'à la garde dans les entrailles. Un immense jet de sang s'échappe de l'ouverture, le reptile mord la poussière et expire.

Heureux de cette nouvelle victoire, le chevalier reprit le chemin du camp. Il avait déjà parcouru la moitié de la distance qui l'en séparait, lorsque tout-à-coup une troupe de Sarrasins, sortant d'une embuscade, se précipita sur lui et le fit prisonnier après une courte résistance. Le noble guerrier, le sauveur de ses compagnons fut traîné au camp ennemi, les mains liées, puis abandonné à la raillerie des hordes barbares et finalement cédé en toute propriété à un émir. Celui-ci le fit mener à un château fort et sévèrement surveiller. Là, dans l'isolement du cachot, dans la terrible et désespérante captivité, il fut saisi de la plus vive nostalgie. Il songeait avec douleur à son beau château, à sa fille Giselle, et dans l'affliction de son coeur il forma le voeu solennel de fonder, dans sa patrie, si le Ciel lui accordait de la revoir, un couvent de femmes, et d'en faire consacrer première nonne sa propre fille. Ce voeu formé, il se sentit consolé, calmé; en effet le moment de sa délivrance approchait. Pendant l'obscurité de la nuit, l'armée chrétienne, dans une course vic-

torieuse, prit d'assaut le château-fort, qui retenait le chevalier, et le ramena en triomphe au camp.

Il ne demeura plus que quelques mois parmi ses compagnons d'armes, et retourna en Allemagne avec la permission de l'empereur. Son retour fut hérissé de fatigues et de périls, mais enfin il arriva sain et sauf à Rüdesheim. Il fut reçu par des acclamations unanimes; Giselle se jeta, à son cou, versa des larmes de joie, comme elle avait versé jadis à son départ des larmes de douleur.

Le lendemain de son retour, apparut au château un jeune chevalier qui se présenta à Brömser sous le nom de Kurt de Falkenstein. Le jeune homme ouvert et confiant raconta de quelle manière il s'était acquis les bonnes grâces de Giselle, disant qu'il était heureux de se savoir payé de retour et que rien ne manquait plus à leur commune félicité que la bénédiction paternelle. Brömser qui n'avait osé lever les yeux pendant ce récit, vit dans les regards de sa fille la confirmation des paroles de Falkenstein, et dit en leur prenant les mains à tous deux d'un son saisissant, douloureux et partant du coeur: „Ah, que j'aimerais me rendre à vos vœux et vous bénir comme mon fils, moi qui connus votre père en Orient; nous parlâmes souvent de vous, moi et ce valeureux guerrier, mort à Edessa en combattant les ennemis de notre foi, c'était mon meilleur compagnon d'armes; hélas ma volonté est engagée par un vœu et vous ne pourrez jamais appartenir l'un à l'autre. Oui, j'ai

fait le voeu (étant chargé de chaînes dans l'ignominieuse prison des Sarrasins) que si je revenais sain et sauf chez moi, je fonderais un couvent en l'honneur de la mère de Dieu, et que Giselle en serait la première nonne. Par l'intercession de la bienheureuse Vierge, je fus délivré peu de temps après ; il faut donc que je remplisse cet engagement sacré ; et, Dieu aidant, j'accomplirai religieusement ma promesse ; or, il ne faut pas que dorénavant l'amour terrestre réside dans le coeur de Giselle.

Le chevalier de Falkenstein, ayant ouï ces paroles, se précipita comme un insensé, hors de la salle, monta à cheval et partit. Giselle tomba évanouie à la renverse, et dès cette heure, ses facultés mentales furent troublées. Elle parcourait comme un spectre les vastes salles du château. Il arriva un jour qu'un ouragan souleva à l'heure de minuit les flots du Rhin, la tempête mugit et le vent renversa les chênes de la forêt voisine. La malheureuse se glissa auprès de la couche de son père, lui dit adieu en sanglotant, puis vola sur le bastion et de là se précipita dans le fleuve. Le père qui la suivait, arriva trop tard pour pouvoir la retenir ; il vit flotter un instant ses vêtements sur la sombre surface, puis tout disparut.

Le chagrin et les remords aigrirent les jours du vieillard privé de son enfant. Toute fois il ne négligea aucun moyen de rendre le calme à son esprit ; le couvent s'éleva par ses ordres, et pour

se donner plus de distractions, il prit part à plusieurs guerres et se livra aux plaisirs de la chasse. Mais ni la chasse, ni la guerre ne surent appaiser les tourments de son âme. Un jour un valet lui remit une petite et insignifiante image du Christ crucifié pour nous, laquelle avait été déterrée par un boeuf qui labourait. Brömser crut voir en cette trouvaille un avertissement du Ciel; il pensait devoir faire bâtir une église à l'endroit où gisait l'image. Son projet fut mis à exécution; il assigna dans le temple une place convenable à l'image sainte qui eut bientôt la réputation d'être miraculeuse, des pèlerins vinrent la visiter de pays éloignés.

Le chevalier mourut l'année même que l'église qu'il nomma Noth-Gottes (Recours à Dieu) fut achevée. Pas un être compatissant ne suivit son cercueil, des étrangers seuls l'accompagnèrent à sa dernière demeure.

BINGEN.

LA TOUR AUX SOURIS.

Hatto, évêque de Fulde, aspirait au siège vacant de l'archévêché de Mayence mettant tous les ressorts en mouvement auprès de l'empereur pour parvenir à son but tant désiré. Il ne recula devant aucune espèce de subornation et fit tant que le choix le favorisa quoiqu'il y eût des candidats beaucoup plus dignes que lui.

Cette élévation ne fit que développer davantage son caractère dur et hautain, et il ne tarda pas à se montrer tel qu'il était farouche, cruel et tyrannique. Ses sujets pauvres sentirent principalement tout le poids de son bras. Il les accabla d'impôts excessifs pour élever des édifices pompeux et pour satisfaire son désir du luxe; il établit des octrois, imagina des charges nouvelles, comme si le pays n'avait dû servir que les caprices du maître.

C'est ainsi qu'il fit bâtir au milieu des flots écumants une forte tour en deça de Bingen, à proximité du Trou de Bingen à l'endroit que saluent à la fois, des deux rives opposées, et les ruines d'Ehrenfels et le château de Rheinstein. C'est là qu'on devait forcer les bateaux à payer une taxe; le passage étroit en cet endroit ne leur eût pas permis de passer outre impunément sans payer.

Peu de temps après la construction de cette citadelle, il arriva qu'une disette générale vint frapper les pays rhénans et surtout le diocèse de l'archevêché. Une terrible sécheresse avait brûlé les campagnes; la grêle et les insectes avaient, en partie, détruit le peu de germes qui s'étaient montrés; une famine générale était d'autant plus à craindre que Hatto avait acheté presque tous les grains restés de la dernière récolte, et qu'il les avait enfermés dans ses greniers. La famine tant redoutée envahit la contrée avec toutes ses horreurs, il y eut une misère extrême parmi la population indi-

gente. L'archévêque, il est vrai, fit vendre de ses provisions, mais à des prix si élevés que peu de ses sujets purent en profiter. Les pauvres furent donc obligés de recourir à des aliments malsains qui causèrent des maladies lesquelles augmentèrent encore la calamité générale. Dans cette détresse les malheureux implorèrent et supplièrent leur prince. Ses amis et ses conseillers eux-mêmes insistèrent auprès de lui pour qu'il prît en pitié ses pauvres sujets; ils lui demandèrent de cesser de les opprimer, et de mériter plutôt le nom d'un père prêt à secourir ses enfants. Mais le tyran continua de vendre son blé aux prix les plus élevés, car il avait dessein de se bâtir un château superbe d'une dimension fabuleuse, et il lui fallait conséquemment de grosses sommes.

Les besoins croissants et la dureté de l'archévêque portèrent le mécontentement à son comble; d' déjà on en venait aux voies de fait, mais Hatto n'y opposa qu'un froid mépris de nouvelles vexations.

Un jour donc, la foule affamée, hommes, femmes et enfants, après avoir vainement demandé du pain devant le palais de l'archévêque, pénétrèrent impétueusement dans les appartements où le prince était à table avec ses hôtes débauchés. Hatto reçut les malheureux avec une feinte condescendance, leur promit du blé et leur dit d'aller à une vaste grange, où ils trouveraient ce qu'ils désiraient. Heureux de cette promesse, les pauvres se retirent; mais à peine furent-ils dans la grange

que le barbare fit verrouiller les portes par ses satellites, puis mettre le feu au bâtiment; et pendant que les victimes imploraient sa miséricorde et que les flammes leur arrachaient des cris de douleur, l'inhumain disait à son entourage: „Entendez-vous pépier les souris de blé! j'agis avec ces rebelles de même qu'avec les souris que je prends, je les brûle.“

Mais ces horreurs appelèrent la vengeance céleste sur leur détestable auteur. Des cendres mêmes de la grange incendiée sortirent des milliers et des milliers de souris dirigeant, comme un torrent dévastateur, leur course vers le palais; elles en remplirent tous les appartements et dans leur rage attaquèrent l'archevêque lui-même. Celui-ci eut beau s'en défendre, ses domestiques eurent beau les massacrer par centaines le torrent arrivait, arrivait sans cesse, et le scélérat commença à reconnaître qu'un juge plus puissant que lui s'était chargé de poursuivre le criminel. Abandonné de tous ses valets qui s'enfuirent saisis d'épouvante, Hatto se refugia sur un bateau afin de se soustraire aux poursuites de ses ennemis acharnés; mais en vain. Des légions de souris le suivirent lorsqu'il descendit le Rhin. Dans son désespoir il alla prendre terre à sa tour de barrage, croyant s'y mettre à l'abri de ses innombrables ennemis. Mais ceux-ci y abordèrent après lui, rongant et perçant avec une vitesse incroyable les portes, creusant et minant

des passages à travers l'épaisseur des murs, et atteignirent enfin l'objet de leur persécution.

Hatto succomba aux attaques des souris qui, par miriades se ruèrent sur lui, et ce ne fut qu'après l'avoir dévoré qu'elles se dispersèrent et disparurent. — Cette tour porte encore de nos jours le nom de tour aux souris. Personne n'en fait usage, personne n'y établit sa demeure; ses murs sombres à demi écroulés subsistent encore, comme monument d'un horrible forfait; et servent d'avertissement pour ceux qui se jouent de l'humanité souffrante.

La légende paraît plus indulgente si on fait des recherches sur l'histoire de Hatto, et d'après laquelle il est représenté en regent sage, mais comme prélat impérial. L'empereur Louis et le duc Otto de Saxe eurent alors le gouvernement de l'empire et Hatto fut le confident de l'empereur, de manière qu'on l'appelait *Caro Regis* (cœur du roi). En qualité de Supérieur du clergé allemand et administrateur en chef de douze abbayes riches et puissantes, il devint en même temps le principal fondateur de cette puissance séculière que le siège épiscopal de Mayence avait acquise.

Il n'y a pas de doute que son caractère orgueilleux et despotique par lequel le peuple eut beaucoup à souffrir et que les inventions de ses puissants adversaires n'aient donné naissance à cette légende affreuse de la tour aux souris.

Aussi un exploit allemand eut lieu à cette tour.

Lorsqu'en 1632 Gustave Adolphe vint au Rhin et qu'il voulut prendre la tour de Hatto, elle n'était occupée que de sept allemands, qui la défendirent si vaillamment, que la moitié des agresseurs restèrent sur la place. En vain les Suédois offrirent au dernier des sept héros le pardon; mais il se précipita du rocher dans le Rhin, en s'écriant: „Aucun pardon!“

SAINT RUPERT.

Sous le règne de Louis le pieux régnait le duc Robolaüs dans le pays des Saxons. Il n'était pas très porté pour la religion chrétienne, d'un caractère violent et sauvage, du reste brave et fort dans les armes. Il sentit un amour irresistible pour Bertha, fille d'un puissant duc au Rhin; elle était douce et aimable, chrétienne zélée et pieuse. Bertha avait de l'inclination pour lui, parcequ'elle admirait sa prouesse et parcequ'elle se flattait de l'espérance de convertir son époux futur à la foi chrétienne.

Malheureusement cet espoir ne se réalisait pas. Le guerrier ne fit aucune attention aux représentations gracieuses de Bertha, il finit même par les défendre entièrement et devint si bourru que la pauvre femme souffrante fut obligée de se séparer de lui et d'habiter un château éloigné. Ce fut là qu'elle accoucha d'un fils qui eut le nom Rupert, qui fut sa seule consolation et son mignon. Bertha voulut l'élever en bon chrétien religieux,

parcequ'elle considérait le caractère guerrier de son mari comme la source de son malheur. Elle tâchait donc d'éveiller en son fils la vertu et le penchant pour une vie paisible et domestique.

Robolaüs fut tué dans une bataille sanglante, qui eut lieu à l'occasion d'une excursion qu'il entreprit contre des tribus voisins. Lorsque Bertha eut la nouvelle de sa mort, elle en était très triste, ne pensant plus qu'à ses bonnes qualités. Elle résolut de quitter son séjour actuel et d'aller demeurer chez ses parents, qui occupèrent le château ducal de Bingen.

Beaucoup de nobles du pays demandèrent la jeune et belle princesse en mariage, mais elle refusa les propositions les plus avantageuses, parcequ'elle voulait vouer ses loisirs à l'éducation de son fils chéri. Celui-ci récompensa aussi ses peines et ses soins de son mieux. Il ne possédait pas le caractère hautain et sauvage de son père, mais la douceur et la piété de sa mère; il montra déjà de bonne heure le penchant à bien faire, et ce penchant s'accrut tous les ans au grand plaisir de Bertha et de ses parents. Rupert se plut d'être avec les enfants du village, il partagea avec eux ce qu'il avait, donna même de ses propres habits à ceux qui étaient trop pauvrement vêtus; un jour qu'il y avait une troupe de garçons à demi nus et affamés autour de lui, et qu'il n'avait plus rien à leur donner, il les conduisit chez sa mère en lui disant: „Ma chère mère ayez donc soin pour eux, car ce sont

aussi vos enfans.“ Il démontra son penchant de bienfésance, lorsque Bertha voulut faire construire un édifice superbe avec ces paroles: „Partagez d'abord votre pain avec ceux qui ont faim et vêtez ceux qui n'ont point d'habits, puisqu'ils sont nos frères.“

Par ces actes de bienfésance Rupert devint bientôt l'objet d'un amour général, duquel il se rendit toujours plus digne lorsqu'il avançait en âge. Il donnait tout ce qu'il possédait et ce qu'il pouvait obtenir de sa mère, sans égards à lui-même. Devenu adolescent on lui fit de toute part des remarques, qu'il convenait mieux à un jeune homme d'un aussi haut rang de s'exercer à manier les armes et un cheval de bataille, que de s'amuser toujours avec des estropiés et des mendiants; mais ni les remontrances, ni la dérision ne firent aucune impression sur Rupert, il continua à faire du bien et à trouver sa récompense dans la bénédiction des nécessiteux. Un beau jour de printemps, étant fatigué d'une longue promenade, il s'endormit sur les bords du Rhin à l'ombre d'un arbre; il vit un vieillard vénérable en longue tunique près du fleuve; une troupe de garçons joyeux jouèrent autour de lui, il saisit l'un après l'autre, les plongea dans les ondes, d'où ils ressortirent plus aimables et plus beaux. En même temps s'éleva du Rhin une île, charmante et magnifique comme un pays de fées, pleine de doux fruits du paradis; un choeur de chanteurs ailés animèrent les champs et

un parfum de fleurs embaumait l'air. Le vieillard conduisit les garçons à cette île et les vêtit de blanc. Plein de désir pour cette île merveilleuse, Rupert courut vers le vieillard vénérable, en le priant de lui permettre de prendre part à ce charmant séjour. Celui-ci lui répondit d'un ton solennel : „Ce n'est pas ici ton séjour Rupert, ta bienfésance et ta vertu te rendent digne de jouir des délices supérieures du ciel et de voir la face des glorifiés.“ Et voilà qu'il s'éleva du tapis semé de fleurs un arc-en-ciel en mille couleurs, et lorsque Rupert leva les yeux, il vit une troupe d'anges aux ailes dorées, au milieu desquels rayonnait l'enfant Jésus Christ avec une gloire inexprimable. A côté de lui était agenouillé St. Jean, montrant un vêtement que Rupert avait donné dernièrement à un pauvre garçon. Ils revêtirent de cet habit l'enfant redempteur et celui-ci dit : „Tu as donné ce vêtement aux nus et tu as nourri ceux qui souffrirent la faim ; pour ces faits tu mérites une grande récompense dans la gloire de la magnificence éternelle.“ Dans ses délices, Rupert étendit les bras vers l'aimable enfant Jésus-Christ — mais voilà que l'image charmante disparut et — il s'éveilla.

A partir de ce jour, Rupert était comme transfiguré. Il résolut de prendre le bâton du pèlerin, de se rendre à Rome, d'aller ensuite visiter le Saint-Sépulcre et de revenir finalement dans la capitale de la chrétienté pour y passer le reste de ses jours. Toutes les représentations de sa mère

qui, tout en l'élevant chrétiennement, l'avait destiné à l'ordre de la chevalerie, ne purent obtenir de lui d'autres promesse que celle de revenir de Rome pour quelque temps auprès d'elle. Il renonça ainsi aux dignités princières et échangea la pourpre contre la bure du pèlerin.

Lorsqu'un an après il revint de son voyage les fatigues et les privations avaient tellement miné sa constitution du reste fort débile, qu'il mourut, à peine agé de vingt-deux ans, dans les bras de sa mère qui ne tarda pas à le suivre dans un meilleur monde.

On mit Rupert plus tard au nombre des Saints, et le couvent d'Eibingen possède encore, d'après la légende, le même vêtement qu'il avait donné un jour à un petit pauvre enfant et qu'il avait vu en songe.

HILDÉGARDE, LA CLAIRVOYANTE.

Après la mort de St. Rupert et de sa mère, les propriétés du duc de Bingen échurent en partage à plusieurs parents qui fondèrent le château de Sponheim situé non loin de Kreuznach. Dans cette résidence demeurait le chevalier de Böckelheim avec son épouse Mathilde qui ne lui donna qu'une seule fille laquelle reçut au baptême le nom d'Hildégarde. Cette enfant fut confiée de bonne heure à l'abbesse du couvent de Disibodenberg, c'est là qu'elle fut élevée et qu'elle passa les années de sa jeunesse.

Elle montra bientôt une grande passion pour la lecture de bons livres et de pieuses légendes ; mais ses fréquentes visions au moyen desquelles elle prétendait prédire les évènements à venir, étonnèrent le monde ; et en effet le tableau de l'avenir esquissé par elle, au milieu de son obscure cellule, a plus d'un trait de ressemblance avec celui de nos temps modernes.

La dépravation et la corruption des moeurs des hommes puissants et surtout des ecclésiastiques de son temps trouvèrent en Hildégarde un juge sévère, elle découvrit leurs vices et leurs crimes et les traita sans aucun ménagement.

St. Bernard prêchant la croix aux bords du Rhin, visita Hildégarde, et elle ne recula pas devant la mission de soutenir par sa voix, la voix de l'illustre prédicateur. A son départ il lui fit présent d'un anneau portant l'inscription : „Volontiers je souffre ;“ cette bague se voit encore à Wiesbaden. Longtemps après, Hildégarde fut nommée abbesse de ce couvent, et son autorité et sa renommée grandirent au point que des processions de fidèles arrivaient vers elle pour implorer sa bénédiction.

Hildégarde nous a légué plusieurs ouvrages qu'elle a écrits en langue latine, et qui témoignent à la fois de son érudition et de son profond savoir. Quoiqu'elle n'ait cessé d'attaquer le clergé avec beaucoup d'animosité, elle a été plus tard déclarée sainte par la bouche du souverain pontife.

RHEINSTEIN.

LA CAVALCADE NUPTIALE.

Au commencement du treizième siècle demeurait au château de Rheinstein Sifrid, chevalier aussi riche et aussi puissant que fameux par ses brigandages et ses crimes.

Un jour revenant d'une de ses expéditions chargé d'un riche butin, il ramena chez lui une femme d'une grande beauté qu'il avait enlevée en Franconie. Mais tout en se rejouissant de sa victoire, il se sentit bientôt vaincu à son tour par la douceur de la belle dame.

L'arrivée de la noble Jutta au château de Rheinstein opéra un changement surprenant dans les mœurs et dans la conduite du chevalier. Dès lors plus de violences, plus de pillages. Le marchand passait en paix devant le château jadis si redouté, le batelier ramait sans crainte le long de la forteresse. — La voix caressante de Jutta avait décidé le chevalier à renoncer à sa vie antérieure. Tel est le pouvoir de l'amour!

Jadis le séjour bruyant d'audacieux bandits, Rheinstein était devenu le rendez-vous de la paix et des calmes jouissances. Les anciens hôtes farouches se dispersèrent peu à peu, et les sauvages guerriers avides de butin et de despotisme cherchèrent ailleurs du service. Depuis que le calme et le bonheur domestique s'étaient fixés, au châ-

teau de Sifrid, la porte demeura fermée aux pillards et aux fruits de leurs déprédations.

Ainsi l'avait voulu Jutta et Sifrid la vénérât comme on vénère la beauté unie à la vertu.

Mais cette paisible félicité devait bientôt être troublée. Un an après leur union, Jutta mourut en donnant le jour à une fille qu'elle laissa à son époux. La perte de cette femme adorée plongea le chevalier dans une sombre mélancolie qui dégénéra peu à peu en une triste misanthropie. Toutefois la possession de cette enfant le consolait en lui rappelant son bonheur passé, et il voulut consacrer le reste de ses jours à l'éducation de sa fille chérie.

Gerda, c'est le nom de la petite fille, développa bientôt les hautes qualités qu'elle avait héritées de sa noble mère. Une tendre fleur déploie peu à peu sa superbe corolle, ainsi s'épanouirent les grâces et l'amenité de Gerda sous la surveillante tutelle de son père.

Or, malgré la profonde retraite de Sifrid, le trésor enfoui à Rheinstein fut bientôt découvert, et la renommée des charmes de Gerda se répandit au delà des frontières de la contrée; car le chevalier n'avait pu refuser l'hospitalité à des voyageurs exténués de fatigue ni aux pieux pèlerins qui s'arrêtaient au pied de la montagne. Aussi nombre de chevaliers tant de la haute que de la petite noblesse, se rendirent bientôt au château de Sifrid, dans la perspective d'un mariage que les charmes de la

belle demoiselle et les immenses richesses du père devaient rendre doublement fortuné. Afin de se débarrasser d'un seul coup des amants dont le nombre grandissait de jour en jour, le vieux Seigneur de Rheinstein les invita tous à un tournoi à Mayence auquel il voulut assister avec Gerda; la main de la belle héritière serait le prix du champion le plus vaillant.

Le nombre des intéressés qui prirent part à ce tournoi fut considérable, la superbe suite des chevaliers, leurs armures brillantes ne firent que rehausser l'éclat de la fête; toutefois Gerda parut à tout le monde le plus bel ornement de ce rendez-vous; aussi fut-ce pour elle que tant de nobles entraient en champ clos, tandis que, du haut d'un balcon elle suivait avec son père les chances du combat.

Parmi les chevaliers présents se distinguèrent Kurt d'Ehrenfels, propriétaire du château du même nom et Kunon de Rheinstein dont la demeure était si proche du château de Sifrid que leurs deux châteaux semblaient n'en faire qu'un. Les deux chevaliers étaient également célèbres par leur bravoure. Si d'un côté Kunon plus jeune que son adversaire avait les avantages d'une éducation plus finie et d'un cœur plus noble, de l'autre côté le rude Kurt, surnommé *le méchant* l'emportait par ses richesses et ses domaines étendus. Stimulé par l'avidité, Sifrid désirait que Kurt remportât la victoire, tandis que Gerda avait depuis longtemps un penchant

secret pour l'aimable Kunon; la capricieuse déesse Fortune finit hélas par se décider en faveur de celui auquel l'Amour eût tant voulu enlever la palme de la victoire. Après que Kunon eut éloigné de l'arène tous ses concurrents dont plusieurs avaient été étendus sur l'arène, il dut enfin céder aux forces supérieures de son rival, et Sifrid salua joyeusement en Kurt le méchant son futur gendre.

Vint ensuite le jour fixé pour la célébration du mariage; ni les larmes ni les prières de Gerda n'avaient pu faire chanceler le père dans sa résolution une fois prise. Gerda, les joues pâles, les yeux troublés par les pleurs, ressemblait, même dans sa robe de noces et dans ses riches atours, moins à une heureuse fiancée qu'à une victime dévouée à une mort solennelle. Mais avant de se sacrifier à la volonté inflexible de son père, avant d'être menée à l'autel, elle voulut chercher une dernière fois aide et consolation auprès de la puissante protectrice des vierges souffrantes, elle voulut se prosterner devant la reine des cieux dans la chapelle du château. Dans cette disposition d'esprit elle courut aux lieux voués à la prière et se jeta à genoux devant l'image de la Sainte Vierge. „Sans ton assistance, o Sainte Marie, pleine de grâce, je suis perdue à jamais; la douleur et le chagrin me tueront! Protège moi, je t'en supplie, préserve ton enfant du malheur qui la menace.“ C'est ainsi que prosternée dans la poussière, elle implorait la Sainte, lorsque Kurt vint enfin impa-

tienté l'engager à se joindre au cortège nuptial. Par cette ardente prière merveilleusement reconfortée, Gerda s'approcha d'un air calme du chevalier en jetant un dernier regard du côté des creneaux de Reichenstein d'où Kunon la contemplait d'un air sombre et triste; puis elle suivit, pleine de confiance en la mère du Sauveur, le fiancé qui la précédait.

Arrivée auprès des invités à la fête lesquels déjà l'attendaient, elle demanda que, pour aller à l'église, on lui sellât la blanche haquénée dont Kunon lui avait fait présent le jour de son dix-huitième anniversaire. Son désir s'accomplit aussitôt, puis le brillant cortège descendit vers l'église de St. Clément, dont les ruines viennent d'être relevées de nos jours.

Kunon, du haut de son château, vit défilér la cavalcade, et flottant entre la résolution de se venger de son rival ou de s'ensevelir dans les murs d'un couvent, il jetait des regards fixes et sombres devant lui, lorsque tout à coup un incident extraordinaire le tira de sa mélancolie. Au moment même où le cortège était arrivé près de l'église, le coursier de Gerda qui, jusque là, avait tenu l'amble doux et égal, se cabra subitement, et renversant tout ce qui l'approchait, prit le mors aux dents et s'enfuit. Aussitôt les cavaliers de s'élançer à sa poursuite pour le ramener; mais en vain: il se dirigea d'abord droit vers le Rhin, et Gerda sans écouter les cris de Kurt, le poussait

encore à s'y précipiter; car elle espérait trouver la mort dans les flots du fleuve. Cependant arrivé aux bords, le fidèle animal se retourna brusquement, et vola comme un trait vers le rocher escarpé au haut duquel repose Reichenstein et sa puissante forteresse; Kunon avait à peine eu le temps de descendre le pont levis pour recevoir sa bien-aimée qui fut amenée ainsi dans ses bras d'une manière en quelque sorte miraculeuse.

Après qu'ils se furent un instant abandonnés à la joie la plus vive, Kunon ordonna qu'on fermât les portes, qu'on occupât les meurtrières et qu'on mit tout le château dans le meilleur état de défense, mais peines superflues! le Ciel s'était déjà prononcé en sa faveur. Peu de minutes après l'arrivée de Gerda, Sifrid son père, dangereusement blessé en tombant de cheval, fut porté sur une civière devant les portes de Reichenstein; il demanda qu'on le fît entrer comme ami, et bénit de bon gré une union que Dieu même protégeait par des signes éclatants. La promesse accordée au chevalier d'Ehrenfels venait de s'annuler par la mort du privilégié: le même canot qui tantôt avait transporté à Rheinstein le joyeux Kurt, retournait maintenant avec un cadavre paré pour les noces: poursuivant plein d'une aveugle ardeur les traces du coursier de Gerda, le malheureux avait été précipité d'un rocher du rivage avec sa monture, et avait été relevé sans vie.

LORCH.

L'ÉCHELLE DU DIABLE.

Le chevalier Gilgen était assis silencieux et pensif dans son château de Lorch, dont on découvre non loin d'Assmannshausen les vieilles ruines. Approchant de la vieillesse, il repassait sa vie si agitée d'autrefois, et réfléchissait à l'insuccès de ses peines et de ses efforts.

Jeune homme il avait été à la terre promise avec Brömser de Rudesheim et s'y était distingué en combattant pour la conquête du saint sépulcre. A son retour il avait épousé une orpheline pauvre mais belle, à qui il vouait une tendresse sans exemple. Hélas, cette épouse lui fut enlevée au bout d'une année de félicité parfaite et au moment qu'elle donnait le jour à une fille qu'il conserva et qui eut le nom de Gerlinde.

Afin de s'étourdir en quelque sorte sur cette perte, il s'était immiscé dans les querelles et les guerres de ses voisins, combattant, pour ses amis, pendant plusieurs années. Les suites n'en furent que trop fatales pour lui. Il y laissa sa fortune, et fut obligé de se contenter des revenus modiques du château féodal. Il se retira donc, tout découragé, de la société, rien ne l'attachant plus à ce monde, si ce n'est son enfant chérie à laquelle il voua tout son amour et tous ses soins. Il avait ainsi passé plusieurs années monotones, lorsqu'un jour il eut la visite d'un ermite dont la cabane se

trouvait dans les montagnes voisines et que tout le monde désignait dans le pays comme sorcier. Celui-ci eut l'art d'éveiller dans le chevalier misanthrope le goût de la Chiromancie, de l'Astrologie judiciaire et de la Nécromancie. Au bout de quelques visites du frère, Gilgen ne connut rien de plus agréable que les leçons qu'il recevait dans ces divers arts. Le chevalier avait l'espoir qu'au moyen de la Magie noire il se mettrait en relations avec le monde spirituel, et qu'il aurait ainsi la connaissance des endroits qui recèlent des trésors — connaissances qu'à cette époque on recherchait avant toute autre et qui, à en croire les récits populaires, donnait des résultats brillants.

Gerlinde cependant ne demeurait pas moins l'idole et la joie de son père. Au fond ce n'était que pour elle qu'il aspirait à l'argent, à la fortune. Il aurait voulu que, riche héritière, elle fût devenue un jour l'objet des désirs des jeunes chevaliers, ainsi qu'elle promettait déjà de l'être par sa beauté et par ses grâces. Ses charmes corporels commençaient déjà à se développer, dès sa treizième année, d'une manière surprenante. Elle paraissait avoir hérité de sa mère et les formes harmonieuses et les vertus du cœur. Une disposition à la mélancolie ne rendait que plus intéressants les traits de sa douce physionomie.

C'était une soirée de printemps, lorsque le chevalier, ainsi que nous l'avons déjà dit, était assis silencieux et pensif dans son grand fauteuil. Le

frère venait de le quitter. Des opérations magiques de toute sorte avaient été faites en vain pour découvrir l'endroit de la montagne où, suivant une vieille tradition, devait se trouver enfoui un grand trésor. Le chiromancien toutefois lui avait assuré en partant, qu'il réussirait sans doute à découvrir cet endroit dans sept jours au plus tard, au commencement d'une éclipse totale de la lune; mais le chevalier n'en doutait pas moins de la réussite, plusieurs promesses semblables du sorcier étant restées sans résultat.

Il faisait un temps âpre et désagréable; le vent sifflait autour des donjons et des bastions du fort, faisait tourner les girouettes sur leurs pivots et chassait les nuages. La nature entière semblait se soulever, et c'est à grand'peine qu'on entendait à cette heure indûe le cor du veilleur. Les sons du cor ayant réenti, un valet entra dans l'appartement disant qu'il y avait devant la porte un petit homme singulier qui réclamait l'hospitalité pour la nuit. Le portier, continua-t-il, hésite à laisser entrer cet être bizarre et fort étrange, et désire les ordres du chevalier. Celui-ci curieux de voir cet hôte, se rendit lui-même à la porte et vit à la pâle lueur de la lune qui par moments déchirait les nues:

Un hommelet petit et drôle
D'un manteau de feu se drapant,
Qui laissait flotter sur l'épaule
Ses blancs cheveux au gré du vent.

Un bonnet jaune à triple floche
Très-large au bas, étroit au fond,
Couronnait quasi sa caboche,
Sans cacher les rides du front.

Il fendait l'air de sa baguette,
Je ne sais quels mots marmotant,
Au Cobold qui fouille ou furète
Il était en tout ressemblant.

C'était précisément de ce peuple de gnomes ennemis, que l'anachorète avait déjà prévenu le chevalier de se défier; celui-ci apostropha donc l'importun rudement: „Que voulez-vous?“ „L'entrée,“ cria-t-il, „je désire un morceau à manger et l'hospitalité pour la nuit; demain je poursuis ma route et je vous récompenserai de votre charité.“ „Non, non,“ répliqua Gilgen fort étonné de la voix de Stentor de l'étranger, „je n'admets point de pareille engeance au château. Vous seriez l'homme à m'ensorceler mes bestiaux, à m'enlever, par les airs mon grain et mes oeufs, et à jeter un charme sur ma personne même pour me récompenser. Allons partez vite, réjoignez les gens de votre acabit, et ne m'importunez pas davantage.“ Ce disant, il referma la fenêtre et rentra, et le nain, marmotant quelques mots dans sa barbe, disparut dans le bois.

Le lendemain matin Gilgen partit pour la chasse et ne revint que vers midi. Il apprit à son grand effroi que Gerlinde était disparue. Partie seule pour un tour de promenade, elle n'était pas rentrée, et

en dépit des recherches des valets on n'était point parvenu à la retrouver. Aussitôt tous les hommes durent se mettre à cheval et parcourir la contrée en tous sens. Le chevalier lui-même ne craignit ni fatigue ni faiblesse; il monta son meilleur coursier, courut par monts et par vaux, battit les champs et les forêts en appelant toujours sa chère fille. Arrivé près d'une montagne nommée le Kedricht, il rencontra un garçon berger auquel il demanda des renseignements sur son enfant. Le berger l'informa que vers midi il avait vu trois nains habillés de manteaux rouges amener sur un petit cheval une jolie fillette d'environ quatorze ans, et qu'ils avaient disparu avec elle sous les aulnes de la montagne. Transporté de douleur, Gilgen s'avança autant qu'il put du Kedricht et cria trois fois: „Gerlinde, où es-tu?“ A peine eut-il fait cet appel, qu'il aperçut sur la cime de l'insurmontable montagne conique son enfant lui tendant les bras avec amour. Mais derrière la fille se tint le même gnome qui, la veille, avait demandé l'entrée du château, et qui s'écria en ricanant: „Voilà la récompense de ton hospitalité.“

Qu'y avait-il à faire? Il était impossible de franchir le rocher; personne jusqu'alors ne l'avait tenté, tout le monde sachant les dangers qu'on courait dans les crevasses des rochers. Le chevalier cependant voulut s'y frayer un chemin. Le lendemain il revint avec une foule d'ouvriers portant ciseaux, haches et marteaux; mais le roc

résista à leurs efforts, et après s'être bien fatigués toute la journée, ils reçurent le soir une grêle de pierre qui les chassa. Désespérant de tout, et quoique la nuit fût déjà tombée, le chevalier se dirigea encore vers la cabane de l'ermite. Il raconta à celui-ci ce qui venait de se passer, et le vieillard se plongea dans une profonde réflexion; puis allumant un feu, il brassa de toutes sortes d'herbe une potion dont jaillirent des étincelles à chaque fois qu'elle fut remuée. Durant l'opération, le chiro-mancien prononça des mots inintelligibles. Il versa enfin le liquide dans un trou maçonné et des flammes de mille couleurs scintillèrent devant leurs yeux, tandis qu'il prononça encore à haute voix :

Du haut de ton trône flammes
Daigne écouter ton serviteur,
Il vient t'implorer pour deux âmes ;
De l'innocent sois le vengeur !

D'un chevalier, d'un gentilhomme
Les nains ont pris l'unique enfant,
Qu'il l'arrache au pouvoir du gnome
Qu'il la ramène triomphant.

Que ton pouvoir nous soit propice,
Dieu de la nuit ! écoute nous,
Nous t'apportons en sacrifice
Un jeune bouc et deux hiboux.

Ayant ainsi terminé sa conjuration, il s'éleva dans la cheminée un bruit épouvantable; le vent siffla en sons aigus par portes et fenêtres, et le

chevalier fut saisi d'horreur et d'effroi. Un moment après, le nécromancien marmota des sons distincts et le calme se rétablit aussitôt. Ensuite il dit à Gilgen : „Retournez chez vous, Chevalier, et espérez tout. Le même jour que je vous transmettrai un trésor, je pense délivrer aussi votre gentille fillette du pouvoir de ces nains traîtres.“

Gilgen un peu plus rassuré retourna à son château et le lendemain matin l'anachorète vint lui annoncer, que le prince souterrain qu'il avait invoqué, lui avait répondu :

Monté sur sa noire monture
Chevalier noir apparaîtra,
En songe il a vu la figure
De celle qu'il délivrera.

Il fallut donc attendre le chevalier noir ainsi désigné. Vers le soir du troisième jour parut en effet un jeune chevalier étranger, équipé en noir, sur un destrier noir, et s'informant après une demoiselle toute jeune qu'il avait vue en songe et qu'il était destiné de soustraire à un grand danger. Concevez-vous la joie de Gilgen? Il fit à cet hôte nommé Ruthelme l'accueil le plus cordial; le lendemain au point du jour on vit les deux chevaliers se diriger vers la demeure de l'ermite, où il fallait se concerter sur tout, puis se mettre immédiatement après à l'oeuvre.

Tous les trois donc se rendirent sur une hauteur vis-à-vis du Kedricht, et en rampant entrèrent dans

une caverne du rocher. Là, le magicien alluma un grand feu jetant dans la flamme une quantité d'herbeaux-magiciennes, tout en murmurant des formules d'exorcisme. Le chevalier Ruthelme devait se poster dans un cercle tracé sur le sol par le magicien; un moment après on s'aperçut d'un mouvement extraordinaire au fond de la caverne. A la lueur du feu flamboyant les chevaliers étonnés eurent une apparition, merveilleuse :

De nains une foule innombrable,
Sortant des fentes du rocher,
Avec un fracas effroyable,
Vinrent à l'instant déboucher.

Chacun des nains blanc de figure
Portait habits amples et blancs,
Dans cette grotte presque obscure
Ils figuraient des sacs vivants.

Le chef, le plus grand d'entre eux, se présenta devant Ruthelme et s'inclinant sept fois jusqu'à terre, lui dit :

Es-tu de la gente pucelle,
Le libérateur vaieureux ?
Nous allons construire l'échelle,
Pour ton voyage périlleux.

Le chevalier ayant répondu „je le suis,“ les nains partirent incontinent pour la forêt. On n'entendit dès lors que marteler et scier que couper et ajuster. Le soir étant venu, le roi nain se présenta de nouveau devant le chevalier, disant :

L'ordre du maître des abîmes,
Et de l'empire souterrain,
Vient, par nos efforts unanimes,
D'être promptement mis à fin.

Qu'aucun trouble ne t'accompagne,
Franchis, chevalier valeureux,
Par sept cents degrés la montagne,
Où t'attend l'objet de tes vœux.

Point ne te hasarde,
Trop légèrement,
Ta main sur la garde,
Va bien prudemment;

La horde ennemie,
Des roussâtres nains,
En veut à ta vie,
Redoute leurs mains!

A peine eut-il ainsi parlé, que tout l'essaim de ces charpentiers liliputiens se glissa de nouveau dans la caverne et disparut; mais leur ouvrage, l'échelle gigantesque était dressée contre la paroi escarpée du rocher. Le chevalier Ruthelme se disposa à monter, bravant tout péril; l'ermite lui mit au doigt une bague douée d'un pouvoir magique, lui recommandant de tourner le talisman en cas de danger. L'obscurité était descendue sur ces entre-faites, et ceux qui restaient en arrière passèrent la nuit dans le bois curieux de savoir le résultat du voyage aux échelles.

Mais non obstant son empressement et ses efforts, le chevalier ne put atteindre le sommet avant l'aurore. Ce ne fut qu'au moment où les brouillards du matin disparurent des vallées, qu'il se vit dans une plaine immense, couverte de jardins délicieux et de points de vue admirables. A peine en crut-il ses yeux, et son étonnement ne fit qu'augmenter à mesure qu'il avançait dans les parcs; car tous les fruits de la zône torride y venaient en abondance et avec une magnificence toute particulière. L'aventurier eut bientôt devant lui un château de cristal apparemment gardé par deux gnomes postés sur le péristyle, lesquels, fort heureusement étaient endormis. Sans hésiter, il leur coupa aussitôt la tête, puis pénétra dans l'intérieur où il trouva le ravisseur de Gerlinde. Les deux champions s'emparent aussitôt de leurs armes, un combat acharné commence. Le nain attaque adroitement et avec vivacité, évitant les rudes coups de Ruthelme, mais ne sachant résister à la vaillance de son adversaire il a recours à la magie, et s'implante à l'instant sur les épaules du chevalier. Celui-ci s'empresse de tourner l'anneau et peut aussitôt ébranler son ennemi et le lancer à terre. Alors se précipitant sur le drôle et lui montrant la pointe de son poignard, il lui arrache le secret de la cachette de Gerlinde. Ayant ensuite percé le coeur du gnome, il court aux lieux qui devaient recéler la prisonnière.

Il traverse après cela une série d'appartements

enchantés du palais magique sans rencontrer âme qui vive, et trouve enfin Gerlinde plongée dans un doux sommeil. Le chevalier ne se souvenait pas d'avoir jamais vu autant de charmes réunis. Tant de beauté le surprit et l'éblouit un instant, il n'eut pas le courage de troubler son repos. — Enfin il éveilla la belle par un baiser, la priant de ne pas s'effrayer. Il lui dit qu'il était venu pour la délivrer et la ramener dans les bras de son père. La chère enfant crut rêver en entendant ces paroles de l'inconnu, et s'abandonna volontiers à la conduite du chevalier. Tous deux traversèrent alors la longue suite des appartements. S'y étant chargés des pierres les plus précieuses qui ornaient les chambres, ils entrèrent dans le jardin. A peine l'eurent-ils traversé, que jardin, château et beaux environs furent précipités dans l'abîme au milieu d'un horrible craquement, de sorte qu'il ne resta que la roche nue. Epouvantés ils se dirigent alors vers l'échelle qu'ils ont bien de la peine à descendre. Cependant la descente est heureuse et le père et sa fille se jettent dans les bras l'un de l'autre dans les transports d'une joie inexprimable.

Quelques semaines après cet événement Rut helme mena Gerlinde devenue son épouse à un superbe château qu'il possédait dans la basse-Franconie. Le père vendit le sien, et pour ne pas être solitaire il accompagna ses enfants. Les pierres rapportées du château étaient d'un prix inestimable. Dès lors le chevalier Gilgen se revit dans la plus

grande prospérité, l'ermite eut une large part à ses bienfaits. Dans la contrée de Lorch il ne fut plus question des nains malicieux et méchants qui avaient fait tant de mal aux habitants de ce pays.

L'ARBALÉTRIER.

Près de Lorch, sur les limites du Rhingau se trouvent les ruines du château de Fürsteneck. Le chevalier Oswald, propriétaire de ce fort et arbalétrier distingué portait une haine invétérée à Guillaume de Saneck, gentilhomme voisin qui cherchait de son côté à s'emparer de son adversaire par toute sorte d'embûches. Oswald retournant un jour chez lui accompagné d'un seul valet, donna dans une embuscade et fut pris. Le prisonnier traîné à Saneck y fut jeté dans une tour profonde et ensuite privé de la vue de la façon la plus atroce.

On crut d'abord à Fürsteneck, que le chevalier avait été assassiné par des brigands; mais comme il n'y eut marque ni trace d'un pareil crime, Edwin, fils unique d'Oswald qui connaissait la malice et la scélératesse de Saneck, soupçonna bientôt que son père pouvait bien être tombé au pouvoir de cet ennemi.

Résolu à tout risquer pour être certain de ce fait, Edwin se déguise en ménestrel et se dirige vers Saneck. Il possédait un grand talent sur la harpe. Non loin du château il se met à l'ombre d'un arbre, jetant sans cesse ses regards sur une

haute tour du fort laquelle devait être, selon ses pressentiments, le cachot de son père.

Le jeune homme s'y trouvait à peine qu'il fut rejoint par un homme qui lui semblait un laboureur des environs et qui lui dit : „Pourquoi examinez-vous donc si attentivement cette formidable tour, Monsieur le Ménestrel? C'est une cage qui reçoit les oiseaux que l'on a déjà passablement plumés.“ „C'est donc une prison?“ demanda Edwin comme à la légère. „Certainement“ reprit l'autre qui, rendu confiant par les paroles aimables du jeune homme et plus encore par la mélodie touchante que celui-ci venait de chanter, lui raconta, qu'il avait été le témoin inaperçu de l'incarcération d'un chevalier et de son suivant. Edwin eut de la peine à cacher l'impression que lui fit ce récit, et tâcha de prendre des informations ultérieures; mais le seul point qui lui fût communiqué c'était que sous peu de jours il y aurait un grand festin à Saneck. Il se décida de profiter de cette circonstance, afin de se mettre au courant de la localité, et de visiter le château comme ménestrel inconnu. Il s'y rendit donc au jour fixé pour la fête. Les éclats d'une joie bruyante le frappèrent à son entrée dans les salles; les têtes des hôtes étaient déjà fort échauffées par le vin. Le chanteur étranger fut bienvenu, ses chansons fort applaudies. Peu à peu les esprits des convives se brouillèrent totalement dans les fumées de la boisson, et on ne fit plus attention à lui. Plus ivre que ses hôtes, le chevalier Guillaume discourait vive-

ment avec son voisin de table, et le ménestrel déguisé s'approcha doucement pour écouter leur conversation.

„Mais sais-tu bien,“ dit le voisin à de Saneck, „qu'on te soupçonne d'avoir surpris le chevalier d'Oswald de Fürsteneck et de l'avoir jeté en prison.“ „Hm,“ repartit l'autre, „tout ce que l'on dit n'est pas mensonge.“ „On soutient même,“ poursuivit l'autre, „que tu l'aurais privé de la vue.“ „Eh bien,“ reprit Guillaume, „et si c'était ainsi? Qu'on souffle une bougie ou bien qu'on la laisse s'éteindre, n'est-ce pas la même chose au fond?“ „Toutefois on doit regretter,“ dit un tiers qui avait suivi l'entretien, „la perte d'Oswald, à cause de son talent supérieur dans le tir à l'arc.“

„Je parie qu'il frappe encore le but, pourvu qu'on le lui fasse remarquer,“ dit un autre chevalier. „Tope là, je parie que non,“ s'écria de Saneck dans une extase d'ivresse en donnant l'ordre de faire venir le prisonnier. Edwin qui ne perdait pas un seul mot de la conversation, se contint avec peine, il était hors de lui-même de douleur et de rage, lorsque son malheureux père entra en chancelant dans la salle. Tous les assistants se levèrent aussitôt de leurs sièges pour être témoins de l'issue de ce pari déjà connu de tout le monde. Au moment où Guillaume en instruisit son malheureux prisonnier en lui faisant donner arc et flèche, celui-ci eut aussitôt une pensée; il saisit convulsivement l'arme et dit: „Chevalier de Saneck, indiquez-moi le point

où vous placez le but, pour que je le connaisse.“ „C'est ici,“ répondit-il, „c'est sur cette table que je place la coupe que vous devrez frapper.“

„Je touche au but,“ dit aussitôt le chevalier Oswald, la flèche siffla et perça de part en part le coeur de le Saneck. Un tumulte épouvantable s'éleva; mais au même instant Edwin s'avança, se plaça devant son père en s'écriant: „Voici le fils du malheureux Oswald, emprisonné et rendu aveugle par un homme indigne du titre de Chevalier! Quiconque d'entre vous aime l'honneur et la justice, approuvera son action; quiconque est d'avis contraire, me répondra, voici mon épée.“

La surprise fut générale, mais la majorité des chevaliers se déclara en faveur d'Oswald et d'Edwin qui, pleurant de tristesse et de joie, s'étaient précipités dans les bras l'un de l'autre. Personne ne s'opposant dès lors à leur sortie, Edwin reconduisit l'auteur de ses jours au château près de Lorch. Si aucun art ne sut rendre la vue au malheureux aveugle, la tendresse filiale adoucit l'amertume de ses maux et rendit le calme au reste de ses jours.

BACHARACH.

LE COMTE PALATIN HERMANN DE STAHLECK.

Dans la contrée sauvage et romantique de Bacharach, par ses beautés naturelles toutes particulières et ses châteaux en ruine, plait autant aux yeux

qu'au coeur, se trouve encore comme objet digne de remarque le prétendu autel de Bacchus. Il se trouve endeca de la ville, entre une île et la rive droite; mais il n'est malheureusement visible qu'alors que les eaux sont très-basses; les inscriptions qu'on y voit alors, sont devenues illisibles par le temps. Cet autel est généralement considéré comme un monument des romains qu'ils auront érigé là, sur une île selon toute apparence envahie ensuite par le fleuve. Cet autel par eux dédié au Dieu du vin aura sans doute donné le nom à la petite ville.

Audessus de Bacharach, sur la cime d'une montagne, se trouvent dans une situation pittoresque les ruines de Stahleck. Ce château était habité vers le milieu du 12. siècle par Hermann de Stahleck, neveu de l'empereur Conrad III., chevalier aussi vaillant que sage, mais non moins ambitieux. Dans la compagnie de son épouse jeune et aimable, il aurait pu jouir d'une existence calme et heureuse, si son esprit inquiet et son activité le lui avaient permis. Les prières de sa compagne toutefois eurent assez d'influence pour lui faire renoncer au projet qu'il avait conçu d'aller avec les croisés en Palestine; cependant un plan combiné le longue main l'occupait d'autant plus activement chez lui. Il voulut s'approprier une grande partie des terres soumises aux archévêques de Mayence et de Trèves, croyant y avoir des droits incontestables.

La haine qu'il portait à toute domination ecclésiastique en général et aux évêques susdits en par-

ticulier, l'aiguillonnait de plus en plus. Afin de mettre son projet à exécution, il s'adjoignit plusieurs chevaliers dévoués qui partageaient ses sentiments. Pour lors il commença la guerre en prenant d'assaut le château de Treis lequel, appartenant au diocèse de Trèves et situé sur la Moselle, était une place forte très-importante.

Adalbert de Monstreil, Archevêque de Metz et de Trèves, réunit ensuite ses guerriers pour aller reconquérir le château perdu. Mais comme il ne se croyait pas assez fort contre les forces réunies de Hermann, il eut recours aux armes spirituelles. Au moment que les deux partis allaient en venir aux mains, Adalbert, un crucifix à la main, fit une allocution à ses hommes dans laquelle il dit, que l'archange Michel lui avait apparu la nuit dernière, lui transmettant ce crucifix et lui promettant une victoire certaine, si chaque combattant attaquait courageusement l'ennemi en se confiant en l'assistance invisible du ciel. Cette allocution eut un plein succès; les troupes de Hermann apercevant en première ligne l'archevêque avec son crucifix, et voyant la rage fanatique de leurs adversaires, prirent incontinent la fuite, sans coup férir. Ce malheureux début ne découragea pourtant pas le palatin; il poursuivit au contraire et en même temps la guerre avec des forces renouvelées contre l'archevêque de Mayence, Arnould de Selnhofen; et il eût assurément atteint son but, si les dignes prélats n'avaient découvert chez leur adversaire un côté faible qui

devait les débarrasser de leur ennemi acharné et infatigable.

Le chapelain de Stahleck fut gagné par eux, et au moyen de brillantes promesses entraîné aux intrigues et à la trahison. D'abord il refusa, dans la confession, de donner l'absolution à la comtesse de Stahleck, sous le prétexte que son époux était impliqué dans une guerre injuste avec les hauts dignitaires de l'église et que le devoir d'une épouse exigeait qu'elle s'opposât par persuasion et par prières à ce forfait, puis la châtelaine effrayée ne sachant plus que faire, le prêtre la pressa d'écrire à Hermann et de le conjurer d'abandonner cette guerre. Le message restant sans résultat, le chapelain eut recours au moyen violent et ignominieux qu'il avait préparé depuis longtemps. Deux forçats libérés, scélérats fieffés furent gagnés par lui. Ils devaient se rendre au camp du palatin, s'y présenter comme écuyers cherchant du service, et s'y faire enrôler. Ensuite ils saisiraient une occasion favorable pour assassiner l'ennemi des évêques. Le fait accompli, ils devaient revenir recevoir la riche récompense de leur crime, ainsi que l'absolution de leur péchés passés et futurs.

Les criminels endurcis n'accomplirent que trop bien leur horrible commission. Ayant la garde devant la tente du palatin, ils y pénétrèrent et coupèrent la tête du malheureux; et en fuyant l'apportèrent au traître comme pièce de conviction.

Un valet de la dame de Stahleck ayant épié

l'entrevue des criminels, se hâta d'en avertir sa maîtresse. Hors d'elle-même de rage et de douleur, elle pénétra aussitôt, un poignard à la main, dans l'appartement du chapelain, et voyant encore sur la table, la tête de son époux, elle se précipita sur le misérable avec ce cri déchirant : „tu es l'assassin de mon époux,“ et lui perça le sein. Puis saisissant cette tête si chère, elle la couvrit de baisers ; et changeant tout à coup de conduite, elle parcourut comme une forcénée le château. Elle s'emporta contre tous ceux qui s'approchèrent d'elle, avec une fureur qui faisait voir qu'elle venait de perdre la raison. Finalement elle courut au point le plus élevé du château et de là se précipita dans les abîmes où tous ses membres furent brisés.

Un même cercueil réunit plus tard les restes des malheureux époux. La Némésis vengeresse atteignit bientôt après cet horrible forfait, l'archévêque Arnould de Mayence, lui qu'on pouvait considérer comme en avoir été le principal instigateur. Par des exactions de toute espèce il s'était rendu l'objet de la haine de ses sujets qui, au milieu d'une révolte, pénétrèrent dans son palais ; ils y mirent tout à feu et à sang et en chassèrent le tyran. Ce non-obstant, il revint pour se venger des coupables. En vain ses amis lui déconseillèrent-ils cette démarche, en vain la célèbre visionnaire Hildégarde lui écrivit-elle : „Retourne au Seigneur que tu as abandonné ; il en est temps, bientôt sonnera l'heure de ta mort.“ Rien n'y fit, et comme son château était dévasté,

il prit sa résidence dans l'abbaye à la montagne St. Jacques, hors de la ville. Cette circonstance hâta sa perte. L'abbé, ennemi caché de l'archevêque, le trahit donnant aux bourgeois irrités l'occasion de pénétrer pendant la nuit dans l'intérieur de l'abbaye. Ils accablèrent et massacrèrent la garnison et tuèrent finalement, de la manière la plus cruelle, Arnould qui leur avait fait tant de mal.

CAUB.

CHATEAU DE GUTENFELS.

Le Château près de Caub était habité vers le milieu du 13. siècle par le comte Philippe de Falkenstein et par sa soeur Guta qui était d'une beauté remarquable. Une foule de jeunes chevaliers du pays et de l'étranger venaient faire leur cour à la demoiselle; mais aucun d'eux ne pouvait se vanter de quelque succès; la comtesse ne sachant se décider pour personne, renvoya tous ses prétendants.

A cette époque devait avoir lieu à Cologne un superbe tournoi auquel les chevaliers de tous les points de l'Allemagne étaient invités. Cette fête attira une quantité incalculable de curieux. Parmi les nobles, assistant à cet exercice, se trouvait aussi un chevalier anglais. Nul ne le connaissait, hors l'archevêque de Cologne; mais le prélat assurait que l'étranger avait les qualités requises pour prendre part au tournoi. L'anglais était parfaitement beau

et bienfait, avait les manières les plus distinguées, les plus affables, il devint bientôt l'objet de l'attention générale des nombreuses dames présentes. Il était équipé comme un roi; le lion d'or qui brillait sur son bouclier, les magnifiques chevaux qu'il avait amenés ne pouvaient que redoubler l'intérêt qu'on lui portait déjà. Il remporta en outre les victoires les plus brillantes et désarçonna les plus vaillants chevaliers.

Le comte de Falkenstein était présent à cette grande fête ainsi que sa soeur Guta, qui ne demeura point spectatrice désintéressée des exploits de l'inconnu; elle désira voir approcher le moment où il lui serait permis de voir la figure découverte de l'étranger. Elle put enfin jouir à loisir de ce bonheur; mais dès cet instant, c'en fut fait de la liberté de son coeur. Elle conçut une passion irrésistible pour le bel anglais; et désira une occasion favorable pour s'entretenir avec lui et s'en faire remarquer.

De son côté le chevalier mystérieux semblait avoir distingué Guta et lorsque — (soit par hasard, soit par sa propre adresse) — elle fut désignée pour remettre le prix au vainqueur, celui-ci fit connaître sans détour ses sentiments à la demoiselle. Dans ce moment de surprise, elle avait laissé tomber un gant dont l'étranger se hâta de s'emparer, puis il demanda à la demoiselle la permission de pouvoir le porter constamment sur lui en souvenir de cette heure fortunée. Il s'expliqua encore plus ouvertement dans la soirée du même jour, lorsque

dans la salle de fête, la musique invita à la danse et qu'il devint le compagnon inséparable de Guta. Il la supplia, à la dérobée, de lui accorder son amour, lui fit le serment d'être à elle et de revenir, dans trois mois au plus tard, de sa patrie où le devoir l'appelait momentanément, et de se rendre au château de son frère à Falkenstein; ajoutant qu'alors il briguerait publiquement sa main et ferait connaître son nom que des circonstances impérieuses l'empêchaient de divulguer quant à présent. Guta répondit peu, mais ses regards étaient d'autant plus éloquents. Les amants se séparèrent en se serrant la main en cachette.

Cinq mois s'étaient écoulés, et l'anglais n'avait pas encore rempli sa promesse. A cette époque, la race des Hohenstaufen étant éteinte, l'Allemagne fut plus que jamais l'arène où les partis se combattaient pour l'élection d'un empereur. Alphonse de Castille et Richard de Cornouailles frère du roi d'Angleterre Henri III. furent enfin proposés, et comme Richard obtint les voix les plus importantes, il fut élu empereur. Après avoir été solennellement couronné à Aix-la-Chapelle, il entreprit un voyage dans l'intérieur des pays soumis à son sceptre.

C'était un beau jour de printemps, Guta se tenait triste et solitaire renfermée dans sa chambre. Elle s'y occupait du chevalier étranger qu'elle ne pensait plus revoir. Tantôt elle l'accusait intérieurement d'une coupable légèreté, tantôt elle le croyait victime de la guerre; enfin son espoir s'évanouissant,

elle voulait renoncer aux joies de ce monde et entrer dans un couvent. Mais voilà que de la chaussée rétentissent les sons des trompettes, et qu'un magnifique cortège s'arrête devant le château. Guta, pour ne pas faire voir ses yeux rouges de larmes se cache aussitôt dans un appartement éloigné, tandis que le Comte de Falkenstein s'empresse de recevoir les visiteurs, avec une cordialité hospitalière, dans la salle de réception. Le Comte reconnut d'abord le chevalier anglais, et ne fut pas peu étonné lorsque celui-ci lui dit: „Je suis Richard de Cornouailles, élu empereur d'Allemagne, et viens vous demander la main de votre soeur la comtesse Guta, dont je me suis épris au tournoi de Cologne, et avec laquelle je suis décidé à partager le trône. Je vous prie de vouloir la faire appeler, afin que je lui ouvre mon coeur, et qu'elle décide de mon sort.“ „Empereur et Seigneur,“ répliqua le chevalier, „ma soeur Guta souffre depuis quelques mois; un chagrin secret paraît dévorer son coeur, sa jeunesse se flétrit et ce n'est que malgré elle qu'elle reçoit des visites étrangères.“ „Veuillez en ce cas,“ répartit l'empereur, „lui apporter ce gant et lui dire que le porteur désire lui parler.“

Ce message inattendu et la vue de son gant changèrent la tristesse de Guta en la joie la plus vive. Elle courut impétueusement vers son amant, et ignorant à quelle dignité il s'était élevé, elle vola dans ses bras. Mais après les premiers moments du joyeux revoir, elle se souvint, que le chevalier

ne lui avait encore dit ni son nom, ni sa patrie; et son étonnement fut au comble lorsqu'elle apprit de son frère qui elle avait embrassé comme futur époux. Elle crut d'abord qu'on se raillait d'elle, et même lorsque Richard confirma les paroles du comte, elle douta encore, jusqu'à ce qu'enfin l'éclat de la nombreuse et brillante suite ainsi que les marques de respect prodiguées à Richard, lui donnèrent une certitude entière. Peu de semaines après, se célébrèrent avec une pompe impériale les noces du couple fortuné, et l'heureux comte de Falkenstein donna depuis lors, en l'honneur de sa soeur chérie, le nom de Gutenfels à son château.

PFALZ PRÈS DE CAUB.

PFALZGRAFENSTEIN.

Conrad de Staufen, demi-frère de l'empereur Frédéric I. possédait le Pfalzgrafenstein, ce magnifique château-fort connu sous le nom de Pfalz, lequel bâti sur une île de rocs en deça de Caub, se présente au voyageur d'une manière ravissante.

En possession d'une immense fortune, Conrad aurait été le plus heureux des mortels, s'il avait eu un fils pour perpétuer sa race et hériter de ses biens. Toute la descendance du chevalier consistait en une fille, nommée Agnès. Elle était d'une douceur angélique et belle de charmes et de sentiments. Ses parents lui portaient l'affection la plus tendre.

Des princes puissants aspiraient à sa main, les ducs de Bavière et de Brunswick étaient de ce nombre ainsi que le roi de France. Mais Agnès avait déjà fait un choix. Henri de Brunswick aussi distingué par son air et son maintien que par ses sentiments chevaleresques, avait trouvé grâce auprès d'elle, et tous deux favorisés par la mère d'Agnès, serrèrent les noeuds les plus tendres. Le palatin ignorant ce qui se passait, n'était pas resté sans quelques notions sur les démarches de Henri. Vou-
lant protéger les vues de l'empereur son frère, en lui conservant pour ses descendants le palatinat, et en mariant sa fille à un parent de la maison impériale, il chercha les moyens les plus sûrs pour mettre sa fille à l'abri des poursuites du Brunswickois. A cette fin il crut nécessaire de faire convenablement achever et fortifier le Rheinpfalz, afin que ce château peu abordable et bien gardé, pût servir de résidence à la mère et à la fille. Son projet fut exécuté. Mais l'amour ingénieux trouva dans les obstacles mêmes le moyen de parvenir à son but. Henri, déguisé en pèlerin se glissa dans le château, et la prudente mère d'Agnès qui avait facilité son entrée, eut soin de faire consacrer l'union des amants par la bénédiction du prêtre. Les jeunes époux goûtèrent dès lors tout le bonheur d'un premier et ardent amour.

Cependant les suites de ce mariage clandestin commencèrent à se faire voir, et comme il eût été impossible de cacher toujours cette union au père,

la mère d'Agnès se chargea de tout découvrir au palatin. Conrad fut d'abord hors de lui-même de colère et de rage, mais la réflexion faite que des choses accomplies ne peuvent plus être non avenues, il se calma et résolut de se rendre à la cour de l'empereur, laquelle se tenait à cette époque à Spire, afin de l'instruire de tout ce qui s'était passé. Frédéric I. songeant, qu'une alliance contractée entre un rejeton des Guelfes et une fille des Hohenstaufen, pourrait effacer l'ancienne haine de ces deux races, donna son consentement, et le château célébra dans ces murs une fête qui ne fut jamais surpassée en splendeur et magnificence.

Le palatin ayant expérimenté la nécessité de bien garder ses filles, et désirant faciliter cette tâche à ses descendants, fit encore fortifier davantage le château. Il y désigna en outre une chambrette où Agnès dut donner le jour à son premier né, cette chambrette devait ensuite servir aux mêmes fins à toutes les comtesses palatines. On la montre encore de nos jours aux visiteurs du Pfalz, et on leur rappelle le singulier évènement.

OBERWESEL.

LES SEPT VIERGES.

Sur une hauteur près d'Oberwesel est situé le château de Schönberg, jadis le siège d'une famille célèbre de ce nom, aujourd'hui tombé en ruine. C'est

là que vivait autrefois un chevalier avec ses sept filles. Le destin n'ayant point voulu qu'il eût des descendants mâles, et lui, craignant l'extinction de sa race, se chagrina à tel point qu'il en gagna une maladie qui l'enleva trop tôt à ses enfants. L'éducation des demoiselles n'avait pas été soignée, car le père ayant perdu sa compagne à la naissance de la dernière fille, avait entièrement abandonné à une parente éloignée tout souci quant à ce point important; et celle-ci au lieu d'être une mère pour ses pupilles, n'avait cherché à développer en elles que vanité et que désir de plaire. La mort étant aussi venue leur enlever cette parente, toutes ces filles déjà grandes et parées de toute la fraîcheur de leur âge, se trouvèrent abandonnées à elles-mêmes. Comme des propriétés considérables dépendaient du château, il y eut nombre d'adorateurs qui venaient y tenter la fortune.

Mais les coeurs de ces orphelines ne semblaient pas vouloir s'ouvrir à des sentiments de tendresse. Cependant tout hôte était bien reçu, et pouvait même jouir de l'hospitalité tout à son gré; mais dès qu'il leur adressait une déclaration, il devenait l'objet de la risée et de la raillerie des châtelaines. Beaucoup de galants abandonnèrent, le coeur plein d'un juste ressentiment, le château et ses insensibles habitantes, mais la beauté et la fortune des jeunes filles attirèrent aussitôt de nouveaux aspirants, de façon qu'il y en eut toujours un bon nombre, et que les plaisirs et les festins ne faisaient pas défaut.

Les châtelaines avaient déjà joué pendant quelques années à ce jeu amusant, mais dangereux et criminel, et beaucoup de chevaliers de tous les pays, ayant été blessés au coeur par le Dieu volage, demeurèrent encore auprès des syrènes, se flattant sans cesse de remporter la victoire sur leurs rivaux.

Un jour il y eut grande fête au château. Deux vaillants chevaliers se prirent d'une sérieuse querelle à propos de la dame de leur coeur, et leur querelle menaçait de se terminer par un sanglant duel. Les deux champions partout bien vus et considérés, attirèrent sur eux l'attention générale, à cause de leur subite animosité, et chacun des assistants s'empressa de les reconcilier. Il y eut, à cette occasion, plusieurs voix qui demandaient que les châtelaines se prononçassent en faveur de l'un ou de l'autre, afin qu'il n'y eût plus à l'avenir une dissension semblable. Cette proposition fut d'autant plus goûtée que chacun se croyait le premier en cour auprès de celle qu'il entourait de ses prévenances. Les sept beautés enchanteresses furent donc instamment priées de se déclarer ouvertement, de fixer leur choix et de prendre un époux.

Il n'y eut plus moyen d'esquiver cette exigence générale, les demoiselles se virent contraintes de désigner le lendemain comme terme fatal pour le sort de leurs adorateurs.

Tous arrivèrent, à l'heure fixée, dans la grande salle de réception où ils étaient convoqués. Tous les yeux se portaient sur la porte qui devait s'ouvrir

pour donner entrée aux sept divinités qui allaient ainsi annoncer heur ou malheur. Une suivante vint informer les chevaliers impatients que les demoiselles les attendaient dans un berceau du jardin près des bords du Rhin. Aussitôt tous les aspirants matrimoniaux se lèvent; mais quel est leur étonnement en voyant les belles dans un esquif qui s'éloignait déjà du rivage. L'ainée des coquettes se tenant sur la poupe adresse alors aux auditeurs ébahis le discours suivant: Aucune des nôtres ne fut jamais d'avis d'aimer qui que ce soit d'entrevous, encore moins de se courber sous le joug du mariage. Nous n'aimons que notre liberté, nous l'aimons trop pour en faire abandon à des hommes qui voudraient nous réduire à l'esclavage. Tout en vous avouant que nous nous sommes raillées de votre crédulité, nous vous informons que nous allons quitter notre château pour longtemps. Nous allons habiter auprès d'une de nos tantes des Pays-Bas, espérant y continuer avec les chevaliers de ces contrées le manège dans lequel vous vous êtes laissés entraîner. Adieu donc, nos beaux seigneurs, adieu, ne vous chagrinez pas trop.

Ces paroles furent accompagnées des éclats de rire des sept soeurs, et l'embarcation partit. Les chevaliers honteux et déçus dans leurs espérances poursuivaient les coquettes de leurs regards courroucés, mais voilà que tout-à-coup s'élève une tempête, le bâtelet vacille de plus en plus fort, heurte avec violence contre un écueil et se brise, au

même moment les flots entraînent les filles dans l'abîme.

A l'endroit même où cet évènement eut lieu, s'élevèrent, peu de temps après, au dessus de la surface du Rhin sept pointes de roche, qui s'appellent encore aujourd'hui les sept vierges, et qui sont un éternel avertissement pour les coquettes et un effroi pour les navigateurs.

LURLEI.

LORELEI.

La haute antiquité aimait à peupler les châteaux et leurs donjons, les forêts et les fleuves de fées et de sorcières, leur attribuant une influence sur les humains tantôt bénigne, tantôt funeste. Ce fut surtout le Rhin que les cobolds et les ondines avaient choisi pour séjour; il est bien des légendes belles et romantiques qui transmises de père en fils, se sont conservées là jusqu'à nos jours.

Aucune contrée de notre patrie ne se prête autant à ces légendes dont la base est toujours tant soit peu historique; aucune ne leur donne un meilleur point d'appui, une couleur plus locale que ces plages tantôt douces et enchanteresses, tantôt sauvages à faire dresser les cheveux. C'est surtout sur les rives du haut et du moyen Rhin qu'on se croirait dans le domaine des fées et des créations fantastiques. Ici, ce sont des rochers à pic, ou per-

pendiculaires ou inclinés sur le fleuve, là, des montagnes aux formes les plus étranges, plus loin les flots se fraient un passage avec un bruit assourdissant à travers les rochers mêmes, mugissant par dessus les masses de pierres jadis précipitées dans le lit fluvial.

Une des plus gentilles légendes et en même temps une des plus répandues, c'est celle de l'ondine Lore, qui séjournait au Lei, rocher situé au-dessus de St. Goarshausen et appelé pour cette raison Lorelei. La fée se montrait aux navigateurs debout sur la cime du rocher. Sa figure était ravissante. Ses formes délicates se dessinaient à travers sa robe et son voile de la couleur des flots ; sa longue chevelure blonde flottait sur ses épaules, et quiconque voyait son charmant visage, ne pouvait oublier le regard de ses yeux expressifs.

Fée bienfaisante, elle distribuait fortune et faveurs aux bons habitants de la contrée ; aux méchants, aux malfaiteurs elle se montrait terrible. Plus d'un de ceux-ci passant effrontément près de son rocher et narguant sa puissance, fut saisi par les vagues écumantes et entraîné dans l'abîme. Quiconque s'enhardissait à gravir jusqu'à sa place favorite, était précipité dans les bas fonds, ou bien s'égarait séduit par elle dans les broussailles et les épines, où la trace même des sentiers disparaissait ; de sorte qu'il n'en retrouvait l'issue qu'après des recherches de plusieurs jours.

Le Comte palatin Bruno et son fils unique Her-

mann, beau jeune homme de vingt ans, la fleur de la chevalerie et la joie de son père, vivaient à cette époque dans le château du Rhin (Rheinpfalz) admirablement situé sur l'île voisine. Le jeune chevalier avait appris tant de merveilles de Lore, la fée au Lei, qu'il ne pouvait s'empêcher, en voyant se dresser la roche, de désirer voir l'ondine vers laquelle il se sentait irrésistiblement attiré. Pas de jour ne se passait sans qu'il fut entraîné par un penchant inexplicable vers la roche mystérieuse, soit qu'il parcourut la contrée en chassant, soit qu'il se choisit, la guitare à la main, une petite cachette pour y exhaler en tendres mélodies les secrets de son cœur.

Un soir donc s'étant hasardé plus près que jamais du pied du rocher, et là dans une grotte, exprimant ses désirs par de suaves accords, il vit tout d'un coup, en levant les yeux, autour de la cime du roc, une clarté d'un éclat et d'une teinte inconnues, laquelle se condensant en cercles de plus en plus circonscrits, finit par rendre l'image enchantresse de la belle Lore. Un cri involontaire de joyeuse surprise échappa au jeune homme; laissant glisser la guitare de ses mains, il prononça le nom de l'être mystérieux qui parut le regarder tendrement et lui faire des signes d'amitié. Il crut même s'entendre appeler par son nom, mais de cette voix si douce et si fine que l'amour seul possède. Le jeune chevalier était dans un ravissement tel qu'il en perdit connaissance. Il ne revint

à lui que le lendemain au point du jour; et dans les transports d'une excitation fiévreuse, il regagna aussitôt le château paternel.

Depuis cette époque Hermann était entièrement changé. Il errait pensif et rêveur; la belle fée l'occupait uniquement. Dès qu'il sortait de chez lui, il dirigeait ses pas vers le Lei, et alors même que le plaisir de la chasse l'attirait bien avant dans les forêts de l'Est, au retour il fallait qu'il passât par les lieux qui le charmaient tant, et jamais il n'y mettait les pieds sans saluer l'endroit où lui était apparue celle qui remplissait toute son âme.

Le vieux palatin vit avec peine que son fils changeait ainsi d'humeur. La véritable cause de ce changement lui était inconnue, il l'attribua cependant à une passion malheureuse, et il résolut de distraire le jeune homme inexpérimenté par des occupations sérieuses et de lui ouvrir ainsi un avenir tout d'activité. A cette fin il voulut l'envoyer à l'armée impériale pour que le jeune homme pût y gagner les épérons de chevalier.

Bien qu'Hermann fût extrêmement attaché à son pays natal, il dut cependant suivre les ordres de son père; car c'eût été une honte pour lui que de se dérober au combat que tout vrai chevalier désire ardemment.

La veille de son départ il voulut une dernière fois visiter la paisible grotte et offrir à la nymphe du Rhin ses soupirs, les sons de sa voix et de sa guitarre. Cette fois il descendit le fleuve, accom-

pagné de son fidèle écuyer qu'il avait initié dans son secret. La lune répandait sa pâle clarté argentine sur la contrée ; les paisibles rives prenaient les formes les plus extraordinaires, et les chênes majestueux plantés à droite et à gauche inclinèrent leurs têtes, lorsque Hermann passa. Aussitôt qu'ils s'approchèrent du Lei et qu'ils entendirent les brisants des vagues, son compagnon fut pris d'une angoisse mortelle et supplia le jeune chevalier de lui permettre de prendre terre ; mais celui-ci fit réentendre les cordes de sa guitare et chanta, les yeux fixés sur la cime du rocher :

Au milieu d'une nuit obscure,
Je vis ta sublime beauté,
Je vis ta blonde chevelure,
Et ta brillante majesté.

Ta verte et légère tunique,
L'appel d'amour fait de ta main,
De tes beaux yeux l'éclat magique,
Sont toujours gravés dans mon sein.

Que n'es-tu ma belle maîtresse,
Que ne puis-je être tout à toi !
Ton palais que le flot caresse,
Me verrait plus heureux qu'un roi.

Le dernier accord était à peine expiré, lorsque tout commença à s'agiter et à se mouvoir, on eût dit que des centaines de voix se faisaient entendre au fond et à la surface de l'eau. Des flammes s'échappaient du Lei, la fée était sur la cime comme

naguère elle appelait, distinctement et avec instance, de sa main droite, le chevalier fasciné; la baguette dans sa main gauche, elle ordonnait aux vagues de s'élever vers elle. Le flot montait, montait toujours; la nacelle, en dépit des efforts du conducteur, fut lancée ça et là, et finalement brisée contre les écueils du rivage. Les débris de l'embarcation devinrent le jeu des vagues. Le jeune homme descendit dans les profondeurs, l'écuyer fut lancé sur le rivage par une vague puissante.

Lorsque l'écuyer pâle de frayeur et d'épouvante apporta au malheureux père ces tristes nouvelles, le vieux palatin fut saisi de douleur et de rage. Il jura de se venger de la fée, de la prendre, s'il était possible, de sa propre main et de la livrer aux flammes. Dans ce but il se rendit la nuit suivante accompagné de quelques gens hardis au Lei. Le rocher fut entouré, escaladé, visité. Le comte aperçoit tout d'un coup, et non sans frayeur, la nymphe sur la cime qui tombe perpendiculairement sur l'eau. Tressant ses longs cheveux la fée regarde le nouvel arrivé, d'un oeil sinistre.

„Où est mon fils?“ s'écrie hors de lui le palatin. Lore indique de la main l'abîme et chante d'un son doux et à peine perceptible, on eût dit le son d'une harpe éolienne, ces paroles:

Mon palais est au sein de l'onde,
Mon riant palais de cristal,
J'y portai loin de votre monde
Mon amant fidèle et loyal.

Lorsqu'elle eut fini, elle jeta un brillant dans les flots; aussitôt une vague monta et la fée glissa sur elle jusqu'au lit du fleuve, où elle disparut aux yeux étonnés des persécuteurs.

Depuis lors on n'a plus revu la nymphe; quoique ses accents mélodieux se soient encore souvent reproduits. Pendant les belles et douces nuits du printems, lorsque la lune répand sa clarté mystérieuse sur la contrée, le navigateur attentif entend, à travers le bruit des vagues, les sons mourants d'une voix admirablement tendre qui répète l'hymne du château de cristal, et il se souvient alors avec tristesse, et non sans frémir, du jeune comte palatin enlevé par la nymphe.

Le rocher célèbre d'abord appelé Lorelei, aujourd'hui Lurlei, rend depuis cet évènement un rare et magnifique écho qu'on vante et qu'on admire comme un don de la fée.

LORE-LEI.

Je ne sais, ce que cela veut dire,
Que je sois si triste ?
Une légende de l'antiquité,
Me revient toujours dans l'esprit.

L'air est frais, il fait obscure,
Le Rhin coule paisiblement,
Le pic de la montagne reluit,
Aux derniers rayons du soleil.

La plus belle des Ondines est assise,
Avec un charme inexprimable,
Ses bijoux d'or reluisent,
Elle fait ses beaux cheveux blonds.

Elle arrange ses cheveux avec un peigne d'or,
En chantant un air favorit,
Particulièrement mélodieux,
Et très fort en même temps.

Le batelier dans la petite nacelle.
Est saisi d'une peine effrayante,
Il ne considère pas les écueils,
Il régarde toujours vers la hauteur.

Je crois que les vagues engloutiront,
A la fin le batelier et sa nacelle,
Et la cause en est
Lore-Lei par son chant.

H. HEINE.

SAINT GOAR ET St. GOARSHAUSEN.

Vers le milieu du sixième siècle de notre ère chrétienne, vint dans ces contrées désertes et encore peu habitées du Rhin, Saint Goar, pieux et zélé confesseur de la foi. Il se bâtit une cabane dans un endroit sauvage et romantique endessous de Lurlei, là où le fleuve, resserré dans un lit étroit de rochers, fait bondir ses flots mugissants.

St. Goar ne se contenta pas de transmettre aux

pauvres pêcheurs les doux enseignements du Christ, il apprit encore à ces simples gens maint art utile, tel que la culture de la vigne et des plantes légumineuses, et une meilleure construction pour leurs embarcations fluviales. La renommée de cet homme vénérable grandissait ainsi de jour en jour.

Sigisbert, roi des Francs, monarque chrétien d'une grande piété, ayant entendu l'éloge de Saint Goar, désira le voir en personne. Le saint fut donc appelé à la cour, et s'acquitta si bien des faveurs royales, que le monarque le traita d'ami et le nomma évêque de Trèves. Cette dignité toutefois ne pouvait convenir à cet homme de bien, simple et modeste, il préféra vivre toujours parmi les pêcheurs et être une seconde providence pour eux. Il n'a quitté cette vie de bienfaisance et de charité qu'à un âge très-avancé. Audessus de sa cabane s'éleva, grâce à la vénération et à l'amour des contemporains, une chapelle que visitaient de nombreux pèlerins. La dévotion se réfugiait auprès de sa tombe, et la croyance populaire de ce temps attribuait à ses reliques la force miraculeuse de guérir de toute espèce de maladie. Dans la suite, cette chapelle enrichie d'une multitude de dons pieux, fut transformée en un couvent. Tout pèlerin voyageant le long du fleuve allait y faire sa prière. On disait même que malheur arrivait à qui passait le couvent sans y entrer. Charlemagne lui-même, dit on, aurait éprouvé la vérité de cette croyance. Un jour qu'il passa la chapelle en descendant le

Rhin, il se vit enveloppé dans un épais brouillard qui tombait subitement sur la surface des eaux, et qui rendait la continuation du voyage impossible. Le puissant monarque ne put poursuivre sa route qu'après avoir réparé son omission et fait sa prière sur le tombeau du Saint.

Parmi les nombreuses cures miraculeuses qui s'opéraient auprès des reliques de St. Goar, on cite entr'autres la célèbre guérison de Fastrade, épouse de Charlemagne, laquelle n'y cherchant qu'un adoucissement à une maladie dangereuse, recouvra sa santé toute entière. Ce fut auprès des mêmes reliques que les fils de Louis le Débonnaire se réconcilièrent, après avoir été divisés par une haine sanglante lors du partage de l'empire.

La richesse toujours croissante du couvent y attira plus tard une bande de voleurs qui s'emparèrent à force ouverte de tous les trésors. Les scélérats mirent ensuite le feu au couvent, et toutes les archives et les reliques devinrent la proie des flammes. Mais les pieux chrétiens du moyen-âge relevèrent l'église et les pèlerinages incessants y attirèrent grand nombre de familles qui y bâtirent leurs demeures. C'est ainsi que peu à peu s'est formée la jolie petite ville qui porte le nom de l'hermite thaumaturge, de même que St. Goarshausen situé du côté opposé.

STERNBERG ET LIEBENSTEIN.

Le chevalier Kurt de Liebenstein vivait dans l'antique château de ce nom situé près de Hirzenach. Il avait déjà soutenu maint combat pour son empereur, et protégé le bon droit au prix de son sang, lorsqu'il songea à passer ses vieux jours dans le repos. Deux excellents fils à la fleur de l'âge ne songeaient qu'à rendre leur père heureux.

Henri et Conrad étaient à juste titre l'orgueil de leur père. Tous les deux avaient, au même degré, le sentiment chevaleresque, l'amour de la justice et une préférence marquée pour les armes; dans tous les autres points cependant ils ne se ressemblaient guère. Henri, l'ainé, sérieux, calme et taciturne, recherchait les plaisirs de la famille, dès que la paix le lui permettait; Conrad au contraire, vif et fougueux, se laissait dominer par l'impression du moment, et tout le monde était charmé de son air franc et ouvert.

A Liebenstein avait grandi avec eux Hildégarde, orphéline et parente de la maison, issue de la souche des Brömser. Les frères l'aimaient comme une soeur, dès leur enfance ils l'avaient regardée comme telle. Mais lorsque les fils furent devenus hommes, Kurt pense devoir leur découvrir leur position vis-à-vis d'Hildégarde, tout en leur exprimant son désir que l'un d'eux la recherchât en mariage. Dès ce moment, les frères eurent des yeux tout autres pour Hildégarde; un amour tout autre vint prendre place

dans leurs coeurs, et tous les deux recherchèrent la faveur de la charmante fille.

Henri lui vouait un culte intérieur qu'il exprimait rarement par des paroles; Conrad ne maîtrisait pas aussi facilement la fougue de la première jeunesse, son amour quoique moins profond était plus expansif, aussi fut-il préféré à Henri. Celui-ci, par une généreuse abnégation, cacha la plaie de son coeur, et eut l'âme assez noble pour prendre une part sincère au bonheur de Conrad. Quoique le vieux chevalier qui avait bien sondé les coeurs de ses enfants, eût préféré une union entre Henri et Hildégarde, il ne voulut cependant pas mettre des entraves au libre choix de la jeune fille; son consentement ne se fit pas attendre, il désira que la célébration des noces fût des plus splendides.

Le mariage ne devait cependant avoir lieu, qu'après l'achèvement d'un nouveau château auquel serait donné le nom de Sternberg; et Kurt fit élever cet édifice à proximité de sa demeure, afin que la famille pût ainsi jouir d'une union non interrompue. Mais le destin en avait décidé autrement. Quoique Henri n'enviât point à son frère les joies de l'amour; il sentit pourtant, qu'il lui serait impossible d'en être toujours le calme spectateur; il aspirait donc à une vie plus agitée et plus active au milieu de laquelle il pût oublier son fatal amour et sinon trouver une mort héroïque.

Dans cette disposition d'esprit il accueillit avec empressement l'appel de St. Bernard de Clairvaux

qui prêchait une nouvelle croisade. Un enthousiasme général fut la suite de cet appel, une multitude de chevaliers et de voyageurs s'équipèrent; sur toutes les montagnes flotta l'étendard de la croix, et des milliers de coeurs héroïques palpitérent de l'espoir de délivrer le saint sépulcre. Henri déclara à son père, qu'il allait partir aussi pour la Palestine avec la première armée des croisés. Kurt connaissant les motifs de son fils, les approuva par son silence. Le château n'était pas encore achevé, les noces du frère n'étaient pas encore célébrées, que déjà le jeune homme partit avec un escadron de combattants d'élite dans la direction de la Terre sainte.

De toutes les contrées du Rhin, de toutes les races nobles, telles que les Brömser de Rüdeshheim, Frédéric de la Souabe, Gilgen de Lorch et bien d'autres, il y eut des hommes animés du même esprit qui accompagnèrent le jeune chevalier.

Peu de temps après le départ d'Henri, le père fut atteint d'une maladie dangereuse; et le jour même où la dernière main couronna le château de Sternberg, Kurt entra dans la demeure des bienheureux. Cet accident funeste fut cause que le mariage dût être reculé d'un an. Cette circonstance qui contrariait d'abord Conrad fut cependant l'origine d'un changement total dans ses vues. En relation avec quelques compagnons dissolus du voisinage, incapables de sentiments tendres, peignant le mariage comme un joug fort gênant et mé-

prisaut le sexe faible, Conrad commença par regarder Hildégarde d'un oeil indifférent, et son amour diminua à mesure que ses amis le rendaient plus enclin aux plaisirs bruyants de la chasse et des orgies.

Quelques mois plus tard on reçut des nouvelles d'Henri qui était en Palestine. Il s'était déjà distingué en mainte rencontre, l'armée chrétienne ne prononçait son nom qu'avec admiration, les ennemis redoutaient la puissance de son glaive. Conrad prit la plus grande part à ce récit, il n'était point envieux, mais il se reprochait à lui-même de passer ses jours dans l'inaction ou bien dans des occupations futiles, tandis que le champ de la gloire et de la renommée lui était également ouvert. Son projet de joindre l'armée des croisés fut aussitôt conçu, aussitôt exécuté. Ayant dit un court adieu à sa bien-aimée qui fondait en larmes, il partit pour la sainte guerre.

Son voyage fut heureux; mais comme un désespoir pareil à celui qui poussait son frère, ne l'aiguillonnait point, il n'atteignit point non plus à la célébrité de Henri; il se fatigua bientôt de cette interminable expédition accompagnée de peines et de privations de tout genre, et revint en Europe après un court séjour en Palestine. Mais avant de s'embarquer à Constantinople, il fit la connaissance d'une noble dame grecque parée de tous les charmes de la jeunesse; il va sans dire qu'il en devint éperduement épris. Il fit toutes les

démarches possibles pour se faire aimer d'elle. Il était beau, bien fait, vif et gracieux, la belle ne lui résista pas, et il commit la sottise d'épouser une femme peu connue, issue d'une nation étrangère; il oublia totalement les tendres noeuds qu'il avait formés dans sa patrie, et eut assez peu de délicatesse pour mener là sa nouvelle épouse.

Hildégarde passait des jours assez tristes dans son appartement, pensant à son malheureux sort. Un jour qu'elle jetait ses regards sur le magnifique château de Sternberg qui devait, selon toute apparence, demeurer inhabité, elle vit, non sans surprise, des voyageurs accompagnés de bêtes de somme entrer dans ses murs. Qui donc pouvait ainsi, à son insu, prendre domicile dans le château de son père adoptif, en l'absence des deux frères propriétaires? Elle appela sa suivante, et lui ordonna de prendre des informations. Les nouvelles qu'elle reçut lui fendirent le coeur, un événement aussi inattendu la précipita dans un abîme de douleur. Conrad, disait-on, revient de la guerre contre les infidèles, il a contracté des noeuds indissolubles avec une femme grecque d'une beauté ravissante, il fera demain son entrée à Sternberg qu'il a choisi pour sa résidence.

Tout cela était vrai. La malheureuse abandonnée vit son fiancé infidèle faire, avec une épouse étrangère, une entrée triomphante à Sternberg. Conrad eut garde de jeter un regard sur le château voisin de Liebenstein, il ne voulut point, par

un coup d'oeil, se troubler le bonheur qu'il ressentait à côté de sa belle épouse. Il y eut dès lors fête sur fête. La musique et les chants d'allégresse se faisaient entendre tous les jours à Sternberg, les vastes salles du château hospitalier ne désemplissaient pas de visiteurs qui venaient complimenter le jeune couple et prendre part aux splendides festins. Liebenstein en fut d'autant plus désert, d'autant plus triste. Hildégarde évitait les appartements donnant sur le château voisin, et alla habiter une aile opposée. Elle passait ses heures dans cette retraite s'occupant activement de soins domestiques et d'exercices de piété.

Un soir bien tard, lorsqu'à Liebenstein tout le monde était déjà plongé dans un profond sommeil, un chevalier étranger vint demander pour lui et ses valets, l'hospitalité pour la nuit. L'intendant lui accorda sa demande avec empressement, et le chevalier fut mené à ses appartements. Hildégarde n'apprit que le lendemain matin l'arrivée du chevalier. Quel fut sa surprise en reconnaissant dans l'étranger entrant auprès d'elle, son parent Henri. Le voilà donc revenu aussi; non pas parce qu'il était las de la guerre, mais parce qu'il avait appris l'étrange union de son frère, et que la pensée de ce que souffrait Hildégarde dans son isolement ne lui laissait plus de repos en pays étranger.

La contrariété et la douleur contractaient les traits d'Henri aux récits souvent interrompus que lui fit de ses malheurs la pâle et souffrante Hildé-

garde. Sans dire mot de ce qu'il venait de décider intérieurement, il la conjura d'être calme et d'attendre un meilleur avenir. Puis il se reposa pendant quelques jours des fatigues de son long voyage, sans qu'à Sternberg âme qui vive fut informée de son retour.

Le quatrième jour enfin, il envoya un confident à son frère afin de le provoquer à un combat singulier et à outrance pour avoir violé les lois de la chevalerie et les serments jurés à la jeune fille. Conrad releva le gant jeté par son frère et le lendemain devait être témoin de la scène terrible du duel entre les deux frères. Déjà au point du jour, se trouvaient sur l'étroite langue de terre qui separe les deux châteaux, les combattants qui d'après le voeu de la nature auraient dû former un noeud indissoluble de concorde et d'amour. Les glaives étaient tirés, le signal d'attaque pour le jugement de Dieu était déjà donné, lorsque tout-à-coup se précipite entre les deux frères une figure féminine couverte d'un épais voile. „Qu'allez-vous faire?“ dit-elle d'une voix et d'un geste pleins de dignité, „voulez-vous vous plonger le fer, l'un dans le coeur de l'autre, fratricides, et cela pour moi? Je vous défends ce combat abominable et sacrilège. Il serait d'ailleurs sans résultat, ma résolution étant prise. Aujourd'hui même j'entre dans un couvent où je passerai des jours paisibles dans la prière. J'implorerai la miséricorde divine, afin qu'elle vous pardonne à vous, chevalier Conrad, ainsi que je vous

pardonne, et qu'elle répande sur vous, chevalier Henri, la bénédiction et le bonheur terrestre en récompense de votre générosité et de votre sacrifice pour moi." Après avoir prononcé ces paroles, elle descendit de la montagne vers la chaussée où elle était attendue par sa suite et partit immédiatement avec elle pour le couvent voisin.

Les frères se réconcilièrent. Chacun retourna à son château. Quoiqu'il n'y eût pas encore entre eux des relations bien cordiales, bien intimes, il s'établit cependant une paix durable, et Conrad se rendait même de temps en temps à Liebenstein. Henri conserva toujours de l'éloignement pour sa belle-soeur étrangère, parce qu'il ne souffrait point sa vanité ni sa manière d'agréer les hommages que lui adressaient d'autres chevaliers. Or, un malheur épouvantable pour Conrad rapprocha davantage les deux frères. Déjà depuis longtemps la dame grecque entretenait un commerce clandestin avec un jeune chevalier jouissant de l'hospitalité à Sternberg, et par une nuit obscure elle s'enfuit avec lui. Conrad ouvrit enfin les yeux sur la conduite indigne de son épouse, et pour toujours il fut guéri de sa passion pour cette étrangère, mais il reconnut en même temps l'énormité de son crime envers Hildégarde. Et peu-à-peu se ralluma, excité par son repentir même, l'amour dans le coeur de Conrad, qui n'en fut que plus à plaindre; le noble objet de son premier attachement étant pour jamais perdu pour lui. La seule consolation qu'il

trouva dorénavant ce fut l'amitié de son frère; ils ne se quittèrent plus, mais ils vécurent ensemble à Liebenstein. Le château de Sternberg fut dès lors triste et désert.

Hildégarde demeura fidèle à ses vœux monastiques, et légua sa fortune considérable aux pauvres de la contrée. L'amitié des deux frères ne fut point troublée pendant leur vie. Les deux châteaux, à la mort de Conrad et de Henri, sont devenus l'héritage du chevalier Brömser de Rüdesheim, et sont encore appelés aujourd'hui „les frères.“

KREUZNACH.

LE CHATEAU DU SANGLIER, DIT EBERNBURG.

Ce sont deux légendes qu'on raconte de ce château-fort.

Pendant le siège de ce château au quinzième siècle les vivres manquaient aux assiégés; mais pour que les assiégeants ne s'en aperçussent pas, le maître du château fit terrasser chaque jour le dernier sanglier qu'il avait, comme si on allait le tuer, ensuite il le remit sain et sauf dans son étable. Les assiégeants trompés par le cris d'un sanglier, qu'ils croyaient qu'on tuait chaque jour, désespérèrent de prendre le château par la famine et levèrent le siège. A partir de cette époque on donna le nom „Ebernburg“ à ce château.

Dans la seconde légende c'est le Raugrave Ru-

pert propriétaire du château qui demande la belle comtesse de Montfort en mariage, laquelle refusa sa proposition, ayant déjà une inclination pour un ami de jeunesse du comte, le Rhingrave Henri. Ne respirant que la vengeance de ce refus, le Raugrave se retira brusquement de ses camarades, et passait son temps à la chasse dans ses vastes forêts. En revenant un jour d'une chasse il rencontra dans le voisinage du Rheingrafenstein, un gros sanglier velu, tel qu'il n'en avait jamais vu de pareil dans ces forêts; tous les projectiles que le comte lançait, rejaillirent en morceaux de l'animal en fureur; déjà le comte Rupert se trouve sans armes devant le monstre, qui se préparait à prendre son élan en avançant ses défenses, lorsque tout-à-coup, dans ce moment de détresse, l'animal tombe mort à ses pieds. C'était le Rhingrave Henri qui avait agi si noblement envers son adversaire. Etant venu par hasard à cette place et qu'il n'eut pas plutôt vu la situation désespérée du comte, qu'il oublia toute rancune et tua l'animal par un coup heureux. Par suite de cette noble action, les deux comtes se concilièrent et redevinrent bons amis; Henri conduisit bientôt l'aimable comtesse de Montfort à l'autel. En mémoire de cette aventure de chasse on plaça une hure de sanglier sculptée audessus de la porte du château (on la voit encore de nos jours) et on lui donna le nom „Ebernburg.“

Au onzième siècle la Ebernburg était propriété des empereurs saliens desquels il passa en 1394 à

la ligne de Sponheim-Kreuznach ; Reinhard de Sickingen en fit l'acquisition en 1448. En 1481 François de Sickingen y naquit, par lequel le château de la Ebernburg eut la réputation historique. En 1515 François de Sickingen fut mis au ban et il allait demeurer à son Ebernburg, qu'on appelait alors „L'auberge de la justice“ parcequ'il servait d'asyle à beaucoup de proscrits.

François de Sickingen fut mortellement blessé par un coup de feu au siège de la forteresse de Landstuhl près de Kusel dans le palatinat rhénan; il mourut le 7 Mai 1523. Après sa mort la Ebernburg fut aussi conquise et mise en ruine.

L'épouse de Sickingen la noble et magnanime Hedwig mourut auparavant, laissant trois fils et trois filles. Les descendants de Sickingen se firent plus tard catholiques. Charles Ferdinand de Sickingen fit construire au dix-huitième siècle un château sur le penchant de la montagne audessus du village, dont on voit encore les ruines. Les français le détruisirent en 1794.

BORNHOVEN.

LES FRÈRES ENNEMIS.

Les tristes débris d'un antique château couvrent les hauteurs près de Bornhoven et se mirent dans les flots verdâtres du fleuve. Mais ces restes des temps de la chevalerie ne sont ni romantiques ni augustes,

ils n'attirent point le voyageur, ainsi que le font tant d'anciens châteaux, tant de vieilles ruines du Rhin, par de gracieux entourages, par des paysages toujours variés et toujours agréables; les pierres grises qui sont encore debout sur la cime de la montagne ont un air sombre et mélancolique, le champ d'alentour est sec et stérile, couvert de bruyères et de broussailles, çà et là on voit une pauvre cabane et une figuré humaine exténuée par la fatigue et le besoin. C'est un tableau triste auquel la nature refusa tout ornement, tout charme; toute cette contrée fait sur le voyageur une impression pénible et étrange, dont personne ne sait se rendre compte, mais que l'on éprouve malgré soi en présence de prisons ou de lieux de supplice.

Si vous demandez, comment ces hauteurs désertes et désagréables ont pu être choisies pour logement de chevaliers, on vous répond, que la malédiction du ciel ne repose sur cette contrée que depuis que deux frères y ont commis de méfaits horribles et qu'ils s'y sont détruits eux-mêmes avec une rage satanique.

Dans ce château, jadis l'orgueil de la contrée, demeurait un chevalier puissant et riche, qui laissa en mourant à ses deux fils et à sa fille d'immenses biens et des trésors en monnaie. Mais toute cette fortune avait été amassée par exaction et rapine, tout ce qui respirait dans la contrée maudissait le chevalier, et lorsqu'il mourut chacun pensait que ces grandes richesses acquises par l'injustice, con-

servées par l'avarice ne pouvaient jamais porter bonheur.

Les frères étaient avares comme leur père, la soeur douce, pieuse et simple comme sa mère trop tôt enlevée d'ici bas. La pauvre fille fut horriblement trompée lors du partage de l'argent qui se mesurait par boisseaux, parce que, incapable d'y assister elle-même, elle s'exposait à l'arbitraire et à la malice de ses frères. Elle se hâta de donner sa part à des établissements pieux, et à fonder des lieux de dévotion, puis elle se rendit dans un couvent pour y finir ses jours dans une calme solitude.

Les frères dont les parts s'étaient accrues de tout le vol qu'ils avaient fait à leur soeur, ne purent s'accorder entr'eux lors du partage du butin. Les champs, les bois, les vignobles, tout fut occasion de querelle et de dispute; la haine et l'animosité aidant, une séparation complète eut lieu. Ceux que la nature avait destinés à vivre dans la paix et la concorde, se combattaient, dans leur fatal aveuglement, pour des objets du patrimoine tellement minimes qu'ils ne valent pas la peine d'être mentionnés. Ils furent dès lors ennemis jurés.

Il manquait encore à l'explosion de leur différend l'étincelle dévorante, l'étincelle de la jalousie qui fit éclater leur rage funeste. Or, la voici. Tous les deux aimaient la fille d'un comte châtelain du voisinage, elle possédait l'art de les enchaîner par sa coquetterie. Il n'en fallut pas davantage pour

décider les frères à se battre à l'épée. On se détourne involontairement de cette idée inhumaine.

La mauvaise étoile qui présidait à toutes les actions de ces frères dénaturés, ne fit pas défaut au duel. Dans leur rage aveugle, ils coururent l'un contre l'autre, se transperçant mutuellement de leurs armes, et exhalant en même temps leurs âmes criminelles.

BOPPARD.

LE COUVENT DE MARIENBOURG.

Le chevalier Conrad Bayer de Boppard issu d'une des plus nobles familles des pays rhénans, était un guerrier jeune et un peu brusque, mais point méchant, point incapable de sentiments doux. Il aimait Marie, damoiselle châtelaine du voisinage douée d'une grande beauté, il fut bientôt payé de retour, puis devint le fiancé de sa chère Marie.

Adonné passionnément à la chasse, Conrad passait maintes fois un laps de temps assez considérable auprès d'amis éloignés ayant mêmes inclinations que lui et étant tous célibataires. Soit que ceux-ci parvinrent à le dégoûter du mariage en général, soit que le jeune homme eût changé d'avis, bref, il envoya à Marie la déclaration, qu'il ne pouvait se résoudre à plier le cou sous le joug matrimonial, et qu'en conséquence il la déliait de la parole qu'elle lui avait donnée.

Quelque temps après, Conrad chevaucha seul dans le bois. Arrivé dans une clairière, il vit un chevalier étranger voler à sa rencontre, et s'arrêter devant lui comme pour le provoquer. „Qui es-tu?“ demanda Conrad surpris, „et que me veux-tu en t'opposant ainsi à moi?“ „Regarde mon bouclier,“ répondit l'étranger, „mes armes te serviront de réponse. Je suis le frère de Marie, revenu d'Orient; et je viens à ta rencontre, pour te demander compte de ton infidélité envers elle. Prépare-toi au combat, il s'agit de vie ou de mort.“

Cette provocation hardie excita la colère de Conrad. Il tira son glaive du fourreau et le combat commença. Le faible bras de l'adversaire ne put résister longtemps aux coups puissants du chevalier Bayer, et frappé mortellement, l'agresseur tomba de son coursier. Conrad se hâta alors d'aller lui délier le heaume, afin de voir la figure inconnue; mais grands furent sa surprise et son effroi, quand il reconnut dans cette figure pâle les traits de Marie. „Je voulais mourir de ta main,“ dit d'une voix faible la mourante; „sans toi, la vie m'était à charge!“

En vain chercha-t-il alors à ramener l'agonisante; la fille héroïque mourut peu d'instants après. Pareil à un aliéné, Conrad se jeta sur le corps inanimé; la douleur lui avait ôté toutes ses facultés mentales. Ce fut dans cet état que Conrad fut retrouvé par ses gens qui eurent beaucoup de

peine à le rappeler à lui même et à le séparer du cadavre.

Marie fut enterrée avec la plus grande pompe possible, et Conrad qui depuis lors n'eut plus un moment de bonheur, fit, afin d'expier en quelque sorte sa faute, élever un couvent sur la tombe de Marie, ce monument auquel il fit don de tous ses biens, prit le nom de Mariembourg. Il partit ensuite avec une armée de croisés pour la Palestine, afin d'y trouver la mort qui l'unît à Marie. La mort sembla l'éviter pendant longtemps, la gloire et la victoire marchaient sur ses pas; mais enfin, à l'assaut de la forteresse de Ptolomaïs, le coup mortel d'un javelot ennemi atteignit le héros qui, combattant sans cuirasse, escaladait le premier les murs de la ville.

RHENSE.

L'EMPEREUR WENZEL.

Durant les désordres et les troubles de toute espèce qui attristèrent l'empire germanique vers la fin du 14. siècle, Wenzeslaüs de la maison de Luxembourg monta au trône impérial. Cependant il ne fut pas l'homme à diriger d'une main sûre le gouvernail du vaisseau de l'état, et son esprit n'était pas fait pour les occupations sérieuses et les soucis du gouvernement; le but de ses désirs

fut plutôt une vie libre et sereine au milieu des jouissances et des plaisirs; aussi reconnut-il bientôt qu'une telle vie ne doit pas être cherchée sur un trône. La pourpre et l'hermine peuvent satisfaire un coeur ambitieux, mais point celui pour qui la gloire et la renommée ne sont que vanité.

Le séjour favori de Wenzeslaus ne fut donc pas non plus la capitale ni le cabinet, sa société pas celle des conseillers de l'empire; il préférait passer ses jours sur les rives riantes du Rhin, et boire le jus de ses treilles à la source même. Rhense avait pour lui une attraction particulière, la, près du fameux siège royal, se célébrait maint joyeux festin. Le monarque y était entouré d'une société gaie et aimant comme lui le chant et le cliquetis des verres.

Le prince Électeur Robert, du Palatinat, qui aspirait depuis longtemps à la couronne impériale, et qui espérait l'obtenir facilement par une renonciation volontaire de Wenzel, fut entre autres son compagnon inséparable. Il saisit toute occasion pour faire sentir à l'empereur les désagréments et les charges de cette haute dignité. Il fit aussi comprendre au monarque qu'il ferait d'autant mieux de s'en débarrasser, que le mécontentement regnait déjà parmi les princes électeurs et qu'il avait à craindre d'être détrôné pour prétendue négligence dans le gouvernement de l'empire.

Un jour Wenzel et ses compagnons se trouvaient comme à l'ordinaire près du siège royal, et le jus

ardent des treilles d'Assmannshausen disposait toutes les têtes à la gaîté; la coupe circulait et des airs joyeux étaient entonnés; l'empereur dans un excès de bonne humeur s'adressa à Robert: „Depuis longtemps vous aspirez à la couronne que l'on a mise sur mon front. Je vous la cède pour autant que vous êtes capable de nous donner un vin qui plaise mieux à la société que celui-ci.

Aussitôt Robert fait signe à ses valets et leur donne ses ordres. Une tonne fut roulée dans la salle, et les coupes se remplirent. L'électeur s'écria: „Voici de mon vin de Bacharach;“ goûtez-le, nobles seigneurs, et dites sans crainte, s'il vous plait.

Le vin de Bacharach eut une préférence marquée, et tous les convives lui décernèrent le prix. Pour prouver qu'ils savaient l'apprécier, ils demeurèrent plus longtemps que jamais au siège royal, toute la nuit fut passée au milieu des délices causées par ce précieux nectar.

Wenzel tint parole, il céda formellement la couronne impériale à Robert du Palatinat, et celui-ci, par reconnaissance, lui fit présent de quatre aimes de vin de Bacharach.

LAHNECK.

LES DOUZE TEMPLIERS.

Au commencement du 12. siècle, plusieurs monarques poursuivaient cruellement l'ordre des Tem-

pliers fondé pour des fins pieuses et principalement pour la défense du christianisme en Orient. La puissance étendue de cet ordre donnait de l'ombrage aux têtes couronnées. Ce furent surtout Philippe le bel, roi de France et le pape Clément V, qui voulaient la destruction totale de l'ordre. A cette fin, Philippe avait attiré de l'île de Chypre à Paris le Grand-maître Molay ainsi que 60 chevaliers, c'est là qu'ils furent tous mis à mort d'une manière atroce; le pape avait donné un édit qui supprimait l'ordre et en partageait les biens arbitrairement.

Les autres chevaliers intimidés par d'aussi cruelles mesures, se dispersèrent dans d'autres pays où on les tolérait encore; mais le pouvoir ecclésiastique de Rome hâta partout la perte des refuges. Pierre d'Aichspalt, Archevêque de Mayence, fut également invité à la destruction des chevaliers qui habitaient son diocèse, et le prélat soumis résolut de commencer par les douze templiers qui occupaient le château de Lahneck.

Une forte division de troupes archiépiscopales enveloppa tout d'un coup le fort, engageant la garnison à se rendre à discrétion. Mais les chevaliers ayant encore devant l'esprit le sort de leurs frères exécutés, préparèrent une vigoureuse résistance, décidés qu'ils étaient à vendre chèrement leur vie.

Un siège régulier s'établit et fut dirigé avec tout le zèle possible. Les templiers opposèrent aux attaques furibondes du grand nombre la froide dé-

fense de cette valeur qui n'attend que la mort. Les courageux assiégés repoussèrent plusieurs assauts, et maint soldat ennemi frappé de pierres lancées des hauteurs ou atteint par les balles des défenseurs fut précipité pour ne plus se relever. Les évêques enflammés par la rage et aiguillonnés par la honte de ce que 12 chevaliers pouvaient braver toute la force des assiégeants, résolurent un dernier et général assaut. Dans les ténèbres de la nuit, le château fut escaladé de tous côtés à la fois, et quoique les glorieux templiers fissent des prodiges de valeur, leur nombre était trop minime pour qu'ils pussent résister davantage à la foule grossissante des ennemis. Bientôt la principale porte fut au pouvoir des ennemis, une partie des chevaliers tués et le reste repoussé vers le château même. Dans cette malheureuse mêlée, où ils s'encourageaient mutuellement par le souvenir de leurs frères martyrs, ils perdirent tous la vie, un seul d'entre eux excepté, lequel tenait encore son glaive menaçant quoique son sang jaillît de plusieurs blessures à la fois.

Sur ces entrefaites le jour commençait à poindre, et les premiers rayons du soleil éclairèrent le théâtre sanglant de la cour du château. Le général des soldats évêques s'approchant, fut saisi d'un respect et d'une admiration involontaires à la vue de ce dernier combattant, il lui offrit la liberté et la vie, s'il voulait cesser d'opposer une résistance inutile et demander grâce. Mais le templier, sans

daigner honorer cette offre d'une réponse, lança avec un dernier effort son acier contre ses adversaires, et se précipitant dans leurs lances, termina sa vie héroïque.

LAACH.

GÉNEVIÈVE.

Le Comte palatin Sigefroi, chevalier noble et vassal des rois francs d'Austrasie, c. à. d. du pays situé entre le Rhin, la Meuse et la Moselle, avait épousé Gèneviève, princesse de Brabant. Ils passèrent plusieurs années au château de Pfalz, situé au confluent de la Moselle et de la Saar, dans l'accord le plus parfait; et quoique leur union fût stérile, elle n'était pas moins heureuse jusqu'au moment où les arabes ayant conquis l'Espagne, pénétrèrent par les Pyrénées dans le royaume des Francs.

Aussitôt tous les ducs et les chevaliers du pays durent se joindre à l'armée du roi pour opposer une digue aux hordes nombreuses des barbares. A cet appel de l'honneur et du devoir, Sigefroi ne put rester sourd, il dut prendre part à un combat qui devait décider du sort de toute la chrétienté d'Occident. Quelque douloureux qu'il lui fût de se séparer de sa belle et pieuse épouse, il partit, après avoir institué le chevalier Golo de Drachenfels son ami, gérant de ses terres, et lui

avoir recommandé spécialement sa maison et surtout son épouse éplorée.

Golo était honnête, vaillant, mais jeune et passionné. Pendant quelque temps, il vécut tout entier à ses devoirs, et fut par sa position même constamment en société de la Comtesse dont il s'était acquis l'estime et l'amitié. Mais ce fut la société de cette femme belle et charmante qui éveilla dans son coeur une inclination fatale. Toutefois il combattit dans le principe cet amour; mais comme la vue de la belle comtesse donnait un aliment continuel à sa flamme, il finit par oublier les devoirs de l'amitié pour ne plus songer qu'à l'objet de ses désirs.

Généviève ne soupçonna rien d'abord de ce qui agitait son fidèle protecteur; mais la situation morale de Golo ne put rester un mystère pour elle. Les femmes ont d'ailleurs un sens particulier d'observation. Aussi les expressions irréfléchies échappées au chevalier lui firent enfin voir, qu'elle était elle-même l'objet de son ardente flamme.

Si Golo était resté fidèle à lui même et à ses principes, il ne se serait confié à personne et aurait abandonné un séjour désormais dangereux pour lui; mais son malheur voulut que Mathilde de Strahlen, parente de la comtesse et habitante du voisinage, vînt au château et découvrit l'amour du jeune chevalier.

Mathilde était intrigante et envieuse, aimant la domination et la malice. Elle sut facilement

s'emparer de la confiance de Golo, et comme elle jetait des regards d'envie sur la sublime beauté de la Comtesse dont l'âme était aussi pure que la rosée du matin; comme elle était animée de la haine que vouent les méchants aux bons, elle excita le chevalier à faire des démarches pour qu'il obtînt la faveur de sa maîtresse; cette intrigante lui donna un espoir qui ne pouvait jamais se réaliser, vu la vertu et la piété de l'épouse de Sigefroi.

On rapporta, il est vrai, à la noble dame, que Mathilde et Golo tramaient en secret quelque complot; mais elle n'y fit point attention. Il répugne toujours à une âme pure de croire à l'abjection d'autrui. Hélas, elle fut bientôt forcée de découvrir l'infamie de son entourage.

Séduit et poussé sur le sentier de la perdition, Golo n'était plus tel que Sigefroi son digne ami l'avait connu. Il ne fut plus question d'étouffer la passion qui le consumait, il ne songea plus qu'à la satisfaire, et tout plan que lui proposait à cette fin sa malicieuse et perfide amie, lui fut agréable.

Enfin tout avait été préparé par cette créature infâme pour l'exécution finale de ses projets. Toutes les tentatives qu'elle avait faites pour rapprocher Golo de sa maîtresse chérie, étaient demeurées infructueuses; voilà pourquoi elle conseilla une démarche ouverte et prompte. D'abord il fallait une déclaration en dûe forme, et dans le cas

de la non réussite assez probable, procéder aux moyens de violence.

Géneviève entendit avec surprise et non sans trouble, la déclaration hardie et insolente de celui que son époux confiant avait destiné à être son protecteur. Le voilà oublieux de ses devoirs de chevalier et d'ami; elle lui défendit de paraître dorénavant en sa présence, le menaçant de toute la vengeance de Sigefroi. Le premier pas était fait, le retour impossible, la route frayée devait être continuée. On envoya à Sigefroi une lettre, contre-faisant l'écriture du Gouverneur Dragones. Dans cet écrit Dragones avouait ses propres relations illicites avec Géneviève. Cette lettre devait inspirer au chevalier absent et loin de là, une haine profonde contre son innocente épouse, et rendre sans effet tout message quelconque de celle-ci. La crainte cependant de voir Géneviève s'échapper secrètement pour se rendre auprès du Comte, engagea Mathilde et Golo à la faire surveiller sévèrement, à écarter d'elle tous ceux qui lui étaient dévoués et à ne lui accorder pour son service que des créatures à eux soumises. Non contents de ces mesures, ces scélérats eurent la barbarie de jeter la noble dame dans un cachot.

L'époux était absent depuis six mois et ce fut dans cette captivité que la malheureuse accoucha d'un fils à qui elle donna le nom de Schmerzenreich (enfant de la douleur) parce qu'elle lui avait donné le jour au milieu des souffrances.

Sur ces entre'aies Sigefroi s'était vaillamment comporté à l'armée. Les chrétiens trop faibles pour résister aux hordes toujours renouvelées des arabes, durent céder après plusieurs combats sanglants. Les intidèles s'approchaient déjà, comme une nuée noire et menaçante, des belles rives de la Loire, lorsque Charles Martel vint à leur secours avec une armée toute neuve et ranima le courage des guerriers chrétiens. Une bataille décisive eut lieu près de Tours. Ce fut une guerre de vie ou de mort, une guerre qui devait décider, si à l'avenir le croissant ou la croix règnerait en Europe.

Sigefroi à la tête de son ban combattit côte à côte avec Charles Martel et fit des prodiges de valeur. Son panache flottait au milieu des cohortes ennemies, son fer terrible reluisait et les corps des sarrasins s'entassaient devant le Comte. La victoire fut longtemps indécise, mais le courage persévérant et inébranlable des occidentaux l'emporta, et des milliers d'ennemis morts ou expirants couvrirent le champ de bataille. Sigefroi était demeuré sain et sauf jusqu'à la fin du combat; mais sur le soir il fut blessé d'un coup de lance en poursuivant les fuyards. Il dut s'abandonner aux soins d'un médecin et se condamner à l'inaction. Plus que jamais il fut alors occupé de son épouse éloignée et solitaire, et le lendemain déjà, il envoya son ami Charles de Rheingrafenstein au château pour donner de ses nouvelles à Gèneviève et lui annoncer le prochain retour de son époux.

Ce chevalier arrivait à Pfalz, au moment où Mathilde et Golo soumettaient à un conseil composé de nobles et de juges, les fausses preuves de la culpabilité et de l'infidélité de Gèneviève, afin de faire prononcer la condamnation et le bannissement de l'infortunée comtesse. En vain Charles de Rheingrafenstein tâchait-il de déjouer un complot aussi abominable; la corruption et la cabale remportèrent la victoire; la malheureuse fut déclarée coupable, et Charles n'eut d'autre alternative que celle de jeter le gant pour prouver l'innocence de la condamnée. Golo fut obligé d'accepter la provocation, à moins de renoncer à tout, et le jour du duel fut immédiatement fixé. Ce combat devait être un jugement de Dieu, l'enfer toutefois se réjouit de la victoire. Le chevalier Charles succomba à la vaillance désespérée et à la force de Golo, il eut le coeur percé et exhala son âme généreuse.

Rien ne pouvait plus détourner de Gèneviève le sort terrible qui l'attendait; après la mort de son défenseur, elle crut la sienne inévitable; les juges maintinrent leur sentence, et Gèneviève aurait terminé sa vie sur le bûcher, si d'un côté ses ennemis avaient osé donner à la contrée où elle était honorée et aimée, le spectacle d'une exécution publique, et si d'un autre côté la passion de Golo ne s'était opposée à la mort de la belle dame. Mathilde voulait qu'elle fût assassinée secrètement au milieu de la nuit dans la solitude

d'une forêt, loin de tout témoin et par des mains corrompues. Deux valets gagnés par elle, reçurent l'ordre d'amener la nuit la comtesse et son enfant, et de rapporter, en signe qu'ils avaient exécuté le meurtre, les langues des deux victimes. Les valets partirent pour accomplir leur message. Géneviève et le petit Schmerzenreich qui ne comprenait point l'étendue de son malheur, virent dans la terrible solitude des bois briller les poignards des assassins; mais ces coeurs endurcis se laissèrent cependant fléchir, et finirent par croire aux protestations d'innocence de la Comtesse; ils lui accordèrent la vie, ainsi qu'à son fils, toutefois après avoir conduit les victimes assez avant dans la forêt, pour que le retour leur fût à jamais impossible. Abandonnant ensuite les infortunés à leur sort, ils apportèrent, pour leur retour au château, deux langues de brebis comme preuve de l'exécution fidèle de leur tâche.

Sigefroi revint dans son pays, dès que sa blessure le lui permit. Mathilde et Golo lui soumièrent incontinent la sentence des juges, ainsi que la relation de l'issue du jugement de Dieu. Ces pièces n'attestaient que trop la culpabilité de Géneviève. Le malheureux comte ne douta aucunement de la véracité des pièces de conviction, et pourtant il chercha vainement à oublier l'épouse infidèle.

Géneviève, après avoir longuement erré dans la forêt, était enfin parvenue à découvrir une caverne qui lui offrit un refuge; dépourvue cepen-

dant de tout moyen d'existence, elle pensa y mourir de misère. Sa douleur fut extrême en voyant l'impossibilité de donner un peu de nourriture à son fils. Mais voilà qu'une biche blanche entre, comme une messagère du ciel, dans la caverne, et se couche familièrement aux pieds de la pauvre abandonnée. La biche devait avoir eu nouvellement des petits, car ses mammelles étaient pleines, elle en fit volontairement l'abandon à la mère et à son fils qui puisèrent de nouvelles forces à cette source. L'animal apprivoisé revint tous les jours, et finit par ne plus les quitter. Bientôt GENEVIÈVE trouva aussi des racines et des herbes. Ses tristes jours s'écoulaient sans un rayon d'espoir. La confiance en la justice divine la soutenait cependant, et son petit SCHMERZENREICH apprenait tous les jours mieux à l'invoquer.

SIGEFROI se sentant seul et abandonné dans son château, même au milieu des réunions les plus brillantes, ne trouvait de joie nulle part. Le souvenir de son épouse le poursuivait comme son ombre, et quoi qu'il entreprît pour se distraire, rien ne parvint à effacer en lui l'image des temps passés, le souvenir de son bonheur d'autrefois. Son occupation favorite fut la chasse. Il s'y adonnait avec beaucoup d'ardeur, parce qu'il la croyait seule capable d'endormir momentanément sa douleur.

Un jour le Comte entreprit une grande chasse à laquelle Golo prit part aussi. La poursuite du

gibier qu'il avait lancé avait emporté le comte bien avant dans la forêt, et il pensait rebrousser chemin, lorsqu'une biche blanche se leva devant lui. L'atteindre fut le but du chasseur, il vola à travers épines et broussailles, bruyères et marais. Déjà il avait blessé l'animal d'un coup de javelot, les chiens étaient sur le point de s'emparer de la proie, lorsque la biche se réfugia dans une caverne. Le comte fut étonné de voir sortir de cet antre une femme, aux pieds de laquelle la biche se coucha d'un air doux et caressant et comme pour lui demander sa protection.

La présence d'une créature humaine au milieu de ce désert dut surprendre singulièrement Sigefroi; mais quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'en s'approchant il découvrit dans cette figure pâle et souffrante, les traits de son épouse, et que celle-ci avec l'expression de la frayeur et de la joie tout ensemble, le nomma par son nom. Géneviève se jette à ses genoux, et proteste, en invoquant Dieu et ses saints comme témoins, de sa fidélité inviolable envers son époux. Elle raconte comment poursuivie par la passion de Golo et la méchanceté de Mathilde, elle ne doit sa conservation qu'à un miracle.

La vue de son épouse que le chagrin et la misère avaient exténuée, ses haillous à peine suffisants pour couvrir sa nudité, et les paroles de Géneviève exprimant les plus grandes souffrances de la vertu calomniée, firent une impression ter-

rible sur le Comte. Mais lorsque le petit Schmerzenreich qui, à proximité de la caverne prenait ses ébats, s'approcha timide et curieux, et que Gèneviève le désigna à Sigefroi comme leur enfant commun, le chevalier ne résista plus au pouvoir du moment, et pleurant de douleur et de joie, il pressa l'épouse et le fils contre sa poitrine. Puis il sonna du cor, et toute sa suite accourut, en même temps que Golo.

„La connais-tu?“ tonna la voix du Comte en s'adressant au scélérat qu'il arrachait de la foule et menait devant Gèneviève. Golo pâlit, et tous les assistants furent dans l'étonnement, en voyant la femme et l'enfant, et en entendant leur nom. Surprise par l'accusation terrible et imprévue, et n'ayant point prémédité de moyens évasifs, le criminel ne put rien nier; il avoua tout, et désignant Mathilde pour l'avoir séduit, il implora sa propre grâce. Mais en présence d'un si horrible forfait, Sigefroi ne put songer à pardonner. Golo fut livré à la justice et expia sous la hache du bourreau ses forfaits contre l'innocence, sa trahison envers l'amitié et son ignoble aveuglement produit par une passion effrénée. Mathilde prit la fuite, mais poursuivie par des voyageurs, elle se précipita avec son cheval dans la Moselle, dont les flots se refermèrent pour toujours sur elle.

Gèneviève trouva dans l'amour de son époux un bonheur tout nouveau. Schmerzenreich, grandissant en force et en vertu, devint la joie de ses

parents. Par reconnaissance envers le Ciel, qui l'avait si visiblement protégée, cette noble dame fonda l'église de Notre-Dame près de Laach, dans une contrée qu'elle préférait à toute autre. Elle fut enterrée, d'après sa volonté expresse, au sein de ce temple. On y montre encore de nos jours sa tombe aux nombreux visiteurs.

HAMMERSTEIN.

LE SANG SALIQUE

Non loin de la gentille et ravissante ville de Neuwied s'élève sur un rocher escarpé entouré de forêts aériennes et tout près des bords du Rhin, la forteresse de Hammerstein depuis longtemps tombée en ruines. Suivant quelques chroniqueurs elle doit ce nom à son fondateur Charles Martel (Hammer) suivant d'autres au rocher (Stein) sur lequel elle est assise et qui a de la ressemblance avec la forme d'un marteau.

C'est là que demeurait au commencement du 11. siècle le Comte Othon de Hammerstein. Ce chevalier avait eutamé avec l'évêque Erkenbold de Mayence une hostilité longue et sanglante, et comme le Seigneur spirituel ne pouvait rien par la force des armes contre le vaillant et valeureux comte, il cherchait à lui nuire d'une autre façon.

Une occasion telle que la désirait le prélat vint bientôt s'offrir d'elle-même, et voici comment :

Othon épousa la belle Irmégarde, sa tante. Or, d'après les lois canoniques, il fallait pour une union d'aussi proches parents la dispense papale. Le Comte ayant obstinément refusé de demander cette permission, l'évêque se hâta d'excommunier son adversaire, et de déclarer par une sentence synodale le mariage nul et non-avenue.

Cependant le prélat n'ayant pas réussi à détruire le bonheur du jeune couple, et l'excommunication ne produisant pas plus que la sentence, l'effet qu'il en avait espéré, s'adressa à l'empereur Henri II. Il ne cessa d'importuner le monarque, le priant de soutenir les commandements de l'église par la puissance temporelle, et de châtier l'incestueux Othon.

L'empereur, trop condescendant pour le clergé, se laissa bientôt gagner par l'évêque et se rendit en personne au siège de Hammerstein avec une armée considérable. La garnison se défendit avec autant de courage que d'adresse; le siège dont l'issue n'était pas douteuse, pouvait cependant traîner en longueur, et l'empereur fatigué d'attaques infructueuses souvent répétées, aurait volontiers saisi une occasion pour en finir honorablement.

Dans une sortie que fit le Comte accompagné de sa vaillante moitié, ils furent tous deux et accidentellement blessés de coups de flèches et du-

rent retourner à la forteresse couverts de sang. L'empereur ayant été informé de cet accident, dit à l'évêque : „En vérité, m'est avis que nous ne parviendrons jamais à dompter le courage de ces amants. Voilà pourquoi nous terminerons ces hostilités, d'autant plus que le sang, cause de leur péché, a coulé et que la faute a été expiée de cette manière. Je vais en faire informer le Comte, et vous même, je le veux, unirez le couple avec les cérémonies et la bénédiction de l'église.

Ainsi fut-il fait. Une réconciliation sincère mit pour toujours un terme à la guerre, et Othon célébra avec ses nobles hôtes la fête la plus brillante qu'on eût jamais vu dans les salles du château de Hammerstein.

ALTENAAR.

LE DERNIER CHEVALIER D'ALTENAAR.

Dans la vallée rocailleuse et étroite traversée par la rivière de l'Aar laquelle, tantôt murmure comme un ruisseau glissant sur des cailloux, tantôt écume et mugit comme un torrent, se trouvent, sur la pointe d'une des nombreuses montagnes coniques qui y longent les rives, les tristes ruines du château d'Altenaar jadis si puissant.

La race des propriétaires et habitants du château de ce nom s'est éteinte dans la nuit des temps par un évènement tragique dont le souvenir

s'est perpétué jusqu'à nos jours par la tradition populaire. Aussi depuis les temps les plus reculés, alors que le château était encore habitable et magnifique, aucun noble du pays ne le choisit plus pour résidence.

Kurt d'Altenaar, le dernier rejeton de sa race, chevalier vaillant et aimant la liberté, s'opposant aux exigences injustes des évêques et des princes de son pays, se vit un jour entouré dans son château par des guerriers ennemis. La défense fut vigoureuse et digne d'un chevalier d'honneur, les rochers bravèrent les attaques, et plus d'un soldat ennemi fut tué par Kurt et ses aides fidèles ou écrasé par des quartiers de roche lancés des hauteurs. Le siège se prolongea malheureusement et le manque de vivres devint à la longue l'ennemi le plus terrible des défenseurs.

Kurt pouvait désigner d'avance le jour où il distribuerait à ses compagnons le dernier pain, et où il devrait se rendre ou périr. Mais du côté des assiégeants il y eut aussi non pas manque de vivres, mais manque de courage et de persévérance. L'embarras de la petite garnison leur était inconnu, et ils pensaient ne pouvoir jamais maîtriser un fort dont l'élévation et les remparts se raillaient des attaques les plus formidables.

Les évêques et les princes étaient à la veille de voir éclater un mécontentement général dans leurs rangs. Nombre de leurs valets et de leurs

vassaux se dérobaient journellement par la fuite à un combat aussi inutile que dangereux, et déjà l'émeute et la révolte allaient désorganiser complètement l'armée assiégeante, lorsque parut sur le donjon le plus élevé du château éclairé par l'aurore, monté sur son coursier et totalement armé le vieux Kurt à la blanche chevelure. Son auguste et imposante figure, ses cheveux longs et argentés, la pâleur de ses joues ombragées par son panache, sa brillante armure d'acier, son coursier blanc comme la neige, tout cela donnait au chevalier un air sublime et idéal; tous les yeux étaient fixés sur lui dans l'attente de ce qui allait arriver. Il étendit la main comme pour demander la parole, et les assiégeants écoutant dans un religieux silence, il dit d'une voix rétentissante: „Voici le dernier homme et le dernier coursier de tous ceux qui ont respiré dans cette forteresse. La faim m'a enlevé mes compagnons, ma femme et mes enfants; il n'est plus ici âme qui vive. Mais tous sont morts libres, haïssant le joug ignominieux du servage. Et tel j'ai vécu, tel je veux mourir; libre de tout esclavage et digne du nom de chevalier.“ A ces mots donnant de l'éperon à son coursier, il se dirigea vers les bords du rocher; le noble animal se cabra, mais poussé par la force du chevalier, il se précipita avec lui par un saut terrible de cette hauteur immense. Ils roulèrent, accompagnés de masses de pierres, de rocher en rocher jusque dans les

flots de l'Aar qui se refermèrent pour toujours sur le coursier et son cavalier.

L'effroi et l'horreur s'emparèrent des témoins de cette scène, les assiégeants partirent immédiatement, aucun d'eux ne voulut mettre le pied dans le château devenu la demeure de la mort, aucun d'eux ne voulut prolonger son séjour dans une contrée qui leur parut dès lors le séjour de l'épouvante.

ROLANDSECK.

Le Comte Roland *d'Angers*, contemporain et neveu de Charlemagne, chevalier vaillant et digne palatin s'était distingué dans maint combat et dans mainte aventure. Son nom s'était illustré dans les pays qu'il avait parcourus et dans lesquels son glaive avait châtié les brigands, protégé la faible innocence, ou remporté la victoire en joutant dans les tournois. A cette époque il séjournait à Paris, à la cour de son oncle, pour se délasser de ses nombreuses expéditions et pour goûter en passant les douceurs de l'oisiveté et les plaisirs de la cour; mais cette vie ne fut point de son goût. Son esprit agité désirait ardemment les faits d'armes, les dangers et la diversité d'une course aventureuse, et non le repos commode d'une résidence fixe et d'une vie monotone quoique splendide.

Il se présenta donc devant l'empereur son pa-

rent et le pria de lui permettre de faire des excursions chevaleresques dans des pays qui lui étaient restés inconnus jusqu'alors. Cette demande lui fut accordée, et le lendemain au point du jour, Roland s'élança sur son vaillant et célèbre coursier *Brilliador*, et quitta la magnifique résidence accompagné d'un fidèle écuyer.

Les belles plaines arrosées par la Marne et les Vosges austères furent le premier but de son expédition. Après cela il se dirigea vers la Franconie, y châtia quelques chevaliers pillards, et leur fit lâcher proie; ensuite il visita un ancien ami et compagnon d'armes, le chevalier Kurt sur Frankenstein, et résolut finalement de se diriger vers les belles rives du Rhin et d'aller voir dans leurs châteaux les chevaliers de ces contrées.

Le printemps répandait ses charmes sur les champs et revêtait les bords romantiques des tapis de la plus fraîche verdure, lorsque Roland descendit le fleuve. Le chevalier pensait n'avoir jamais joui de l'aspect d'aussi belles contrées, et lui qui d'habitude n'avait guère d'attention pour les beautés de la nature, se perdait des heures entières dans la contemplation des splendeurs qui l'environnaient.

Il avait déjà voyagé bien des jours, déjà visité bien des châteaux, et trouvé partout réception hospitalière, lorsqu'un soir le Drachenbourg s'éleva devant lui. Les murs et les crénaux du vaste et magnifique manoir brillaient dans l'or du soleil

couchant, et étincelaient avec les autres sommets des Sept-Montagnes sur la vallée déjà couverte des ombres du soir. La chaleur du jour avait fait place à une fraîcheur bienfaisante; les troupeaux de moutons retournaient à leur parc, le vigneron fatigué regagnait sa cabane, le pêcheur, faisant le calcul de la prise du jour, attachait sa barque au rivage, et le fleuve, sans être ridé par un zéphyr, glissait, comme une nappe d'éméraudés, entre ses rives paisibles.

Cette belle image du repos, cette paix de la nature et par dessus tout cela l'azur limpide du ciel, voilà ce qui fit sur Roland une impression extraordinaire et profonde. Pour la première fois de sa vie, il fut dominé par un sentiment inexplicable de douce mélancolie, et ce sentiment l'attachait au point que son écuyer dut enfin l'avertir qu'il était plus que temps de poursuivre la route, s'ils voulaient encore trouver un gîte avant la nuit. Le palatin demanda à un passant quel était le seigneur habitant cette haute forteresse? et quand il apprit que c'était le chevalier Héribert, et que le château portait le nom de Drachenbourg, il se souvint que c'était justement ce chevalier-là à qui il devait porter un message de la part de ses amis de Franconie et du Haut-Rhin. Roland se hâta de passer le fleuve. Il faisait déjà nuit quand il approcha de la porte du château. Après qu'il eut décliné son nom, on le reçut avec empressement, et le chevalier Héribert l'accueillit cordialement

et avec toute la distinction que l'on peut accorder à un hôte qu'on estime.

Le lendemain Héribert présenta à son hôte sa fille unique Hildegonde. A l'aspect de cette vierge belle et entourée de tous les charmes de la jeunesse, Roland fut fasciné. Ce chevalier vaillant avide de combats et d'entreprises hasardeuses, n'ayant jamais ouvert son coeur à un amour plus noble, ce guerrier habitué au carnage, se trouva, en présence de cette fille ravissante, subjugué par un sentiment tout nouveau et qui s'empara de tout son être. Dès lors il fut entièrement changé; il ne parla plus d'aventures ni d'actions guerrières, il vanta plutôt le bonheur de la vie domestique et la félicité que donne la possession d'une épouse gracieuse et tendre; il ne songea pas non plus à partir, car la force lui manquait pour se séparer d'un être qu'il adorait.

L'état de son coeur ne put demeurer un secret pour quiconque l'observait, aussi Héribert l'eut-il bientôt remarqué. Hildegonde elle-même vit avec un ravissement virginal que l'amour rapprochait d'elle le jeune homme qui, de prime-abord, lui avait plu également, et dont les ménestrels chantaient déjà l'héroïsme et la gloire.

Roland ne put longtemps renfermer en lui-même les penchants irrésistibles de son coeur. Il en fit part au délicieux objet de ses désirs et fut écouté. Héribert ne s'opposait point à ce que l'illustre palatin devînt son gendre, et rien ne sem-

blait pouvoir contrarier le bonheur des amants. Déjà ils songeaient à se bâtir un château auprès du beau Rhin, à proximité de l'ami paternel, et déjà Roland voulait renoncer à jamais à ses expéditions aventureuses pour ne vivre qu'aux douces joies de l'amour, lorsque tout-à-coup un messager de son oncle l'empereur vint renverser ces beaux projets.

Les Maures ravageaient l'Espagne septentrionale, et le royaume franc était déjà menacé de leurs incursions. Charlemagne envoyait une armée pour les refouler, et son neveu ne devait pas manquer là où il s'agissait de moissonner la gloire et la renommée en combattant les infidèles. Un ordre de l'empereur rappela donc Roland ; tout chevalier, tout noble devait se rendre à cet appel, à moins de faire abnégation devant le monde de la première vertu chevaleresque, la vaillance et l'héroïsme. Et Roland, aurait-il pu rester sourd à la voix du devoir et de l'honneur ? Quelqu'immense que fût la douleur de la séparation, quelque blessure que son cœur en reçût, il s'arracha des bras de l'amour. Une angoisse indicible s'empara d'Hildegonde, quand vint le jour de la séparation fatale, et que Roland monta son coursier qui devait le porter loin, bien loin au milieu des armées ennemies et du tumulte des batailles. La promesse ferme et solennelle qu'il fit de revenir aussitôt que possible porté sur les ailes de l'amour, ne calma

que momentanément l'inquiétude de la vierge sans pouvoir dissiper ses sinistres prévisions.

Après bien des serments réciproques d'une fidélité éternelle, prononcés par des coeurs purs et sincères, et après que Roland eut dit son douloureux adieu au chevalier Héribert, il quitta le château qui lui était devenu si cher, et se rendit en toute hâte à l'armée. Mainte rencontre sanglante eut lieu, maint combat fut gagné avec peine; la célèbre épée du palatin remporta partout la victoire, mais on ne prévoyait point la fin de la guerre.

Une bataille furieuse dans la vallée de Roncevaux devait enfin amener une décision; car l'armée chrétienne tout entière se trouvait en présence des forces réunis des infidèles; des deux côtés on fit des prodiges de valeur. Pendant longtemps la victoire fut incertaine et ce ne fut que bien avant dans la soirée qu'une attaque prodigieuse des Francs dispersant les rangs ennemis eut le succès le plus éclatant. Hélas, la victoire avait coûté bien cher. Le sol était jonché de nobles chevaliers, Roland lui-même fortement blessé par la massue d'un arabe gigantesque, tomba dans la mêlée. Les combattants passèrent sur son corps; mais son fidèle écuyer ne l'abandonna point. Il voulait au moins lui rendre les derniers devoirs, si tout souffle de vie était éteint en lui. L'armée crut le héros mort, on l'avait vu tomber, et la nouvelle de sa fin glorieuse se répandit partout.



M. Petzsch del.

Edmund Spuler sculp.

ROLAND UND HILDEGARDE.

Verlag von D. Kapp in Mainz.

On apprit également au Drachenbourg que le Comte Roland, la fleur de la chevalerie avait péri dans la bataille contre les Sarrasins. Nulle plume ne décrira jamais la tristesse que cette nouvelle causa à Héribert, nulle plume ne retracera l'immense douleur, le désespoir déchirant de la pauvre Hildegonde. Dès qu'un peu de calme lui fut revenu, elle se retira dans sa chambre pour ne s'occuper que de la perte de son fiancé. On ne la vit que rarement traverser les galeries du fort; et peu de semaines après la fatale nouvelle, le couvent de nonnes situé sur l'île du Rhin contempla en Hildegonde une novice zélée et pieuse. Mu par ses instantes prières, l'évêque abrégea son noviciat, et peu de temps après, cette malheureuse vierge put prononcer devant l'autel ses vœux irrévocables.

Or, Roland n'avait pas été tué à cette célèbre bataille, quoiqu'il fût tombée sans connaissance. Le fidèle écuyer découvrant encore en lui quelques signes de vie, le transporta avec peine jusqu'à une cabane de berger. Ce fut là que le palatin se rétablit soigné par des mains charitables, et soutenu par sa forte nature. Mais des mois se passèrent, avant qu'il se sentît les forces nécessaires pour quitter le toit hospitalier, et pour voler, à petites journées, aux lieux qui lui étaient si chers.

Par une de ces soirées d'automne couvertes de brouillards, il frappa aux portes du Drachenbourg. Il était dans une attente joyeuse et en même temps dans une anxiété indicible qui lui enveloppait l'ave-

nir d'un sombre linceuil. Héribert se méfiat de sa vue, quand Roland se présenta à lui; quand il lui demandait vivement des nouvelles d'Hildegonde, le malheureux père se couvrit la figure, et ce ne fut qu'après un assez long intervalle qu'il eut la force de lui annoncer que sa fille était la fiancée du ciel.

Cette nouvelle était un coup de foudre pour Roland; il se tint immobile et sans proférer un mot devant celui qui lui enlevait ainsi son bonheur, et à l'heure même il quitta les murs du château.

Vis-à-vis du couvent, sur la rive gauche du Rhin s'élève une montagne d'où l'on découvre un immense horizon. Ce fut là que Roland se bâtit un château, pour être toujours à proximité de son amante; et là, auprès d'une fenêtre du château, il passa des jours et des nuits, rien que pour avoir en vue le couvent.

Il vécut ainsi pendant des années sur ces hauteurs en compagnie de son fidèle écuyer. Tous les matins il eut le bonheur de découvrir dans le lointain sa chère Hildegonde, il lui semblait parfois que la vierge lui adressait un salut. Mais il ne devait même pas jouir longtemps de ce bonheur si doux et si triste. Un jour sa bien-aimée ne parut pas et, un autre jour, il vit un convoi funèbre se diriger vers le cimetière. Quelle était la nonne qu'on portait au tombeau? Était-ce, comme il en avait le pressentiment, son Hildegonde? La douleur avait-

elle brisé cette rose? Ce que la voix intérieure lui avait dit, ne fut que trop tôt confirmé par la bouche de son écuyer.

Dès ce moment, Roland ne prononça plus un mot. Immobile et pâle, il tint ses regards fixés sur le cimetière du couvent, et ce fut dans cette attitude qu'un jour l'écuyer le trouva mort. Ses yeux cassés ne s'étaient point détournés du tombeau de sa bien-aimée.

Aujourd'hui encore, la montagne qui porta le château de Roland, s'appelle Rolandseck. Pendant une nuit d'hiver fort orageuse, une arche très-élevée, dernier reste du château, s'écroula. Une nouvelle arche a été construite à la place de l'ancienne qui rappelle au voyageur l'amour le plus fidèle et le plus pur des temps passés de la chevalerie.

KOENIGSWINTER.

LE DRACHENFELS.

La pointe occidentale des Sept-Montagnes toute proche des bords du Rhin, s'appelle depuis les temps païens les plus reculés, le *Drachenfels*. Les habitants de cette contrée lui donnèrent ce nom, à cause d'un dragon qui y habitait sur le revers sud-ouest dans une caverne rocailleuse formée par la nature, laquelle s'appelle encore de nos jours le trou du dragon. Le monstre était de la plus

horrible figure; une tête informe avec une gueule armée d'une triple rangée de dents et assez grande pour y engloutir plusieurs hommes à la fois; un corps d'une longueur démesurée, cuirassé d'écailles aux mille couleurs des rayons du soleil; une longue queue de serpent, également propre à se tourner en mille courbes tortueuses, et à saisir dans ses replis la proie désirée; le corps entier se mouvant sur de courtes pattes aux griffes aiguës -- c'est ainsi que la chronique nous depeint ce reptile, l'horreur de toute la contrée.

Il ne faut point s'étonner que les habitants païens des plaines de l'une et de l'autre rive rendissent les honneurs divins à cet hôte formidable, contre lequel les efforts humains ne pouvaient rien, et qu'il le regardassent comme un être supérieur destiné à les punir et à les corriger. Les prêtres pensaient devoir reconcilier la divinité au moyen de sacrifices, et ces sacrifices consistaient, dans ces temps de barbarie et de superstition, en victimes humaines: on immolait ceux qui s'étaient attiré la haine des chefs du peuple et des prêtres ou qui avaient été pris à la guerre.

A l'époque donc où le christianisme commençait à se répandre sur la rive gauche du Rhin, régnaient dans les forêts de la rive droite Rinbod et Horsrik, deux princes, guerriers puissants. Aveuglément dévoués au paganisme, et excités par des prêtres idolâtres à la haine de ceux qui suivaient la doctrine douce et bienfaisante du Sauveur, ils

entreprirent souvent des expéditions sanglantes au delà du Rhin, et ne manquèrent jamais d'apporter en offrandes au monstre du Drachenfels bon nombre de prisonniers.

Or, il arriva un jour, que les deux princes revenant d'une de ces expéditions, se partagèrent butin et prisonniers comme à l'ordinaire. Parmi les derniers se trouvait une belle vierge chrétienne que Rinbod charmé de sa jeunesse et de ses grâces, demandait pour lui, tandis que Horsrik non moins enflammé d'amour pour elle, la revendiquait aussi pour sa part.

Il y eut donc entre ces deux chefs une division sérieuse, et déjà Horsrik plus emporté que l'autre allait tirer le glaive, lorsque le grand-prêtre séparant les combattants, empêcha la bataille par son autorité et dit : „Une étrangère à notre religion, une fille de ces chrétiens que nous détestons hâissons ne doit point diviser nos princes à notre grand détriment; qu'elle ne soit la part d'aucun d'eux; qu'elle soit plutôt une victime pour le dragon, je veux la lui offrir demain en l'honneur de Wodan, notre dieu suprême.

Le prêtre avait décidé; toute remontrance aurait été vaine. Rinbod cependant qui sentait pour la vierge un amour plus noble que son sauvage rival, aurait volontiers exposé sa vie pour la sauver. L'horreur et l'épouvante s'emparèrent de la malheureuse lorsqu'elle apprit quel sort l'attendait; elle puisait cependant quelque force et quelque

courage dans la pensée que son Dieu, que son Sauveur le voulait ainsi, et en chrétienne pieuse elle se soumit sans murmure à la décision céleste.

L'horrible jour étant venu, la vierge fut menée avec beaucoup de prisonniers qui devaient partager son sort, sur la cime du Drachenfels. Peuple et guerriers en foule suivirent le cortège de tous les prêtres de la tribu, afin d'assister à un spectacle que ne se célébrait que rarement avec autant de pompe et de solennité. Rinbod aussi se trouva sur les hauteurs, mais plein d'inquiétude et de chagrin de ce qu'une vierge aussi belle, aussi auguste allait être sacrifiée au monstre; et il crut mourir de douleur en la voyant passer calme et résignée, ornée du bandeau sacré, et n'appartenant plus à la terre, mais ressemblant à un être céleste.

Elle tenait à la main un crucifix qu'elle portait naguère caché sur elle; ses regards étaient attachés sur l'image du Christ, et cette vue lui inspirait l'espoir qu'elle serait sauvée. Elle se laissa conduire sans résistance vers le lieu des sacrifices où, liée à un arbre, elle devait attendre que le dragon vînt l'engloutir.

Peu de temps après, le monstre se releva dans son antre; à peine eût-il découvert sa proie, qu'il se roula de plus en plus près, pour s'en emparer, Quiconque voyait le dragon dans toute sa difformité et toute son horreur, devait frémir involontairement et être saisi d'épouvante; la vierge faillit perdre connaissance en voyant sa perte aussi im-

minente, et tenant en guise de préservatif la croix devant elle, elle s'écria au plus fort de son angoisse: „Seigneur, mon Dieu, assiste-moi dans cette extrémité!“

Le reptile déjà la gueule béante pour dévorer la prisonnière, recula à la vue de la sainte croix comme frappé de la foudre, et poussant un hurlement effroyable se précipita des hauteurs dans les flots du Rhin. Il y fut englouti à tout jamais.

La foule des païens réunis sur ce point avait vu ce miracle; ils en avaient été frappés. A peine en crurent-ils leurs yeux lorsqu'ils virent cet épouvantail de la contrée, l'objet d'honneurs divins, se précipiter dans l'abîme devant cette petite image du Dieu des chrétiens; mais ils reconnurent tous que ce Dieu des chrétiens devait être plus grand et plus puissant que leurs idoles païennes. Rinbod se remit le premier de son étonnement. Il courut avec une joie bruyante délier la vierge, et l'emmena en triomphe. Les autres victimes furent également délivrées de leurs chaînes, et le peuple se voyant débarrassé du dragon par l'image du Christ, après avoir admiré en silence la pieuse résignation de la chrétienne, proclamait hautement vouloir embrasser une croyance, que Dieu protège aussi visiblement.

La vierge entreprit de répandre le christianisme par ses exhortations. Les païens saisirent avidement les doctrines de l'évangile, et des milliers d'entre eux reçurent peu de temps après le baptême. Mais

le premier et le plus zélé chrétien parmi eux fut Rinbod, aussi la vierge le recompensa-t-elle en lui accordant sa main. Et ce fut sur ce même Drachenfels qu'il se construisit un château-fort, et qu'il devint le fondateur de la race des Drachenbourgeois, laquelle a fleuri en cette contrée durant environ dix siècles.

HEISTERBACH, DANS LES SEPT-MONTAGNES.

LE SCEPTIQUE CONVERTI.

Parmi les moines du couvent de Heisterbach se distinguait, par son savoir et par l'étude assidue de l'écriture sainte, frère Aloyse. Tout le monde et même l'abbé venaient puiser à cette source de sagesse, lorsqu'il s'agissait d'expliquer quelque passage obscur des saints Pères ou des livres sacrés; car nul autre ne savait, comme lui, en expliquer le sens, et en ôter jusqu'aux moindres traces de doute.

Un seul point lui était toujours resté obscur à lui-même, et ce point-là demeurait le sujet constant, de ses méditations; c'étaient les paroles de l'Apôtre St. Pierre: „Mille ans ne sont qu'un jour devant le Seigneur“ qui tourmentaient sans cesse l'esprit du moine. Souvent il passait des jours entiers dans sa cellule, scrutant le mystère de ces paroles; mais à mesure qu'il tâchait d'en pénétrer le sens,

ses doutes se multipliaient et son incrédulité grandissait. Ses idées se brouillaient parfois au point, que les autres frères craignirent qu'il ne finît par avoir l'esprit dérangé.

Plongé dans ses méditations, il s'était couché sous un arbre de la forêt voisine et s'y était endormi. La cloche des vêpres l'éveilla enfin, et lui rappela qu'il était plus que temps de retourner au couvent. Il fut étonné de ce qu'au lieu du frère servant qu'il connaissait, un autre lui vint ouvrir la porte. Mais Aloyse ne mit aucune importance à ce changement; car, entendant déjà le chant des frères s'élever dans l'église, il se dépêcha d'aller à sa place habituelle. Mais son siège était occupé; un moine qui lui était entièrement inconnu, y était, et celui-ci voyait Aloyse être aussi étonné qu'il l'était déjà lui-même.

Aloyse vit alors avec un étonnement de plus en plus grand que tous les autres moines lui étaient inconnus, et ceux-ci n'étaient pas moins surpris de le voir. Cependant les chants cessèrent et l'on demanda au dernier venu qui il était et ce qu'il voulait? Il déclina son nom; et comme il soutenait appartenir au couvent, les pieux frères le considéraient avec plus de surprise encore, et ils étaient sur le point de le croire aliéné.

Finalement l'un d'entr'eux se souvint avoir lu dans les annales du couvent que — plusieurs siècles avant cette époque — avait vécu dans cette abbaye certain Aloyse distingué par son profond savoir, et

qu'il avait disparu sans laisser de traces après lui, s'étant allé promener au bois. Aloyse nomma ensuite l'abbé qui l'avait reçu au couvent, et désigna le temps qu'il y avait passé; on fit des recherches dans les archives, et toutes les circonstances démontrèrent qu'Aloyse était ressuscité. Durant le temps de son sommeil qui avait paru au sceptique n'avoir été que de quelques heures, trois siècles s'étaient écoulés; le Ciel avait fait ce miracle pour montrer aux hommes qu'ils ne doivent point approfondir les paroles de l'Écriture sainte ni en faire un objet de doute, mais qu'ils doivent y ajouter une foi d'enfant.

BONN.

LE CHERCHEUR DE TRÉSORS.

Vers la fin du 17. siècle, à l'époque où la ville de Bonn commençait à se relever des malheurs qu'elle avait soufferts durant le siège opiniâtre, heureusement levé alors, vivait dans cette cité un jeune serrurier. Il avait fait son chef-d'oeuvre et voulait s'établir à Endenich, où son père occupait l'emploi d'échevin du tribunal prévotal séculier. Ce brave homme avait, comme beaucoup d'autres contemporains, perdu son avoir par la guerre; sa maison étant devenue la proie des flammes, il eut la douleur de perdre son fils aîné, son favorit, au moment où celui-ci avait poussé à l'excès l'ardeur de sauver les objets les plus précieux.

Accablé sous le poids de cette douleur, le vieillard résolut de passer le restant de ses jours dans le repos, de jouir de la présence de son autre fils et de trouver dans le bonheur de celui-ci son propre bonheur. Le métier de serrurier était lucratif; partout il fallait restaurer ou rebâtir, de tous côtés s'agitaient des bras vaillants pour effacer les traces de la guerre désastreuse. Le bonheur du jeune maître ne fut pas longtemps sans être troublé. Il s'éprit de la fille d'un autre échevin de l'endroit, et sa passion grandissait au point qu'il ne crut pouvoir vivre sans l'objet de son adoration. Malheureusement il ne fallait pas s'attendre à une réception favorable de la part de Monsieur Héribert, l'auteur des jours de Marguerite. Quoique lui aussi eût beaucoup perdu dans la guerre, et qu'il ne lui fût même rien resté en apparence; l'on vit cependant — et cela surprenait tout le monde — l'on vit s'élever de leurs cendres ses maisons et ses granges incendiées, l'on vit devenir libre ses champs hypothéqués, on le vit enfin lui-même étaler une fortune qu'il n'avait point possédée auparavant et qu'il n'avait pu acquérir honnêtement depuis lors. Plus d'une fois les voisins s'entretenaient à ce propos et se communiquèrent mutuellement leurs conjectures sur la situation énigmatique d'Héribert. Quelques-uns d'entr'eux, et c'étaient les moins médisants, pensaient, qu'il avait beaucoup gagné par des fournitures faites à l'ennemi; d'autres croyaient qu'il

avait découvert un trésor enfoui; encore d'autres, et c'était le grand nombre, soutenaient qu'il était en relations avec des esprits et des cobolds auxquels il aurait souscrit son âme; il y en avait qui prétendaient même qu'il avait conclu un contrat avec l'effroi de la contrée, avec l'inferral Lapp, au moyen duquel pacte celui-ci était tenu de lui découvrir des trésors cachés. L'unique chose qui, au milieu de toutes ces présomptions, demeurait avérée et hors de doute, c'était que l'orgueil de l'échevin allait de pair avec sa fortune croissante, et qu'il plongeait ses regards de mépris sur ses pauvres et malheureux concitoyens, ainsi que le font hélas presque tous ceux que la capricieuse déesse Fortune comble de ses faveurs. Mainte-fois le vaniteux richard avait déclaré, qu'aucun jeune homme du village ne devait prétendre à la main de sa fille, qu'il ne prendrait un gendre que parmi les notabilités de la ville; bref qu'il lui fallait un commerçant aisé ou un employé supérieur. Conrad n'avait donc rien à espérer en suivant le chemin de la droiture; il fallait qu'une étoile rare vînt ouvrir une perspective favorable au pauvre garçon.

Les jeunes gens vraiment épris ne commencent jamais par rechercher la faveur des parents; ils s'adressent plutôt à l'objet même, de leur affection et le serrurier amoureux en agit de même. Marguërite était une fille pure et sans malice, et Conrad le premier qui tâcha d'obtenir son amour. Sa

figure agréable, ses manières aimables et gracieuses, sa parole pleine de conviction lui acquéraient la bienveillance des hommes. Il ne fallait donc pas s'étonner de ce que bientôt le coeur de Marguerite fût entièrement sien, et ce en dépit des remontrances paternelles qui n'avaient qu'un seul but celui d'inculquer dans l'esprit de sa fille le mépris des gens moins favorisés que lui de la fortune.

Le voile du mystère qui couvrait depuis longtemps les heureux rendez-vous des amants, dut être subitement déchiré et cela par la main du vieux Héribert lui-même. Il les surprit un jour au milieu de leurs confidences réciproques; emporté par la rage il se précipita entre eux, tel qu'un éclair tombant de la voûte sereine, Conrad reçut un coup de son pesant bâton sur la tête tellement que le jeune homme tomba à la renverse, le père entraîna sa fille tremblante chez lui.

Dès cet instant, il conçut une haine mortelle non seulement contre l'amant de sa fille, mais encore contre le père de celui-ci. Il forgea des plans pour les perdre, et jura qu'il tenterait tous les moyens propres à faire chasser ignominieusement de l'endroit les gens qu'il détestait. Il voulut qu'ils devinssent le sujet de la dérision générale.

Un scélérat riche n'a que trop de moyens à sa disposition pour l'exécution de ses vues honteuses, et Héribert sut tirer tout le parti possible de ces moyens. Bientôt le père de Conrad fut pressé de tous côtés, les créanciers affluèrent à sa maison, la

vente de son avoir fut prochaine, sa ruine inévitable — tout cela à la suite des intrigues de son ennemi. Mais en dépit de la réussite de ses intrigues, il ne parvint point à détruire le penchant d'amour du coeur de sa fille, ni à priver les amants des moyens de se voir. A minuit, au milieu des ténèbres, lorsque le village entier était plongé dans le sommeil, et que le veilleur seul annonçait l'heure, les jeunes gens se trouvaient d'ordinaire ensemble et se répétaient les serments d'un amour réciproque.

Une fois, Conrad avait escaladé le long des faibles branches d'une vigne la fenêtre de sa belle, et tandis qu'à l'entour le village et les champs étaient enveloppés dans les ténèbres, les amants s'entretinrent dans une parfaite insouciance de leurs personnes. Mais voilà que tout-à-coup s'ouvrit une autre fenêtre de la maison, et que la voix tonnante du vieillard fit entendre les mots de : „Coquin, voleur ! déguerpis à l'instant, sinon mon fusil te couche par terre !“

Surpris et effrayé Conrad descendit les branches de la vigne, mais reprenant ses sens, il s'arrêta courageux et cria à Héribert : „Quoique dans l'obscurité de la nuit vous m'avez surpris à votre fenêtre, vous n'ignorez pas cependant que je suis venu dans de bonnes intentions et que l'amour pour votre fille me fait seul faire ce pas. Vous me haïssez, parce que je ne suis pas riche, comme vous ; mais qui sait de quelle manière vous avez

acquis vos trésors? Moi aussi je pourrais beaucoup obtenir de l'inferral Lapp, si je voulais être son affilié; car moi aussi je sais me taire comme il le veut. Ne me donneriez-vous pas aussi Marguérite pour épouse, si je venais vous la demander avec une charge d'or?" Un coup de fusil fut la réponse à cette question téméraire. La balle manqua toutefois son but, mais le désespoir ne s'empara que d'autant plus fort du coeur de Conrad; car c'était alors qu'il vit clairement qu'il n'y avait point d'espoir de bonheur pour lui, à moins qu'il ne trouvât le moyen d'égaliser l'insensible vieillard en fortune et en richesses.

Absorbé ainsi par ses sombres pensées et couvant toute sorte des projets, le malheureux se dirigea vers sa demeure. L'horloge sonnait minuit et c'était comme si les coups reveillaient dans l'âme de Conrad une pensée à laquelle il était resté étranger jusqu'à ce moment. „Que serait-ce," lui souffla son mauvais génie, „si moi, qui suis du reste sans espoir, je risquais la dernière, l'unique chose que je puis encore risquer; si effectivement, même au détriment de mon âme, j'appelais à mon secours le terrible Lapp qui habitant sous les tombeaux du cimetière, écoute l'appel de minuit? soit!" se dit-il en lui-même, en courant vers le lieu fatal. Trois fois il y cria le nom redouté; l'appel fut réfléchi par les murs d'une manière sinistre et sépulcrale, et des profondeurs s'éleva une figure effrayante, elle se tint devant lui avec ses regards de

feu et lui demanda d'une voix horrible: „Que me veux-tu?“

Conrad faillit s'évanouir; il ne savait que bégayer ces mots: „il me faut de l'argent, tâche de m'en procurer!“ Lapp lui fit signe de le suivre, et le mena dans les profondeurs d'un bois. L'esprit lui désigna là un endroit, et après lui avoir recommandé le silence en appuyant les doigts sur la bouche, disparut à ses regards. Conrad s'enfuit aussitôt pour retourner chez lui comme s'il eut été poursuivi par les furies; une fièvre brûlante le tint plusieurs jours au lit. Reprenant enfin courage, il retourna pendant une nuit obscure à l'endroit désigné; car il n'avait aucun doute, le trésor devait être là. Et en effet après avoir creusé pendant quelque temps, il trouva un coffre en fer plein de monnaie d'or et d'argent tant du pays que de l'étranger. Il se hâta de remplir ses poches. Le lendemain il alla à Bonn, et s'y acheta une maison, où il voulait exercer sa profession en grand. Mais presque tous les soirs il sortit de la ville pour aller chercher les fonds restants, en ayant soin de recouvrir chaque fois le trou creusé de manière que personne n'y pût remarquer rien d'extraordinaire.

Comme il y avait eu une guerre, peu de temps auparavant, personne ne pouvait trouver étrange, que Conrad fût parvenu à tant d'argent. Des entreprises hasardeuses, des services dangereux étaient parfois récompensés par des sommes considérables dans ces temps de trouble, et plus d'un,

heureux ou malheureux avait exposé vie et honneur, pour parvenir à la fortune. Il n'y avait que les démarches nocturnes du jeune maître qui, par ci par là, attiraient l'attention et donnaient matière à soupçons.

Conrad ayant arrangé sa maison, payé les dettes de son père, délivré les biens hypothéqués de celui-ci, put enfin rivaliser de richesses avec l'échevin Héribert, et dépasser celui-ci en luxe et magnificence. Dès lors il alla réitérer la demande naguère faite en vain. Aussi trouva-t-il maintenant le vieillard favorablement disposé; le futur gendre n'était d'ailleurs plus le même homme, il était devenu riche. Le mariage fut donc célébré, et le couple fortuné était au comble de ses désirs.

Mais les adversités que Conrad avait eu à combattre jusqu'ici, n'étaient pas encore à leur fin. La jeune femme non moins curieuse que ses autres soeurs en Eve, désirait savoir, comment son mari avait pu réussir à amasser son bien actuel. Elle le vexait, et le tourmentait dans les moments les plus intimes de questions sans fin, et employait à cet effet toutes les ruses dont une belle femme dispose pendant la lune de miel, de sorte que ses explications évasives ne pouvaient plus le tirer d'embarras. Déjà il était sur le point de lui tout confier, lorsqu'un soir des sergents et des suppôts de justice pénétrèrent dans sa maison, s'emparèrent de lui, et sans lui décliner aucun motif, le jetèrent en prison. Il devait prouver devant le tribunal l'origine de

sa fortune, et comme il s'y refusait obstinément, on procéda immédiatement à la torture. Les douleurs extrêmes lui arrachèrent l'aveu d'avoir trouvé un trésor; le tribunal parut se contenter de cette explication et lui laissa quelques jours de répit. Dans l'intervalle il eut la visite de sa femme éplorée, à laquelle on avait accordé accès auprès du prisonnier dans l'intention d'épier leurs mutuels épanchements. Ici dans la prison, pendant les courts instants d'une réunion en même temps douce et pénible, Conrad avoua à sa femme la vérité toute entière concernant sa rapide fortune, et les espions se hâtèrent de tout rapporter aux juges. Cependant cela n'eut aucune suite fâcheuse pour le moment; car d'après les circonstances découvertes, la chambre électorale aurait, par voie de justice, pu faire valoir ses droits sur le trésor, mais il fallait en même temps libérer le chercheur de trésors, et Conrad put en conséquence quitter la prison; de plus, l'électeur accordait au jeune homme au cas qu'il pût constater la vérité de ses assertions, la faveur de pouvoir garder l'argent. Mais voilà qu'au moment où Conrad s'ingénie à réunir ses preuves, les juifs de Bonn répandent le bruit que l'un des leurs, le riche Abraham, qui avait servi d'espion à plusieurs partis et amassé de la sorte une fortune considérable, avait disparu en route, et que sans nul doute il avait été assassiné. On faisait en même temps entendre, que l'on soupçonnait de cet assassinat le serrurier déjà sous le coup de la

justice. Il n'en fallait pas davantage à cette époque pour faire de nouveau emprisonner cet homme qui avait déjà tant souffert, et pour le soumettre de nouveau à la torture. Une torture plus rigoureuse parvint à arracher au malheureux un aveu qu'il retracta après coup, mais qu'il ne sut anéantir. Rien que les courses nocturnes d'autrefois pour lesquelles Conrad avait déjà été soupçonné, parurent témoigner alors suffisamment contre lui, et d'après l'avis des juges il fallait encore finalement lui extorquer les noms de complices qu'il devait avoir à ce que l'on croyait. Après des tortures répétées le malheureux finit par déclarer qu'il avait eu un complice et que ce complice avait été son beau-père qui d'un coup de fusil aurait tué Abraham. Il fit de préférence cette déclaration, voulant plutôt perdre le vieux Héribert, cause première de toutes ses infortunes, que toute autre personne innocente. La suite de cet aveu fut l'emprisonnement de l'échevin effrayé, qui de son côté avoua aussi après plusieurs tortures, tout ce que l'on voulait, et les juges de les condamner immédiatement tous les deux à mourir par la main du bourreau.

Déjà était arrivé le jour de l'exécution, déjà les deux condamnés étaient trainés vers l'échafaud, et déjà le drame de l'exécution allait être déroulé au peuple, lorsqu'un évènement tout imprévu vint établir l'innocence de Conrad.

Un juif revenant d'un long voyage apprit à son

entrée en ville l'exécution qui allait avoir lieu, et courut vers le lieu du supplice en s'écriant: „Arrêtez! Arrêtez!“ et perçant la foule s'approcha des juges — c'était Abraham qu'on croyait mort. La nouvelle du retour du juif se répandit comme un éclair parmi le peuple assemblé, et les deux condamnés furent ramenés chez eux au milieu d'une jubilation.

Quelque grande que fût la satisfaction des délivrés, l'angoisse de la mort, la torture et l'ignominie avaient produit une impression ineffaçable sur toute la personne de Conrad. Il fut depuis lors incapable de tout travail et de tout plaisir de la vie, et son épouse aussi devint d'une mélancolie profonde. Ils quittèrent ensemble la ville pour se retirer à Endenich, où leurs pères aussi vécurent dans le plus complet isolement.

L'union de Conrad demeura stérile; aussi légua-t-il, afin d'effacer par une bonne oeuvre la faute d'avoir acquis des trésors au moyen de l'esprit des ténèbres, toute sa fortune et tous ses biens à des églises et à des institutions pieuses.

AIX-LA-CHAPELLE.

FONDATION DE LA VILLE.

Charlemagne qui avait l'habitude d'établir sa résidence tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre point de

son immense empire, tenait un jour sa cour à Zürich, près des rives enchanteresses du lac dont les beautés naturelles ravissent et attachent le voyageur. Le monarque, ami de la justice et accessible à tous ses sujets avait fait dresser, non loin de son palais, sur la rive escarpée, à l'endroit où jadis furent décapités les deux martyrs Félix et Regula, une colonne portant une petite cloche.

Quiconque désirait une audience de l'empereur, n'avait qu'à sonner la clochette à l'heure de midi, et aussitôt paraissait le monarque en personne, pour écouter avec condescendance les plaintes et les représentations de ses sujets. La décision ne se faisait point attendre.

Un jour la cloche tintait sans que l'on trouvât quelqu'un sur la place. Même chose eut lieu le lendemain et l'empereur ordonna en conséquence à un page de se cacher le jour suivant à proximité de la colonne, afin de découvrir la cause du tintement. Le page n'était pas peu effrayé de voir un grand serpent sortir d'une caverne riveraine. Son étonnement fut au comble, quand il vit que le reptile mettait la cloche en branle. A l'instant on en informa Charlemagne qui se trouvait précisément à table. Il se leva incontinent pour se rendre auprès du serpent. „Quiconque, animal ou homme, me demande justice, justice lui sera rendue,“ dit-il. Le serpent apercevant l'empereur, s'inclina trois fois devant lui, puis il se retira tranquillement dans sa caverne. L'empereur et toute sa suite

suivirent le reptile, désireux qu'ils étaient de découvrir le motif de sa démarche. A l'entrée de la caverne on vit étendu un énorme crapaud. On aurait dit que le serpent désirait être débarrassé de cet hôte qui lui barrait le passage. Le monarque, pour rendre la justice à qui de droit, fit aussitôt prendre et tuer le crapaud.

Quelques jours après cet événement remarquable, le serpent, au grand étonnement des personnes présentes, entra dans la salle-à-manger de l'empereur à l'heure du dîner. Après s'être trois fois incliné respectueusement, le serpent se dirigea vers une coupe placée devant le monarque, il y laissa tomber une pierre fine d'une grosseur et d'une beauté rare. Il disparut avant que l'empereur et ses convives fussent revenus de leur surprise.

Charles fit présent de la pierre à son épouse qui prit l'habitude de la porter comme ornement de chevelure. Ce bijou avait la propriété merveilleuse de communiquer à la personne qui le portait, la faveur impériale toute entière et sans partage. Aussi dès ce moment, le monarque était dévoué à son épouse avec un amour tel qu'il ne pouvait plus la quitter.

L'impératrice ne fut pas longtemps sans deviner la cause de l'affection plus grande de son époux, aussi ne se séparait-elle plus de la pierre précieuse. Sentant, dans sa dernière maladie, la mort approcher, elle craignit que le bijou ne passât à des

personnes indignes de l'amour de l'empereur ; elle le cacha à cet effet sous sa langue, où il resta après qu'elle fut morte.

L'attachement de Charlemagne ne diminuait pas, quoique l'épouse fût morte. Le corps fut embaumé et dut accompagner l'empereur dans tous ses voyages. Une tendresse aussi surprenante éveilla enfin le soupçon dans l'esprit de l'archevêque Turpin, compagnon du monarque. Celui-ci pensa que des choses surnaturelles étaient ici en jeu. A cette fin le prélat profita d'une occasion favorable, et fit sur le cadavre les recherches nécessaires pour découvrir un talisman, et finit par trouver la pierre merveilleuse. Il s'en empara aussitôt, et comme dès lors, il le portait toujours sur lui, l'amour de l'empereur passa de la défunte épouse sur l'archevêque. Charlemagne fit alors enterrer l'impératrice avec toute la pompe en usage à cette époque. L'empereur voua dès lors un attachement tel à l'archevêque, que celui-ci ne pouvait plus s'éloigner et fut bientôt las d'une tendresse aussi importune.

Pendant un voyage à travers l'Allemagne occidentale, l'archevêque, dans un accès d'ennui de cet attachement gênant, se débarrassa du talisman en le jetant dans une source où il fut impossible de le retrouver. Mais le charme ne continuait pas moins, et lorsque Turpin n'était plus l'objet de la faveur impériale, ce fut la contrée qui récélait la merveilleuse pierre. Aussi dès ce moment, Char-

lemagne se sentit un tel attachement pour ce lieu, qu'il y fit bâtir un palais et fonder une ville.

Cette ville est Aix-la-Chapelle, la cathédrale y est pleine de souvenirs du grand empereur. Mais les eaux limpides et tranquilles des belles prairies charmèrent surtout le monarque, c'étaient elles qui révélaient le talisman que l'archevêque y avait lancé. Charlemagne y restait des heures entières absorbé dans une douce mélancolie. Ses regards plongeaient sans cesse dans le cristal du charmant petit lac.

La croyance populaire attribue à ce charme les cures merveilleuses qu'opèrent les sources chaudes d'Aix-la-Chapelle, dont les eaux s'échappent du sein de la terre pour le bien-être de l'humanité.

LE DOME.

Lorsqu'on construisit, à Aix-la-Chapelle, il y a plus de mille ans, la magnifique cathédrale encore célèbre aujourd'hui, les patriciens de cette ville s'étaient tellement trompés dans leurs calculs, que les fonds amassés à cette fin allaient être épuisés avant que le temple fût parvenu à la moitié de sa hauteur. Le cas était d'autant plus grave que les collectes faites, après plusieurs invitations, ne fournirent que peu de chose, et qu'on ne sut plus imaginer de moyens pour suppléer au vide de la caisse.

Un jour les magistrats étaient réunis au grand

complet pour se consulter dans cette pénible occurrence. L'embarras des conseillers était au comble, et l'interruption des travaux allait être décrétée, lorsqu'un seigneur étranger se fit annoncer sous le prétexte de proposer une chose importante au conseil réuni. Le costume singulier et tout-à-fait étrange de cet homme, ses traits fortement prononcés et repoussants, ses regards moqueurs et pleins d'un froid calcul, auraient fait sur l'assemblée une impression excessivement désagréable, si l'inconnu n'avait pas eu l'art de s'insinuer dans les grâces de ces Messieurs par son maintien noble et de bon ton.

„Très-honorables et très-sages Seigneurs,“ dit-il, j'ai appris que votre ville se trouve dans un pénible embarras par le manque des fonds nécessaires à l'achèvement de votre cathédrale. Je suis le seul homme qui puisse vous tirer de cette extrémité, et me voici prêt à vous proposer les conditions auxquelles je vous compte à l'instant, en monnaie sonnante et de bon cours, les millions qui vous manquent.“

Un étonnement général succéda aux paroles de l'étranger. Quel est cet homme qui parle de millions comme s'il s'agissait de grains de sable? Est-ce un Nabob des Indes qui, converti au christianisme, sacrifie ses trésors à l'édification d'un temple? Est-ce un roi ou un cobold en possession de trésors souterrains? Ou bien, son air le ferait supposer, se moque-t-il de toute l'assemblée des notables? —

Les conseillers s'adressaient entr'eux ces questions, et aucun d'eux ne savait y répondre.

Le bourgmestre revint le premier de sa surprise et adressa au généreux étranger des questions sur sa position sociale et sur son origine. Celui-ci répondit: „Que votre sagesse devine ou ne devine pas mon origine et mon état, peu m'importe; il suffit que je vous dise pour mon entière légitimation que je suis d'avis non pas de vous prêter l'argent qu'il vous faut, mais de vous en faire don pour toujours. Je n'y mets d'autre condition que celle-ci: l'édifice achevé, je veux qu'au jour de sa consécration, le premier individu qui passe le seuil de la porte, m'appartienne tout-entier corps et âme.“

Si d'abord l'étonnement des prudents seigneurs était grand, leur frayeur devint ensuite extrême. Tous se levèrent comme un seul homme de leurs sièges et s'enfuirent dans le coin le plus reculé du salon; car ils venaient de comprendre à qui ils avaient à faire.

Après un intervalle assez long de stupeur muette, ce fut encore le chef du conseil qui reprit courage le premier. „Retro Satanas, Va-t'en, va-t'en!“ répéta-t-il plusieurs fois, mais la formule d'exorcisme demeura sans vertu. L'être redouté s'approcha même davantage et dit d'un air calme: „Quelle étrange façon de vous conduire, et que craignez-vous? Mes propositions ne sont-elles donc pas acceptables, ne sont-elles pas avantageuses? Réfléchissez un instant, je ne demande qu'un seul et

unique individu, tandis que des rois et des souverains, sans le moindre remords, en sacrifient des milliers en leurs batailles! Et ne convient-il pas que l'individu se sacrifie au bien-être général?"

Ces motifs et bien d'autres encore tout aussi foudés ouvrirent enfin les yeux aux conseillers, et leur frayeur se calma. Et que ne fait-on pressé par le besoin et la pénurie? Après une courte discussion, le contrat fut conclu et arrêté, et le diable ayant salué, disparut aussitôt par la cheminée avec un rire satanique. Peu de temps après, il fit descendre par cette même voie un grand nombre de sacs pleins d'or, et le conseil après avoir soigneusement examiné les espèces monnoyées convint que l'or était de bon aloi et la somme suffisante.

L'édifice se trouva achevé au bout de quelques années, et le jour approchait où il fallait procéder à la consécration solennelle du dôme. Les honorables, naguère présents à la scène avec le génie malfaisant, avaient promis de garder le plus profond secret sur le contrat susdit; mais quelques uns d'entre eux l'ayant confié à leurs épouses, on pense bien que ce fut le secret de tout le monde, et nul n'eut envie, lorsque les cloches appelaient au temple, d'y entrer le premier par les larges portes ouvertes. Nouvel embarras! Le conseil est de nouveau aux abois; mais cette fois arrive un petit moine qui assure avoir trouvé un excellent moyen d'attraper le diable.

Bien est-il vrai que le pacte portait, que le premier qui entrerait par la porte du temple serait la propriété de Lucifer, mais il n'y était point stipulé de quelle espèce devait être le premier individu entrant. Ce fut sur cette clause omise, que le moine fonda son plan. La veille on avait par hasard pris un loup. Ce loup fut mis dans une cage de fer, cette cage placée de façon que le prisonnier dût entrer à l'église dès qu'on lui ouvrirait la porte.

Sur ces entrefaites Satan attendait sa proie, et plus prompt que l'éclair il se précipita sur le loup qui de sa cage bondit dans l'église. La colère de satan ne peut se décrire, quand, reconnaissant sa proie, il se vit joué et trompé. Ecumant de rage il tordit la nuque au loup, et laissant après lui une odeur fétide de soufre, il s'envola avec des hurlements épouvantables. En partant il avait fermé la porte d'airain du dôme avec une violence telle qu'elle en fut fendue. A cette même porte on voit encore aujourd'hui la statue d'airain du loup avec une ouverture ronde à la poitrine. On comprend que l'âme du loup a été arrachée par là. On peut également voir la fente à la porte d'airain, et se persuader par cette marque que jadis un moine attrapa finement le diable.

LES MUSICIENS BOSSUS.

Autrefois vivaient dans la ville d'Aix-la-Chapelle deux musiciens qui gagnaient leur vie en jouant

du violon, soit aux danses, soit aux fêtes de tout genre. L'un appelé Friedel, était adroit et gaillard, plein de vie, de gaieté et d'amour pour son art qui, à cette époque, ne s'était pas encore débarrassé des langes de l'enfance. Ce Friedel était doué d'une physionomie si intéressante qu'il aurait pu passer pour beau, s'il n'eût eu une difformité corporelle . . . une énorme bosse. L'autre appelé Heinz portait, par un hasard singulier, le même défaut, du reste il était laid à faire peur. Cheveux roux et hérissés, petits yeux verts, regards incertains et pénétrants, un trait malicieux contractant sa bouche énorme, voilà ce qui rendait sa présence désagréable. Il n'est donc pas étonnant, que dans toutes les réunions on accordât la préférence au violon de Friedel, tandis que celui de Heinz n'était qu'un pis aller. D'ailleurs Heinz était un massacre, et Friedel menait l'archet en maître, jouait des mélodies pleines d'âme, et se conduisait de si bonne façon qu'il était recherché partout. Son compagnon de métier au contraire, offensait autant les oreilles par son crincriu disharmonieux, qu'il repoussait le monde et surtout les belles par sa disgracieuse personne.

Tout artiste est sensible à l'amour, Friedel en sentit aussi les douces atteintes. Agathe, la fille unique d'un marchand de vin, devint l'objet de sa tendre passion; et en dépit des disproportions de son dos, il eut le bonheur de plaire à celle qu'il adorait: preuve convainquante que l'amour accom-

pagné de manières nobles et agréables l'emporte sur la simple beauté physique.

Les amants auraient pu être heureux, si le père d'Agathe n'avait pas été un homme arrogant et fier qui estimait pardessus toutes choses la fortune, et qui songeait à se choisir un beau-fils dans les maisons les plus huppées de la ville. L'avenir des deux jeunes gens ne se présentait donc pas sous un aspect souriant, et ils n'osaient se décider à un pas décisif avant d'y être obligés par la force des circonstances. Agathe devait, suivant la volonté paternelle, donner sa main à un jeune homme riche, mais dont la nullité et l'inconduite lui étaient connues; Friedel osa donc, dans cette angoisse, se présenter au marchand, lui découvrir ses sentiments et insister Pour obtenir la main de la demoiselle.

Un rire éclatant de mépris fut la réponse à sa demande. „Pensez-vous“ s'écria le marchand vaniteux, „que je sois tellement embarrassé d'avoir un beau-fils, que je doive jeter ma fille à la tête d'un musicien qui pour un maigre salaire fait danser le monde? Ou bien, pensez-vous m'être plus agréable, parce que vous avez sur le dos un surcroit de charmes, lequel vous va à ravir? Non, vraiment,“ poursuivit-il, nous n'en sommes pas là, Dieu merci, à accepter un gendre qui pourrait transmettre sa difformité à tous ses descendants et qui m'exposerait à la risée de toute la ville.“ Il accompagnait ces paroles d'un mouvement de main qui indiquait à Friedel, qu'il eût à prendre congé.

Le malheureux jeune homme partit incontinent, il était profondément blessé, et portait une rancune haineuse aux hommes qui lui faisaient sentir si durement son malheur immérité. Il se précipita hors de la ville, courant sans savoir où, dans des sentiers non frayés. Il ne revint à lui qu'à la nuit tombante, étonné de se trouver couché sous un arbre et baigné de sueurs. Il ne connaissait point la contrée, et ne savait comment retrouver le chemin de la ville. Il était déjà bien tard, lorsqu'il arriva enfin, après bien des détours, aux portes de la ville. Friedel en parcourant les rues sombres et désertes, venait d'entendre la cloche tinter ses douze lents coups de minuit. N'eût-il pas été occupé d'une unique pensée, eût-il pu à loisir observer ce qui l'entourait, il aurait remarqué plus d'un objet propre à l'épouvanter. Un essaim de hiboux entourait en croassant les vieilles tours et les hauts pignons de la ville, des choucas et d'autres oiseaux de nuit les accompagnaient de leurs cris lugubres. Des éclairs pâles et fauves serpentaient au milieu de sifflements et de mugissements à travers l'air, tandis qu'une armée de figures étranges passait audessus des maisons. Un observateur attentif aurait facilement démêlé, dans ces figures une troupe de sorcières montées sur leur balais, lesquelles se dirigeaient toutes vers le marché-aux-poissons appelé en jargon d'Aix-la-Chapelle *Per-wisch*. Le promeneur amoureux et solitaire qui n'avait rien vu de tout cela, dirigeait aussi ses

pas vers ce lieu ; mais à peine avait-il mis le pied sur cette place, qu'un spectacle merveilleux le surprit.

Un éclat vif projeté par des milliers de petites lumières voltigeant dans les airs, pareilles à de petites flammes de phosphore, produisait au marché une illumination magique toute particulière. Une foule nombreuse de figures féminines se mouvait en silence au milieu de ce jour factice, et le nombre de celles qui arrivaient grossissait sans cesse. Quel que fût l'étonnement de Friedel, sa curiosité le fit avancer davantage, et son courage naturel le poussa sur un point, d'où il put à son aise examiner la singulière assemblée. Il venait de se ressouvenir que c'était ce jour là quatre-temps, et, que suivant la croyance générale de cette époque le pique-nique des sorcières devait avoir lieu à minuit au marché aux-poissons, lorsqu'une dame s'avança vers lui, laquelle paraissait être, à en juger d'après sa toilette et son air, la plus distinguée de la société, aussi avait-elle avec l'épouse du bourgmestre de la ville une ressemblance frappante. Elle le prit par la main et le mena vers une table chargée de bonbons de toute espèce, ainsi que des boissons les plus exquises. Elle l'obligea à se restaurer, et après qu'il se fut rendu volontairement à cette invitation, elle lui présenta un excellent violon avec la prière de faire danser la joyeuse compagnie qui, jusqu'alors, s'était également occupée à goûter les friandises servies ;

Friedel n'avait donc pas été surpris du silence qui s'observait dans la réunion quoique celle-ci fût uniquement composée de dames.

Dès qu'il fit vibrer les cordes de l'instrument, il y eut une levée générale; les tables et les bancs furent mis de côté, et Friedel n'était guère à son aise, quand il vit que la conversation la plus animée avait lieu, sans qu'un seul son vînt frapper son oreille.

Les quadrilles étaient formés et sur le signal de la dame présidente, le bal improvisé s'ouvrit. Friedel représentant, suivant l'invitation qui lui avait été faite, l'orchestre, se mit à jouer des airs gais et joyeux; mais il fallait que son violon fût ensorcelé; car, malgré lui, la mesure était accélérée, et les couples tournoyaient de plus en plus vite, jusqu'à ce que tout se terminât par un pèle-mèle diabolique. Le joueur tomba enfin épuisé sur une chaise, la musique se tut et la danse cessa. A cet instant revint auprès de Friedel la dame qui l'avait d'abord engagé à jouer, et par un sourire doux et affable lui témoigna sa satisfaction toute entière, lui disant tout bas: „Mets-toi à genoux et reçois l'expression de notre commune reconnaissance pour le plaisir que tu nous as procuré.“ Puis elle gazouilla des paroles bizarres audessus de sa tête tandis qu'il avait les genoux à terre, lui posa, en prononçant un exorcisme, la main gauche sur la proéminence dorsale, et lui enleva avec une facilité étonnante, ce don d'une

nature marâtre. Le dépôt fût placé dans un plat vide et immédiatement recouvert. Cette opération était à peine terminée, que l'horloge fit entendre une heure, et aussitôt disparut la société, avec tous les ustensils, tables, bancs et flambeaux. Friedel se trouva seul au milieu de la place ténébreuse.

Troublé par ce singulier évènement et accablé par la fièvre, il courut vers sa demeure, afin d'y goûter le repos; mais des songes fort drôles l'y poursuivaient. Tantôt il se croyait en fuite avec Agathe, et il voyait derrière eux le marchand de vin transformé en un nain à longues jambes; tantôt son amante lui apparaissait sous la figure de l'épouse du bourgmestre; tantôt il voyait cette dame devant l'autel et prête à contracter l'hymenée avec le violon Heinz qui avait acquis une taille d'Adonis.

Ces rêves continuèrent jusqu'au matin; et les images que le sommeil lui avait apportées, lui firent croire maintenant, que tous les évènements de la nuit écoulée n'avaient été qu'un jeu de son imagination. Mais voilà qu'un regard jeté sur le miroir lui démontre qu'il est délivré de sa bosse et qu'il se trouve droit et élancé. Il n'est pas peu étonné de trouver en outre son gousset fourni d'une bonne somme d'argent. Il peut dorénavant se mettre en ligne avec les gens les plus fortunés de la ville.

La joie qu'il ressentait et de sa métamorphose

et de ses richesses le poussa vers la maison de son amante. Il y rencontra le père d'Agathe ; celui-ci le regarda d'un air hébété, ne sachant s'il avait à faire à un étranger ou bien au musicien qui la veille encore, doué de sa bosse, lui avait begayé une demande en mariage.

Après que toute incertitude à cet égard eut disparu, le jeune homme renouvela ses instances, et cette fois avec bonheur. Toutefois ce ne fut pas tant le redressement de sa taille que l'exhibition des pièces d'or qui opérèrent ce changement favorable. Le vieillard promit que les noces se feraient au bout de trois mois. Qui peut décrire le bonheur des amants ? Or l'aventure nocturne confiée par Friedel à son beau-père sous le sceau du secret, s'était pourtant ébruitée, et était même parvenue aux oreilles du bossu aux cheveux roux. Si celui-ci avait déjà envié et haï Friedel comme musicien plus habile et plus recherché que lui, il poussa, dès ce moment, sa haine et sa jalousie à l'excès. Il s'efforça de débiter sur le compte de son heureux rival les choses les plus odieuses ; il racontait à tout le monde l'origine de sa métamorphose et de sa fortune, et tout en ornant ces faits de mensonges et de calomnies, ne manquait pas d'insinuer que le bon jeune homme était un affilié du diable et qu'il avait des relations non-équivoques avec des sorcières. Heinz cependant résolut, à part lui, de faire sa fortune de la même

manière. Il se flattait de l'espoir d'être au moins aussi bien traité que son collègue.

Lorsque vint la nuit des quatre-temps où se célébraient les noces de Friedel, Heinz courut avec son violon au marché-aux-poissons, résolu, non seulement à se laisser débarrasser de son fardeau naturel, mais encore à se faire doter plus richement.

La fête des sorcières était effectivement en train. Les lumières scintillaient, les femmes en grande toilette mangeaient et buvaient à des tables bien servies, et de tous côtés règnait une agitation joyeuse, toutefois sans le moindre bruit. Heinz s'avança hardiment et fit connaître par des signes qu'il était prêt à manier l'archet. On fit aussitôt place comme la dernière fois, et la danse commença. Mais comme le musicien regardait avidement les vases d'or qui l'environnaient, et que le désir du gain l'occupait plus que la mesure de la mélodie, son jeu devint de plus en plus confus, et il finit par gratter d'une manière si pitoyable sur son violon déjà si peu harmonieux, que les danseuses, dont les corps aériens devaient frissonner péniblement à ces sons barbares, se démenaient comme des furies. Le massacre prit ce tournoisement confus pour une preuve de la bonté de son jeu, et bouffi d'orgueil, commit la sottise d'appeler par leurs noms plusieurs dames de la ville qu'il croyait reconnaître. Mais alors le mécontentement des danseuses fut au comble; lançant des regards

de colère, elles lui tinrent les poings sous le nez, et lui firent comprendre distinctement qu'il eût à cesser sa raclerie. Puis la présidente de l'assemblée lui ordonna de s'agenouiller pour qu'il reçut sa récompense. Cet ordre fit supposer à Heinz, que sa musique avait plu et que c'était coutume de sorcières que de se montrer fâchées. Il crut donc le moment propice pour demander une foule de choses. A cet effet il désigna les coupes les plus précieuses, et il tendait déjà les mains pour s'en emparer, lorsqu'il reçut un violent soufflet. Alors la dame sortit d'un plat-couvert la bosse enlevée à Friedel, et avant que Heinz put s'en apercevoir, elle la lui fixa sur la poitrine. Au même instant l'horloge sonna une heure. Tout disparut aux regards effrayés de Heinz, et il se retrouva seul dans la rue sombre et déserte.

Qui peindra la rage et le désespoir du malheureux en se voyant accablé du double fardeau. Malheureusement il fut assez insensé pour raconter son aventure; dès qu'il se montrait, on se mit à rire et on se moquait de lui. Friedel fut le seul qui eut compassion de celui que tout le monde bafouait, et il le soutint jusqu'à la fin de ses jours.

KOENIGSDORF, PRÈS DE COLOGNE.

LE CHOIX D'UN ÉVÈQUE.

Le siège épiscopal de Cologne était vacant, de là, grande dispute en cette ville. Le clergé et la bourgeoisie s'étaient partagés en plusieurs partis, dont chacun favorisait et préconisait un candidat de son choix.

Charlemagne résidant à cette époque à Aix-la-Chapelle eut connaissance de ces dissensions qui allaient toujours s'envenimant; il résolut d'arrêter le désordre par sa présence, et d'instituer au besoin un évêque de sa façon. Sans s'être fait annoncer, il se mit seul en route, et chevauchant, absorbé par ses hautes pensées, il atteignit Königsdorf sans s'en apercevoir, lorsque le tintement d'une petite cloche le fit sortir de sa rêverie. Une foule de monde se dirigeait en même temps vers une chapelle voisine, pour y entendre la messe. Le pieux empereur attacha aussitôt son coursier à un arbre et incognito se mêla parmi les fidèles. Le service divin fini, il se rendit auprès de l'ecclésiastique, lui présentant comme offrande un beau florin d'or. A sa grande surprise, il vit son don refusé par le prêtre. „Ce n'est point l'usage ici,“ dit le serviteur de Dieu, „de recevoir ainsi des offrandes; gardez votre or dont je n'ai que faire. Voulez-vous cependant faire une bonne oeuvre en faveur de cette église, faites-lui don de la peau du premier jeune cerf que vous dépouillerez; mon

missel a besoin d'une nouvelle reliure, et suivant toute apparence, vous êtes chasseur."

L'esprit vraiment pieux et désintéressé de ces paroles fit une profonde impression sur Charlemagne qui se promit intérieurement de se souvenir du digne ecclésiastique. Arrivé à Cologne, il invita aussitôt le haut clergé, ainsi que les représentants du peuple à se rendre auprès de lui, leur faisant savoir qu'il était venu dans le but de diriger personnellement l'élection d'un évêque, et de décider du choix en cas de contestation. Les différents partis cherchèrent alors, au moyen de diverses offres et de grosses sommes d'argent, à décider l'empereur en faveur de leurs candidats. Charles se fit apporter tout l'or qu'on lui offrait, ordonnant d'en solder immédiatement les dettes de l'archévêché. Alors il s'adressa à ceux qui attendaient impatiemment sa décision et leur dit: „C'est en vain que vous avez tâché de me corrompre par vos trésors. Je ne trouve personne parmi vous aussi digne de la mitre que ce prêtre de la chapelle forestière près de Königsdorf, qui refusa mon or, et qui loin de songer à son propre bien-être, ne désira d'autre don que la peau d'un chevreuil ou d'un cerf pour renouveler la reliure de son missel. Allez et amenez ce digne homme, c'est lui qui sera votre archévêque."

Ce prêtre simple et honnête ne revenait pas de son étonnement, quand la nouvelle si imprévue lui fut annoncée. Mais comme la grâce de Dieu re-

posait visiblement sur lui, il sut bienôt se faire respecter dans sa haute position. On se souvient jusqu'à ce jour de son nom vénérable. C'était l'évêque Hildebold, fondateur du ci-devant dôme de Saint-Pierre lequel a fait place à la cathédrale actuelle de Cologne.

COLOGNE.

SAINTE URSULE ET LES ONZE MILLE VIERGES.

Le roi Vionet régnait au troisième siècle sur les parties de la Grande Bretagne non soumises à la domination romaine. Quoique les profondes ténèbres du paganisme fussent encore répandues sur son royaume, le roi, ainsi que son épouse et sa fille unique, avait embrassé le christianisme. Un ange était apparu à la dernière pendant son sommeil, lui ordonnant de se convertir à la religion du Sauveur. Le même ange avait engagé la fille royale à se préparer aux souffrances et même à la mort des martyrs en l'honneur du Christ.

Ursule, pleine d'enthousiasme, avait pris la ferme résolution de suivre cette inspiration céleste; et lorsque le prince allemand Agrippinus eut envoyé des ambassadeurs au roi son père pour lui demander en faveur de son propre fils la main de cette vierge aussi belle que pieuse, celle-ci refusa fermement de contracter ce mariage. Elle aurait également refusé tout autre fils de roi préférant, disait-

elle, sacrifier sa vie au service du seul vrai Dieu et de celui qui subit pour nous la mort sur la croix. Mais l'ange qui lui était déjà apparu une fois, se fit de nouveau connaître et l'engagea à accepter l'offre du prince allemand, parce qu'elle serait en état de convertir et de sauver une âme, et d'accomplir ainsi une oeuvre agréable à Dieu. L'ange lui ordonna ensuite de demander à son père un cortège de vierges aussi nombreux que possible, et après qu'elle les aurait elle-même engagées à embrasser le christianisme, elle les prendrait avec elle à Cologne dans le palais de son futur époux. A son arrivée en cette ville, et avant de procéder à l'union désirée, elle devait entreprendre avec toute cette suite un pèlerinage à Rome, puis retourner à Cologne.

En effet peu de temps après, Ursule s'embarque avec onze mille vierges sur onze navires, passe la mer, et remontant le Rhin, arrive à Cologne. Elle y est reçue avec tous les honneurs imaginables, mais elle poursuit son voyage jusqu'à Bâle, où le représentant de Rome lui facilite les moyens de continuer son pèlerinage par dessus les Alpes. A Rome Ursule reçoit avec toute sa suite la bénédiction du pape Cyriac, et, comme si le représentant du Christ avait prévu leur destinée, il les accompagna à leur retour, afin de les protéger au moins de ses armes spirituelles.

A Mayence, Coman, fils d'Agrippinus, attendait sa fiancée. En la voyant, en sentant le respect que commandait la présence du pontife, en admirant

cette suite magnifique, il était bientôt convaincu de la vérité de la nouvelle doctrine. Il se fit chrétien. Après que le mariage eut été solennellement célébré, tout le cortège descendit le Rhin pour se rendre à Cologne.

C'est vers cette même époque que les Huns dévastaient les belles contrées de la patrie allemande. Ils arrivaient devant Cologne avec une armée nombreuse, et nonobstant la résistance la plus opiniâtre des assiégés, la ville fut prise d'assaut. Tout ce qui respirait, fut massacré par ces barbares, ennemis du christianisme ; mais leur fureur de cannibales se dirigeait particulièrement contre le pape, contre Ursule et ses compagnes. Celles-ci furent toutes mises à mort après des souffrances et des tortures inouïes. Ursule et son époux furent les derniers. Mais tout montrèrent jusqu'au dernier moment de leur vie une constance et un mépris de la mort tels qu'ils étonnaient les païens mêmes. Une seule vierge, dit-on, nommée Cordule aurait trouvé l'occasion d'échapper à ce massacre général et de se tenir cachée. Mais voyant en esprit toutes ses compagnes jouir de la béatitude et des joies célestes, transportée par cette vision, elle se livra aux mains des barbares.

A cause de sa vie pieuse et de son martyre, Ursule est vénérée comme sainte. A Cologne, l'église qui porte son nom, lui est consacrée. C'est dans l'enceinte de cette église que reposent jusqu'à ce jour ses reliques ainsi que celles des onze mille

vierges. Le tombeau de la sainte s'y trouve à la gauche du choeur. Elle y est représentée en albâtre sur un socle de marbre, une colombe blanche est à ses pieds. Une colombe semblable, dit-on, aurait indiqué la tombe sur laquelle l'église a été élevée.

LE DOME.

C'était vers le milieu du 13. siècle que Conrad de Hochsteden, archevêque de Cologne prit la résolution d'élever en cette ville un Dôme qui surpassât en grandeur et en magnificence tous les temples de la chrétienté.

Conrad lui-même était en possession de grandes richesses qu'il était prêt à sacrifier à cette fin pieuse, on devait s'attendre à de nombreuses générosités de la part de la ville que l'édifice embellirait, on pouvait compter que les dons arriveraient de près et de loin; on ne rencontrait donc pas d'obstacles financiers pour l'exécution de la grande entreprise, mais il s'agissait de trouver un architecte capable de concevoir un plan qui répondît entièrement à cette sublime pensée.

Eh bien cet architecte se trouva à Cologne même, où il s'était acquis une haute réputation par les chefs-d'oeuvre qu'il avait déjà exécutés et qui ne laissaient aucun doute sur son talent. Voilà donc le génie qui devait réussir à élever ce temple majestueux.

L'Archevêque appela auprès de lui l'architecte,

lui enjoignant de tracer en un an le plan du dôme; lui-même se chargea en attendant des autres préparatifs, ainsi que du soin de faire amener des matériaux en abondance.

Le maître était extrêmement flatté de la confiance du prélat. Avidé de la gloire que devait lui préparer et conserver pour jamais l'exécution d'une entreprise aussi gigantesque, il promit d'inventer et de tracer sur parchemin un plan de temple qui surpasserait tous les plans présents et futurs par la sublime grandeur du style et par le luxe des détails.

Dès l'instant que l'archevêque confiant en la promesse du maître, l'eut gracieusement congédié, celui-ci ne pensa plus qu'à son projet grandiose. Il renonça à toute autre entreprise quelque avantageuse qu'elle fût, pour réfléchir uniquement sur l'ordonnance et la distribution du grand édifice, sur les voussures des parvis et la disposition des colonnes. Il voulait que ce temple devînt le monument de la piété de son temps, et qu'il transmît à la postérité le nom de l'architecte. Mais il avait beau s'épuiser en méditations, faire esquisse sur esquisse, et plan sur plan, pendant dix mois entiers, il ne savait se satisfaire à lui-même ni à l'archevêque. L'idéal qu'il portait dans son âme et que son esprit apercevait souvent dans toute sa perfection, il ne savait ni bien le saisir ni le transporter sur le parchemin.

L'image qui frappait si vivement sa vue quand

les ténèbres de la nuit entouraient sa couche, disparaissait dès que l'aube se montrait et que le maître reprenait le compas et la planche. On aurait dit qu'un mauvais génie ne lui laissait apercevoir le sublime ensemble de l'édifice que pour le narguer.

Sur ces entrefaites approchait le terme fixé par Conrad de Hochsteden pour la remise du dessin et du plan du Dôme. L'architecte, morose et découragé parcourait les champs et les bois pendant des journées entières, la tristesse et l'inquiétude de son âme allaient toujours croissant. N'ayant pas encore esquissé son plan définitif, il craignait à la fois le mépris de son protecteur et le persiflage de ses concitoyens.

Il errait ainsi — il n'était plus qu'à trois jours du terme fatal — dans les lieux les plus écartés de la forêt des Sept-montagnes. La nuit l'avait surpris et un orage épouvantable versait la pluie par torrents. Aucun objet n'était distinct au milieu de l'épaisseur des ténèbres, et ce n'était qu'à l'éclat des éclairs qu'il voyait les groupes d'arbres qui l'entouraient, et dont les troncs puissants lui semblaient des géants qui le menaçaient les bras levés. L'orage, les éclairs, cette lutte des éléments étaient trop en harmonie avec ses sentiments, pour qu'il pût s'effrayer de ces visions; il ne pensait qu'à l'heure qui devait le couvrir de honte et d'opprobre, et voyait avec désespoir qu'un autre lui

enlèverait la gloire d'être l'édificateur du nouveau temple.

Au moment où, en proie à la fièvre de la folie, il maudissait son sort, le dôme et tous ceux qui devaient y travailler un jour, la foudre frappa un chêne qui se trouvait près de lui, et un terrible coup de tonnerre accompagna l'éclair. Le tronc fut à l'instant embrasé, et l'architecte vit avec effroi un homme sortir des flammes et s'avancer vers lui.

Cet homme avait l'air d'un franc chasseur, quoique son manteau rouge et la plume de son chapeau à larges bords contrastassent singulièrement avec le costume d'un chasseur. „Quel horrible temps, édificateur du Dôme,“ dit-il en s'approchant à cloche-pied; „vous êtes probablement plus fatigué que moi qui me suis reposé jusqu'à présent derrière cet arbre. Comment se fait-il que vous parcouriez la forêt par une nuit aussi affreuse? Si vous voulez me suivre, je vous conduirai par un chemin fort court hors de la forêt, et vous mettrai à l'abri de l'orage.“ Ces paroles parurent être une dérision amère au malheureux, qui s'entendait nommer architecte du Dôme, tandis qu'il avait cru voir un sourire ironique effleurer les lèvres de son interlocuteur au moment que celui-ci le gratifiait de ce titre. Sans répondre un mot, il tourna le dos au bizarre étranger. Celui-ci ne se rebuta pas, mais revint à la charge et lui fit signe d'approcher. Et comme s'il se disposait à

un long colloque, il s'assit sous les branches protectrices d'un arbre touffu, attendant que l'autre l'imitât. Il couvrit avec soin ses pieds de son manteau, et en tirant une grosse bouteille de sa poche, il dit: „Buvez un coup à plus ample connaissance, maître! Cette liqueur n'est pas mauvaise, et si vous avez quelque chagrin, si vous méditez en vain quelque projet, vous ressentirez bientôt l'effet salutaire de ce breuvage.“ „Mon chagrin ne peut être dissipé par aucune boisson, répondit l'architecte, aucune potion ne me dévoilera ce que je cherche vainement à pénétrer. Epargnez-moi donc vos discours et gardez le contenu de votre bouteille.“ „Vous êtes un drôle peu sociable,“ dit l'étranger; „mais cela ne peut m'empêcher de vous offrir mes services et de vous être utile, comme je l'ai été à bien d'autres. Allons, buvez! et oubliez vos caprices.“ Disant cela, l'importun lui tint la bouteille sous le nez; et pour se débarrasser de lui, l'architecte l'accepta et but un bon coup. Quel feu circule tout-à-coup dans ses veines! Il se sent merveilleusement fortifié, une transformation s'est opérée en lui. Il sent une confiance en lui-même telle qu'il n'en a jamais eu auparavant, et s'écrie involontairement: „Ma foi, un véritable nectar, un cordial sans pareil!“ En disant cela, il remit la bouteille à l'étranger et s'assit à côté de lui. „Ho, ho!“ reprit le mystérieux échanson, „ma potion est bonne et peut vous prouver que je ne suis pas dépourvu de pouvoirs; je sais même

— ne vous effrayez pas — que vous couvez le plan d'une superbe église; mais ni plan, ni construction ne vous réussiront à moins que je ne vous vienne en aide." Etonné de ces paroles, l'architecte fixa sur son compagnon un regard éperdu. Il crut remarquer dans ses traits un ricanement, un rire malicieux; en même temps un sentiment étrange s'empara de son esprit que la boisson enivrante troublait en quelque sorte. „Je vois bien," lui dit l'étranger, „que votre confiance en moi n'est pas encore bien affermie, et cependant je suis le seul qui puisse et qui veuille vous secourir. Allons, camarade! encore un coup, et vous vous apercevrez que le meilleur parti à prendre, c'est de vous rendre entièrement à ma discrétion. Mes conditions sont acceptables, et quant à ma parole je la tiens aussi bien que le plus honnête des humains tient son serment." L'architecte venait de goûter encore une fois à la boisson séduisante, il commençait à se rechauffer, et il était sur le point de demander, de quelle façon il pourrait terminer en trois jours son plan, lorsque l'autre, éclatant de rire, tira de sa poche un grand parchemin qu'il déroula aux regards étonnés du maître. L'image du dôme s'y trouvait en traits de feu et telle que le génie du maître se l'était toujours représentée sans qu'il eût jamais pu la fixer sur la planche. „Oh oui, c'est elle," s'écria-t-il, „c'est l'image parfaite que je vis sans cesse dans mon esprit, et qui me fut toujours enlevée comme par enchantement. C'est cette

image que je voyais dans mes rêves, qui me poursuivait sans relâche à mon reveil, et qui m'échappe chaque fois que je pense l'avoir saisie."

"Eh bien," dit l'autre, "je vous cède ce plan, qu'il soit à vous. Je n'exige qu'une chose — qu'une bagatelle; il faut que vous signiez ce pacte d'une goutte de votre sang. Tenez, lisez!" continua-t-il en lui présentant les tablettes sur lesquelles le contrat était tracé en peu de mots, "je possède une quantité de ces écrits, et j'ai la manie d'augmenter ma collection." L'architecte faillit tomber à la renverse; car il venait de lire avec effroi le nom de celui à qui il allait se livrer. Mais l'alternative de la gloire ou de la honte lui ôta la réflexion; il souscrivit. La foudre éclata de nouveau sur un chêne voisin; le génie malfaisant disparut, et d'épaisses ténèbres enveloppèrent le malheureux.

Hors de lui, il s'éloigna d'un pas chancelant. Peu-à-peu la pluie avait cessé. A la lueur du crépuscule du matin, l'architecte retrouva enfin le chemin qui conduisait hors de la forêt vers les bords du Rhin. Là, un batelier, qui s'était abrité pendant les orages de la nuit dans une sinuosité du fleuve, et qui se disposait à descendre vers Cologne, le reçut dans sa barque.

Le jour fixé pour la remise du plan était enfin arrivé. Une mélancolie indicible était répandue sur les traits de l'architecte, lorsqu'il se présenta devant l'archevêque et qu'il déroula le plan. Celui-ci transporté d'admiration, s'écria: Quel superbe

dôme! ce sera un temple auquel nul autre de la chrétienté ne pourra être comparé. Maître sublime, votre gloire passera à la postérité la plus reculée, et ne s'éclipsera que par la ruine des murs que nous allons élever en l'honneur du Très-Haut.

On se mit à l'oeuvre avec ardeur. Des milliers de bras travaillaient sans relâche et au bout de quelques mois on voyait çà et là les fondements sortir des profondeurs et se montrer à fleur de terre. Le chef dirigeait les travaux avec le zèle le plus louable, la maçonnerie avançait rapidement, et lui cependant ne goûtait pas un instant de satisfaction. Souvent il était sombre et absorbé par ses pensées; à son regard fixe on voyait que son âme était loin de là. L'archevêque avait ordonné que le nom de l'architecte fût gravé sur une table d'airain, et qu'on la maçonnât dans un lieu convenable du dôme; ces ordres furent exécutés. Mais ni ces honneurs, ni la bienveillance du prince ne pouvaient vaincre la profonde tristesse qui s'emparait de lui de plus en plus. Il finit par s'absorber dans une seule pensée: la perte de son âme, la damnation éternelle. Il vit avec une pénible angoisse la rapidité avec laquelle l'édifice montait.

Incapable de supporter plus longtemps cette torture morale, il finit par confier son secret à son confesseur. Celui-ci lui promit de l'assister de ses prières et de ses mortifications, mais il lui conseilla cependant de se rendre auprès d'un hermite

des montagnes de l'Eifel, célèbre par ses nombreux exorcismes.

Bourelé par ses remords, l'architecte partit. L'hermite le consola par la promesse qu'il lui fit de délivrer son âme au moyen de prières qu'ils feraient en commun. Il lui donna en outre l'assurance que l'énorme péché qu'il avait commis en signant un pacte avec le démon, pouvait être effacé par des exercices de pénitence.

Durant des semaines entières, le pécheur repentant se mortifia, se soumit aux plus rudes flagellations et accomplit patiemment tout ce que le pieux frère lui avait prescrit. Un jour celui-ci lui déclara qu'il pouvait retourner chez lui, et reprendre la direction de son grand ouvrage. Le démon, lui dit-il, n'aura plus de pouvoir sur vous, pour autant que vous meniez à l'avenir une vie repentante et pieuse.

L'architecte retourna à Cologne, muni de la bénédiction du solitaire; mais il ne lui fut pas donné d'achever son oeuvre. Des différends survenus entre la ville et l'électeur arrêterent la construction du temple. Accablé de chagrin et de douleur à cause de cette interruption, l'architecte se retira dans la plus grande solitude. Peu d'années après il mourut dans un complet oubli.

La nuit de son trépas disparut du Dôme la table d'airain qui portait son nom. Dans la suite ces dissensions devinrent tellement graves, que les constructions furent entièrement abandonnées.

L'ouvrage colossal, commencé sous les auspices du démon, ne pouvait être achevé, après que celui-ci eut perdu sa proie. Au moyen de la discorde, de la haine et de l'envie, l'esprit malin était parvenu à interrompre l'édification d'un temple qui aurait été le monument le plus sublime de la piété active et persévérante de son siècle.

Il était réservé à notre époque d'entreprendre l'achèvement de cet oeuvre grandiose.

Puisse le démon de la discorde ne jamais réussir à arrêter de nouveau cet ouvrage. Puisse son souffle infernal ne jamais infecter le coeur de ceux qui s'unirent pour achever cet ouvrage immortel.

LES TROIS ROIS A COLOGNE.

L'empereur Frédéric (Barberousse) assiégeant la belle et grande ville de Milan, les citoyens notables cachèrent les corps des trois Rois envoyés autrefois par l'évêque Eustorgius de Constantinople. Mais la ville fut prise. Or, à la suite de l'empereur, se trouvait l'évêque Reinold de Cologne qu'un chevalier de haut rang pria instamment de s'interposer, près du monarque, afin qu'il lui rendit son ancienne faveur. Le chevalier s'engageait en ce cas à lui montrer l'endroit où les corps des trois mages étaient cachés. Reinold promit de se rendre à ses vœux et tint parole, et le chevalier lui indiqua le lieu secret. L'évêque ayant fait enlever les précieuses reliques, les fit trans-

porter à Cologne; puis il demanda à l'empereur la possession de ce trésor, et celui-ci se rendit à ses prières. Reinold fit transférer ensuite les trois Rois dans son Dôme, et les Colonnais se réjouirent beaucoup de cet événement. Dès lors ils n'ont cessé de regarder les trois Rois comme protecteurs et patrons de la ville, celle-ci a porté depuis ce moment trois couronnes dans ses armes. Dieu permit aussi qu'une foule de miracles s'opérassent par l'intercession des Saints dont la gloire se répandit au loin. Des pèlerins vinrent de tous pays apportant de riches offrandes. Les précieux restes des trois Rois se trouvent encore aujourd'hui dans le Dôme, et on les vénérera jusqu'à la fin des siècles.

DAME RICHMODIS D'ADUCHT.

Vers le milieu du 14. siècle vivait au nouveau marché à Cologne le Seigneur d'Aducht (personnage illustre et de grande fortune) avec son épouse dame Richmodis. L'amour le plus tendre qui unissait les deux époux, la paix parfaite qui régnait dans leur intérieur, et leur conduite exemplaire leur avaient attiré l'estime universelle; bref chacun voyait en eux l'image la plus frappante d'une union heureuse.

Mais ce bonheur devait être affreusement troublé. Lorsqu'en 1357 la peste ravageait la contrée et enlevait une foule d'habitants, Richmodis fut inopinément frappée de la maladie, et peu de jours

après, la noble dame était étendue sur le lit de mort. Dans ces temps de terreur où chaque jour enlevait des centaines de victimes, il ne fallait point songer à un enterrement convenable; on avait plutôt hâte de faire sortir les morts des habitations. Aussi le Seigneur d'Aducht, quelque douloureuse que lui fût sa séparation de ces restes chéris, les fit enterrer avec toute la célérité et avec le moins de bruit possible, au cimetière des Saints Apôtres. Toutefois pour honorer en quelque sorte, dans la mort même, le souvenir de son épouse, il voulut que ses bijoux précieux ainsi qu'un anneau magnifique descendissent avec elle au tombeau.

Cette circonstance n'avait point échappé aux fossoyeurs, ils résolurent donc d'ouvrir la tombe pour s'emparer de ces trésors. A l'heure de minuit ils descendirent dans la fosse. Déjà ils avaient enlevé au cadavre la plupart de ses ornements, et ils allaient détacher de son doigt l'anneau d'un prix infini, lorsque dame Richmodis qui n'avait été qu'en léthargie, ouvrit les yeux et se releva. Les voleurs, s'imaginant que l'esprit de la défunte allait se venger sur eux de leur sacrilège, prirent la fuite avec une précipitation telle qu'ils laissèrent derrière eux et les bijoux et une lanterne qu'ils y avaient apportée. La frayeur de la dame réveillée, se voyant dans le cercueil, n'était pas moins grande; ce ne fut que par de grands efforts qu'elle parvint à sortir, à la lueur de la lanterne, de son cercueil, et à se traîner jusqu'à sa demeure.

Là tout était plongé dans un profond sommeil, et Richmodis fut obligée de frapper à coups redoublés à la porte, avant que l'un des domestiques s'éveillât pour demander du haut d'une fenêtre le nom de la personne qui désirait entrer à une heure aussi indûe. Le valet apprenant le nom et reconnaissant le voix, courut saisi d'effroi auprès de son maître, et lui annonça l'épouvantable vision. Le Seigneur d'Aducht n'ajoutant aucune foi au dire de son valet, le traita de sot et d'imbécile, tourmenté de la peur des revenants, il finit par s'écrier, lorsque celui-ci confirmait la véracité de ses assertions par force serments : Il est aussi impossible que ma femme soit ressuscitée, qu'il est impossible que mes chevaux brisent leurs attaches, sortent de l'écurie, et montent au grénier pour y regarder par la fenêtre. Mais à peine eut-il prononcé ces paroles, qu'un piétinement épouvantable se fit entendre sur l'escalier, il vit à sa grande surprise, et non sans effroi, que ses deux chevaux pomelés escaladaient effectivement le grénier. S'armant de tout son courage, il courut alors lui-même ouvrir la porte de la maison, et l'aspect de son épouse venant à lui, le convainquit pleinement de la vérité que son valet lui avait annoncée.

Les soins les plus assidus rendirent à Richmodis les forces et la santé. Elle vécut après cet événement pendant une longue série d'années dans une union fortunée, donnant encore à son époux trois fils ; mais depuis sa résurrection, et en dépit

de la paix de son âme, elle fut toujours sérieuse et absorbée par ses méditations.

On a montré pendant longtemps à Cologne la ci-devant maison d'Aducht, qui portait l'enseigne aux perroquets. Aujourd'hui il s'en trouve une autre à la même place, mais on a conservé de deux manières le souvenir de cet évènement. Deux chevaux pommelés en bois ont été placés dans cet édifice, regardant par la fenêtre du grenier le nouveau marché; on a donné à la rue attenante le nom de Richmodis.

HERMANN JOSEPH.

Dans le voisinage de l'église de Sainte Marie du Capitole, — ainsi nommée à cause de l'ancien emplacement du Capitole romain, — vivait un pauvre cordonnier qui avait bien de la peine à soutenir sa petite famille du produit de son travail. Mais nonobstant son état de gêne, cet homme se trouvait heureux, car il avait un petit fils qui promettait beaucoup et qui de jour en jour lui donnait plus de joie.

Hermann Joseph, c'était le nom de l'enfant, se distinguait entre tous les enfants de son âge par son zèle et sa modestie et principalement par ses sentiments enfantins et pieux. Lorsqu'il se rendait à l'école voisine de l'église, ou bien lorsqu'il se livrait au jeu sur le cimetière, il avait l'habitude de se prosterner sous la poterne des trois Rois, et d'adresser une fervente prière à la Sainte

Vierge qui y est représentée en pierre, l'enfant Jésus sur les bras. La prière d'un enfant pieux se transforme facilement en entretien familier. C'est ainsi que Hermann Joseph avait tout l'air de converser avec la Sainte Mère et plus encore avec son enfant Jésus qui faisait beaucoup d'impression sur son âme enfantine.

Mainte fois, en leur racontant de la sorte ce qu'il avait appris et ce qui lui était arrivé, il pria l'enfant Jésus de descendre et de venir un peu jouer avec lui. Il lui semblait alors voir les statues de pierre s'animer et lui sourire amicalement; une fois il crut même qu'elles lui avaient fait signe de monter jusqu'à elles. Cette fois là il fut triste de ne pouvoir se rendre à leur invitation, vu l'élévation trop grande des niches. „Ce bon petit Jésus,“ pensait-il, „descendrait peut-être un jour si je lui faisais un petit cadeau.“ Plein de cette pieuse simplicité, il tendit un jour vers la statue une fort belle pomme que son père lui avait donnée; au même instant l'enfant divin s'abaissa vers lui et accepta la pomme. Dès ce jour, l'enfant n'avait souci que de se procurer des cadeaux pour son image favorite, soit que ces offrandes consistassent en fruits ou en fleurs; et comme le petit Jésus recevait toujours ses dons avec une reconnaissance visible, Hermann Joseph fut bientôt dans des relations fort intimes avec l'objet de son amour et de sa vénération; aussi

toutes ses actions furent-elles couronnées de succès et de bonheur.

Hermann Joseph, en grandissant, aurait voulu se vouer aux études théologiques, mais la fortune circonscrite de ses parents y mit obstacle. Le jeune homme affligé s'en plaignit un jour devant le saint groupe de pierre; en même temps il entendit des paroles pleines de consolation, et un endroit lui fut désigné dans la nef de l'église, où il trouverait sous une pierre de quoi satisfaire son désir. En effet un trésor y était caché qui le mit en état de s'adonner à ses études de prédilection, et après y avoir fait de rapides progrès, il résolut d'embrasser l'ordre des Bénédictins, et se fit recevoir au couvent de Steinfeld.

Là il fut infatigable dans les travaux scientifiques; sa piété même, cause première de toutes ses réussites, souffrit tant soit peu de cette ardeur pour les études; il arriva donc une époque où ses recherches dans le domaine des sciences ne lui donnaient plus la satisfaction qu'il en avait attendue. Il adressait alors de nouveau ses ferventes prières à la Vierge qui lui apparut en songe et telle qu'on voit sa statue audessus de la poterne des trois Rois. Avec un regard sérieux et aimable à la fois, elle l'exhortait à ne pas négliger, pour un vain savoir, la foi et l'amour qu'il lui avait voués ainsi qu'à son divin fils, et à ne donner désormais qu'une partie de ses loisirs à l'étude. A son réveil, il prit ce songe comme un avertissement du

Ciel. Il y fut docile, et régla en conséquence les actions de sa vie. Hermann Joseph mourut à un âge avancé, aimé et vénéré autant pour sa piété que pour ses profondes connaissances.

Plus tard il a été proclamé saint par l'organe du saint Pontife. On montre encore aujourd'hui son tombeau dans l'abbaye de Steinfeld. Sa statue en pierre se voit à l'église de Sainte Marie du Capitole et représente la scène où il tend la pomme à l'enfant Jésus.

LE BOURGMESTRE GRYN.

A l'époque où Engelbert de Falkenbourg était archevêque de Cologne, les dissentiments entre ce prince ecclésiastique et la ville avaient atteint le dernier degré d'exaspération. D'un côté c'étaient les efforts puissants et opiniâtres agissant dans le but de faire courber les citoyens rebelles sous un joug détesté; de l'autre une résistance obstinée et énergique maintenant les droits bien acquis de la cité et ignorant toute condescendance. La haine ne pouvait donc manquer de prendre le dessus; aussi chacun des deux partis s'emparait-il de la première occasion pour nuire à l'autre et pour le perdre.

L'archevêque s'efforça dès le commencement de son règne, de soumettre la ville à sa volonté. A cette fin il fit construire entr'autres le Bayenthurm, forteresse entourée de fortes murailles et de crénaux; les vaillants citoyens toutefois ne s'en

effrayèrent point ; bientôt après ils prirent d'assaut le fort et en chassèrent les soldats ennemis.

Parmi les bourgmestres de Cologne qui, dans ces temps de trouble, s'étaient particulièrement chargés de la défense des droits de cette ville industrielle et puissante, brillaient en première ligne ceux de l'illustre famille Overstolz et non moins qu'eux le célèbre Hermann Gryn, descendant d'une ancienne famille colonaise. L'opposition énergique de ce champion contre les plans tant publics que secrets de l'évêque, lui attira la haine du chapitre et de sa sequelle. Aucune intrigue ne fut épargnée pour l'emporter sur cet homme loyal, et toutes les tentatives étant demeurées vaines, on conçut un plan infernal pour le perdre.

Deux chanoines, sous le manteau d'une feinte amitié, cherchèrent à s'insinuer dans les bonnes grâces du bourgmestre. Ils ne réussirent que trop bien auprès de cet homme simple et droit. Ils trouvaient mille prétextes pour se mettre en relations avec lui, jusqu'au moment où ils crurent leur plan assez mûr pour être exécuté.

Le chevalier Hermann reçut un jour l'invitation de ses prétendus amis de se rendre à un festin qui se donnait au chapitre. Il s'y rendit à l'heure indiquée, et comme aucun des convives prétendument attendus n'était arrivé, l'un des chanoines fit la proposition d'aller visiter, en attendant, les appartements de l'immense archevêché peu connus à cette époque. Gryn se laissa conduire par ses

hôtes. Il avait déjà examiné plusieurs pièces, lorsqu'à l'extrémité d'une allée, une porte fut ouverte. Sur l'invitation des chanoines, cet homme sans défiance entra dans une chambre assez sombre. A peine y fut-il, que la lourde porte se ferma sur lui, et il entendit pousser les verroux. En même temps un énorme lion bondit en rugissant d'un des angles de l'appartement, fixant sur lui ses regards de feu.

A cet aspect inattendu le bourgmestre fut d'abord déconcerté, mais un moment de réflexion lui rendit toute sa présence d'esprit. Il vit clairement le piège que lui avaient tendu ses ennemis et le danger qu'il courait. Par un mouvement rapide, il entoura son bras gauche de son manteau, s'adossa contre le mur, et tira son épée du fourreau. Au moment où le lion excité par un jeûne de plusieurs jours s'élança impétueusement sur le chevalier, celui-ci lui enfonça dans la gueule béante son bras enveloppé, tandis que la pointe de son épée pénétra profondément dans la poitrine du monstre. Au bout de quelques secondes le lion avait cessé de vivre. Les traîtres ne doutant aucunement de la réussite de leurs forfaits, s'étaient mis immédiatement à faire grand bruit. Avec une feinte anxiété ils appelaient du monde au secours du bourgmestre attaqué par le lion de l'archevêque. A leurs cris une foule de monde se rassembla; la porte de l'appartement fut enfoncée. Au grand étonnement de la multitude et à sa grande joie,

on trouva le chef de la ville sain et sauf, et l'animal inanimé à ses pieds. Mais au milieu des transports de la foule les traîtres pâlirent. Le bourgmestre venait de dévoiler leur forfait. Ils n'eurent pas le temps de fuir. Le peuple furieux, sans nul égard à leur état, se saisit d'eux et les pendit sans autre forme de procès près de l'archevêché, à l'endroit où se trouvait une porte qui dès lors prit le nom de Pfaffenthor (Porte aux moines).

L'exploit de Gryn, que les citoyens de Cologne se rappellent toujours avec fierté, se voit encore de nos jours sculpté en bas-reliefs sur le portail de l'hôtel de la ville de Cologne.

DUNWALD PRÈS DE MULHEIM.

Les moines de Dünwald habitaient un couvent entouré de vastes propriétés; quoique fort riches, ils cherchaient encore par toutes les voies et par tous les moyens à agrandir leur domaine. Satisfaire leur goût du luxe et de la mollesse, voilà le but constant de leurs efforts.

Un jour l'idée leur vint de s'approprier un champ de plus de cent arpents que possédait non loin de là leur voisin le gentilhomme de Schlebusch. Les prétextes ne leur manquaient pas plus que les vieux parchemins au moyen desquels ils tâchaient d'établir leurs prétendus droits.

Le gentilhomme était d'autant moins disposé à reconnaître ces droits que, de temps immémorial, ce terrain avait été la propriété incontestée de ses ancêtres. Il se croyait donc obligé de s'opposer de toutes les manières aux exigences illégales de ces avides moines. La cause devait être décidée par les tribunaux. Par malheur les juges d'alors craignant pour eux-mêmes les suites de l'influence du pouvoir monacal, n'osaient prononcer un arrêt décisif; ils préféreraient traîner le procès en longueur. Nul n'en pouvait prévoir la fin.

Le gentilhomme tourmenté de toutes les façons imaginables par ses puissants adversaires, menacé de ban et d'excommunication, leur fit un jour savoir, qu'il n'était pas éloigné de terminer les longs débats par l'abandon des terrains contestés; il n'y mettait qu'une seule condition, savoir, qu'il lui fût permis d'ensemencer encore une fois le champ en question, et de disposer du produit lors de sa maturité.

Les moines enchantés de ce résultat n'hésitèrent pas. Aussitôt un acte concis et bien conditionné fut dressé, et soumis à toutes les formalités requises. Les semences furent confiées au sein de la terre. Le printemps venu, les moines dans l'heureuse attente d'une prompte prise de possession, viennent, pleins de curiosité, examiner de quelle nature sera la dernière récolte que pense faire le gentilhomme. Il ne se montrait germe de froment, ni de seigle, d'orge ni d'aucun autre

grain; ça et là on voyait seulement poindre quelques jeunes pousses aux feuilles délicates. Les moines ont d'abord de la peine à reconnaître cette espèce de plantes; mais bientôt ils découvrent avec effroi que ce sont de jeunes chênes.

Le gentilhomme s'était ainsi joué de l'avidité des moines à la grande joie des amis de la justice. Les jeunes pousses devinrent peu à peu des tiges élancées. Lorsque les cimes de chênes dépassèrent les toits du couvent, les moines dormaient depuis longtemps du sommeil éternel. Les hautes murailles du couvent n'étaient plus que ruines et poussière, lorsque les troncs majestueux disparurent de la forêt.

SOLINGEN.

LES LAMES DE SOLINGEN.

Au seizième siècle on ne connaissait pas encore à Solingen l'art de forger des lames qui pussent être comparées, pour leur bonté et leur trempe, à celles de Damas célèbres dans l'univers entier. Les bons armuriers toutefois n'y manquaient pas, et tous s'efforçaient d'imiter les habiles orientaux; mais aucun n'avait pu y réussir, et plus d'un maître s'était ruiné par des essais infructueux.

Parmi ceux-ci se trouvait aussi le vieux Ruthard, homme expérimenté ayant vieilli dans le métier; parvenir à confectionner des lames de Damas, ç'avait été son rêve favori, et il avait sacrifié

la moitié de sa vie à cette chimère. Il voyait avec désespoir que les essais continuels qu'il faisait, et qui enlevaient beaucoup de temps et d'argent, minaient sa fortune. Il venait encore d'échouer dans une épreuve nouvelle, lorsque sombre et découragé il quitta l'atelier pour rentrer dans son appartement. Martha, sa fille unique, était loin de deviner la cause réelle du chagrin qui sillonnait profondément le front du vieillard, et cherchait en vain à le distraire: il ne répondait pas à ses tendres paroles, ne regardait même pas le mets favori qu'avec tant de soin elle avait apprêté pour le surprendre la veille de Noël. „Tu n'aurais pas dû travailler à cette heure sainte, mon cher père,“ dit-elle, „cela n'apporte ni bénédiction, ni prospérité. Tu martèles et te fatigues, comme s'il s'agissait du pain quotidien, et je pense pourtant que tu as assez acquis pour te reposer à ton âge et vivre sans soucis.“ Le maître ne répondit que par un profond soupir, et ayant pris quelques bouchées en silence, il sortit.

„Mon père doit être malade,“ se dit tristement Martha, „il est moins que jamais disposé à écouter le secret qui me pèse tous les jours davantage et m'opprime le coeur. Guillaume, il est vrai, est un garçon actif et plein d'ordre, c'est le compagnon le plus vaillant, le plus zélé de mon père, aussi est-il le préféré. — La pauvreté de cet excellent garçon serait-elle une raison suffisante, pour que mon père refusât de me donner à lui?“

Au même instant, Guillaume entra dans la chambre, non pas gai comme on l'est à son âge, mais pâle et défait. „Martha,“ dit-il, „c'en est fait de nous; je viens de demander ta main au maître; il est vrai que l'air sombre et mystérieux qu'il prend depuis quelque temps, m'inspirait de la crainte, mais j'avais confiance dans l'attachement et dans l'amitié qu'il n'a cessé de me témoigner. Que penses-tu qu'il m'ait répondu? Il tira de l'armoire une lame d'un aspect étrange, pâle et singulièrement veinée, et me dit: tant que vous ne saurez forger un chef-d'oeuvre pareil à celui-ci, votre demande sera inutile; la main de ma fille n'étant qu'à ce prix.“ Et en disant ces paroles, il trancha, pour preuve de la dureté extraordinaire de l'acier, un clou fixé dans le mur, sans que la lame en fût ébréchée. „Allez,“ continuait-il d'un air ironique en me poussant vers la porte, „allez apprendre, en Orient, l'art que je poursuis en vain depuis tant d'années; par cet art seul vous pourrez atteindre le but de vos désirs; et je vous le jure, rien n'ébranlera ma résolution“.

Cette nouvelle plongea la fille aimante dans une douleur extrême; elle s'était attachée avec toute la force d'un premier amour à celui que son coeur avait choisi. Mon bonheur est à jamais perdu, dit-elle, fondant en larmes; car si tu pars pour Damas, nul espoir que jamais tu reviennes de ce pays dévasté par les guerres des infidèles. D'ailleurs je ne pourrais supporter l'idée de te

savoir dans un danger continuel, je mourrais avant ton retour.

Et cependant, répondit Guillaume, quel autre moyen nous reste-t-il? Ce voyage quelque long et dangereux qu'il soit, nous laisse pourtant une ombre d'espoir; et la vue de tes larmes, Martha, me donne le courage de tout entreprendre, de tout tenter pour réussir. Je m'apprête à partir immédiatement. Tu me reverras heureux d'ici à un an, sinon jamais.

Disant ces mots, le jeune homme sortit impétueusement, et le lendemain matin il était parti sans avoir dit adieu. Dix jours après son départ, il gravissait les montagnes solitaires du Spessart; ignorant les mille détours de la haute forêt, il s'égarait de plus en plus dans ce labyrinthe. Déjà il avait perdu l'espoir de trouver un gîte pour la nuit, lorsqu'il aperçut bien tard la lumière d'une cabane isolée.

Il hâta le pas et eut bientôt atteint la chaumière; il frappa, une femme vieille et laide lui ouvrit la porte. „Bon soir, bonne mère,“ dit-il, „un malheureux égaré peut-il passer la nuit chez vous? Une botte de paille et un morceau de pain, voilà tout ce que je désire, et je vous le paierai bien.“ „Approchez, gentil garçon,“ dit la vieille d'une voix criarde, en faisant une grimace épouvantable et en regardant de travers, de ses yeux bordés de rouge, le nouvel arrivé. „Je veux bien vous loger, pour autant que vous ne trouviez pas

étrange que je reçoive encore une autre personne que j'attends de moment en moment. Aussi ne puis-je vous donner que cette petite chambre écartée, où vous pourrez dormir, sans interruption, jusqu'au matin."

Il n'avait d'autre alternative que d'accepter cette offre. Guillaume raconta à la vieille, pendant qu'elle lui préparait une soupe au lait, le but de son voyage, et quand il se fut un peu restauré, il s'étendit sur la paille. Mais il ne put s'endormir. L'air mystérieux de la vieille, ses paroles, son chant discordant, semblable aux cris des hiboux et auquel répondaient tour-à-tour les miaulements de deux chats; tout cela le tenait forcément éveillé; ajoutez à cela la curiosité de savoir de quelle nature serait la visite que la vieille attendait cette nuit au milieu de la forêt déserte. Minuit sonna. La lune jetait sa lumière magique sur les objets d'alentour, et l'imagination du jeune homme, troublée par la terreur, leur prêtait les formes les plus bizarres. Le vent s'éleva et fit cliqueter les carreaux mal affermis de la fenêtre vermoulue: on aurait dit le chuchotement de gens qui s'approchaient. De grosses gouttes de pluie battant contre les minces parois de la cabane, résonnaient comme les pas sourds d'un être ennemi qui se glissait menaçant auprès du pauvre isolé. Tout-à-coup une explosion le fit s'élancer de sa couche; en même temps il entendit un bruit pareil à celui d'une masse tombant par la cheminée,

et un échange de voix le convainquit que son hôtesse n'était plus seule. Ses cheveux se dressèrent; il s'approcha d'une des fentes de la porte, et vit avec effroi la figure d'un homme assis près de l'âtre flamboyant. Un grand chaudron bouillait sur le feu, et de temps il s'en échappait des flammes bleuâtres, à la lueur desquelles Guillaume distinguait mieux l'hôte étranger. Celui-ci portait un manteau rouge et un chapeau de même couleur; sa figure était couverte d'une barbe raide, et il tenait les pieds cachés dans les cendres sous le foyer. Ses yeux perçants et flamboyants étaient fixés sur la vieille debout devant lui dans une humble attitude. La colère était peinte dans ses traits. Guillaume ne pouvait comprendre ce qu'ils se disaient. C'était un bourdonnement vif et mystérieux. Le jeune homme ne fut pas peu effrayé, lorsqu'il vit la vieille se diriger droit à son réduit. Il se jeta précipitamment sur son lit, pour faire croire qu'il dormait, et à peine avait-il fermé les yeux qu'il se sentit secouer le bras. „Eveillez-vous, mon garçon!“ dit la sorcière, „levez-vous vite, vous apprendrez à connaître un homme des contrées orientales. Il peut vous épargner ce lointain voyage, car il possède toutes les sciences. Parlez-lui et priez-le de vous apprendre ce que vous désirez savoir.“

Guillaume se leva et suivit la vieille; il ne pouvait s'empêcher de frissonner à la vue de l'étranger; mais le désir de connaître le secret de

son art, et le souvenir de sa bien-aimée surmontèrent toute hésitation. Tremblant il se tenait devant cet être mystérieux dont le regard scrutateur, semblable à celui du serpent, s'échappait de dessous les larges bords du chapeau et se fixait sur lui. Le manteau de feu que ce personnage sinistre serra plus étroitement autour de son corps, pendant que sa main droite, à moitié étendue, semblait calmer le bouillonnement du chaudron; la vieille enfin qui se tenait blottie dans un coin de la cheminée, de manière à ne laisser voir que sa figure; tout cela, à la pâle lueur du feu de tourbe, avait un aspect diabolique, et déconcertait le pauvre diable. Du fond de son coeur il appela tous les saints à son secours, afin que le mauvais esprit n'eût aucun pouvoir sur lui. Pendant fort longtemps cet hôte énigmatique et terrible tint le regard attaché sur Guillaume, puis il lui demanda d'une voix stridente et sépulchrable: „Que me veux-tu?“ Le jeune homme presque défaillant raconta en termes incohérents ses aventures et le motif de son voyage! mais à peine eut-il fini, que le mauvais génie partit d'un éclat de rire effroyable. „Ce que tu désires savoir, je le sais,“ dit-il, d'une voix changée et à peine perceptible en s'approchant de Guillaume, „mais je ne fais rien pour rien. Pour le secret que je te donne, et qui contient toutes choses qui te sont utiles, j'exige uniquement que tu sois à moi du jour que tu en feras usage. Dès ce moment-là je t'octroie sept ans

et sept mois pour jouir de la vie et des avantages que j'y attacherai. Agrées-tu ma proposition, tu t'en trouveras bien; sinon, tu resteras en Orient, et Martha ne te reverra plus."

Guillaume était trop troublé pour pouvoir réfléchir; l'amour était tout puissant dans son coeur; il écrivit, après avoir trempé une plume de coq dans le liquide bouillant, son nom sur un parchemin qui lui fut présenté, et en échange, il reçut une lettre dûment cachetée. A peine l'eut-il prise que la figure disparut.

Le malheureux passa le restant de la nuit en proie aux angoisses et à la fièvre. Ce ne fut que vers le point du jour qu'il put jouir d'un sommeil bienfaisant, et le soleil était déjà levé depuis longtemps, lorsqu'il quitta sa couche. Dans la cabane, il n'y avait plus ni la vieille, ni aucun autre être vivant; il quitta cette auberge étrange, comme s'il avait été poursuivi par les furies. Après avoir erré longtemps, il rencontra moitié mort d'épuisement, des paysans charitables qui l'ayant soigné, le remirent sur le chemin de son pays.

Maître Ruthard était au comble de l'étonnement, en voyant revenir le compagnon qu'il croyait déjà bien loin. Il pensait que le jeune homme, se repentant de sa décision première, avait adopté un nouveau plan. Mais bien plus grand fut son étonnement, quand Guillaume, après lui avoir tout raconté, lui remit le secret cacheté d'un triple sceau noir, figurant une langue de feu et un glaive.

„Que Dieu nous préserve!“ dit le pieux maître instruit de tout, et après un moment de sérieuse réflexion: „Dieu veuille que ton amour excessif pour ma fille ne te précipite dans la perdition éternelle. Ni ta main, ni la mienne ne déroulera jamais ce papier portant heur ou malheur, qu'il repose, pour des jours meilleurs, dans le coin le plus obscur de mon armoire, afin que mes petits enfants auxquels ne peut s'étendre le pouvoir satanique, le décachètent et en fassent usage.

Ainsi fut-il fait. Guillaume épousa l'avant-veille de Noël sa Martha chérie qui était au comble de la joie. Ruthard lui céda son atelier et sa clientèle, car son age avancé exigeait le repos. Le travail et la persévérance surmontent toute difficulté. Peu à peu l'état de la maison fut plus florissant que jamais à la grande satisfaction du vieillard.

Bien des années s'étaient écoulées, Ruthard avait rejoint ses aïeux; Guillaume aussi, parvenu à un âge très-avancé, s'était endormi du dernier sommeil, lorsque son fils, continuant la carrière paternelle, trouva la lettre contenant l'exposé de l'art de fabriquer des épées pareilles, pour la trempe, aux lames de Damas.

C'est à dater de cette époque que les lames de Solingen sont si bonnes et si renommées.

GERRESHEIM, PRÈS DE DUSSELDORF.

GUNEHILDE.

Gunehilde, nonne pieuse, modeste et parée de tous les charmes de la jeunesse avait fait naître dans le coeur de son confesseur un penchant dont elle ne soupçonnait pas même l'existence.

Ce prêtre indigne mit tout en oeuvre pour séduire la jeune fille sans expérience, mais toutes ses honteuses tentatives échouèrent devant l'innocence de Gunehilde. Consumé par sa passion et couvant des projets sinistres, le séducteur chercha à décider la pauvre fille à prendre la fuite, lui promettant de rentrer lui aussi dans le monde et de s'unir pour toujours à elle par les liens sacrés du mariage.

Gunehilde ne résista pas à ces promesses et à ces serments. Par une nuit obscure elle s'échappa du couvent avec le prêtre qui se crut dès lors au terme de ses désirs. Mais il n'en fit pas ainsi.

La jeune fille effrayée résista avec une fermeté inébranlable aux plus pressantes instances, exigeant l'accomplissement des promesses qu'il lui avait faites. Cela n'entraîna pas dans les vues du scélérat. Lorsqu'il vit que tous les moyens qu'il employait pour parvenir à ses fins, restaient infructueux, il s'adonna à une vie vagabonde et dissolue. Démoralisé de plus en plus par cette manière de vivre, il finit par se joindre à une bande de voleurs, et commit avec eux une foule de crimes.

Dans une de ses expéditions, le ci-devant prêtre fut pris et peu de temps après pendu. Il eut ainsi la juste récompense de la vie criminelle qu'il avait menée. La nouvelle de sa mort terrible parvint bientôt jusqu'à Gunehilde qui, dans la plus profonde solitude, passait ses tristes jours à déplorer son étourderie. Elle était demeurée pure, mais n'en était pas moins coupable aux yeux du monde qui, plus enclin à croire le mal que le bien, doutait de tant de vertu. L'infortunée néanmoins résolut dès lors de retourner au couvent, et de se soumettre, pour expier sa faute, aux châtimens les plus rigoureux. Elle se jeta aux genoux de l'abbesse, la conjurant de recevoir, avec indulgence et miséricorde, une fille égarée, oublieuse de son devoir, mais malheureuse et pleine de repentir. „Lève-toi,“ dit la supérieure, „lève-toi, ma chère enfant; de quoi donc t'accuses-tu? La cellule, jusqu'ici, n'a cessé de rétentir des louanges et des prières que ta douce voix adressait au Seigneur. Tu es plus vertueuse que tes soeurs, plus agréable à Dieu que moi-même.“

Et les nonnes et l'abbesse conduisirent la jeune fille étonnée à sa cellule. En arrivant là le mystère se dévoila aux yeux de Gunehilde. Elle vit s'élever de sa couche et disparaître un ange qui l'avait remplacée pendant son absence et qui, par des chants pieux, avait loué le Seigneur et prié pour elle.

XANTEN.

SIGEFROI.

Dans l'antiquité la plus reculée, Sigismond, prince batave, habitait avec son épouse le château de Xanten. Ils avaient un fils nommé Sigefroi dont les forces corporelles s'étaient développées de bonne heure d'une manière extraordinaire, il en était de même de son caractère altier et indomptable. Il n'écoutait ni leçons, ni remontrances.

A peine agé de onze ans, le robuste enfant trouvait insupportable la vie tranquille et monotone que l'on menait au château de son père; il s'enfuit un jour pour chercher aventures en parcourant le monde. Il remonte le Rhin et rencontra au pied des Sept-Montagnes le fameux armurier Mimer, dont le métier lui plut tant, qu'il résolut d'entrer en apprentissage chez lui, afin de pouvoir se fabriquer lui-même ses armes.

Les compagnons de Mimer se ressentirent bientôt de l'humeur belliqueuse de Sigefroi; maintefois il les fit rouler dans le sable ou les meurtrit de coups. Cependant il ne valait rien comme forgeron, car il cassait toutes les barres de fer, et enfonça par des coups furieux l'enclume dans la terre. Le maître, pour se défaire de ce brutal, l'envoya un jour faire du charbon à la forêt, du côté où séjournait un terrible dragon. Ce dragon n'était autre que le géant Fafner ainsi métamorphosé pour les crimes qu'il avait commis. Il gardait un trésor immense, consistant en or, en perles et en pierres précieuses

que l'on voyait, à certaines époques, briller à travers les fentes d'une montagne.

Sigefroi parvenu à l'endroit désigné mit le feu à un énorme tas de bois. A peine les flammes puissantes s'élevaient-elles, que le serpent s'élança, gueule béante, pour engloutir le nouveau charbonnier. „Ho, ho!“ s'écria Sigefroi, „voilà une excellente aventure! Il s'agit ici de défendre sa peau.“ En même temps il retira du feu un chêne dont il poussa le bout brûlant dans le gosier du monstre, tout comme s'il eût enferré un sanglier. La douleur mit le reptile au comble de la rage, il se roula sur le sol, et chercha à abattre Sigefroi de sa monstrueuse queue. Mais celui-ci, tout en l'évitant adroitement, lui porta des coups redoublés; et saisissant un moment favorable, lui trancha la tête. Après cela, il en jeta le corps dans le brasier; mais à son grand étonnement, il vit couler à ses pieds un torrent de graisse qui y forma une mare. Au même instant il entendit un oiseau chanter au dessus de sa tête:

Pour que jamais fer ne te blesse,
Faut te baigner en cette graisse,
Faut t'y durcir la peau,
Résisteras à trait, lance et couteau.

Sigefroi ne manqua pas de suivre cet avis; il se jeta tout nu dans la graisse, tous ses membres en furent oints, à l'exception d'un seul endroit à l'épaule droite, lequel avait été couvert par une feuille accidentellement tombée d'un arbre. Rendu ainsi invulnérable, le jeune héros retourna à la

forge avec la tête du monstre abattu. Là, il tua le perfide Mimer. Après s'être choisi une armure brillante et un glaive magnifique, après avoir sellé le meilleur cheval de l'écurie, le coursier Grani, il partit avide de nouvelles aventures.

Il suivit pendant longtemps le cours du Rhin, puis avançant toujours vers le sud, il atteignit la mer et s'embarqua. La tempête le chassa contre un rocher escarpé; mais son coursier agile l'ayant bientôt gravi, le porta non loin d'un château enchanté en proie aux flammes.

Le jeune héros ne savait que faire; lorsque l'oiseau qui lui avait déjà donné un avis, chanta d'une voix claire:

Du feu ne redoute la rage,
Vite en avant, montre courage,
Si par toi le charme est ôté,
Gagneras ange de beauté.

Il donna de l'éperon à son cheval, mais celui-ci se raïdit et se cabra. Sigefroi lui-même manqua étouffer devant le terrible embrâsement; cependant il força l'animal rétif — et d'un bond il fut au milieu des flammes. A l'instant le feu s'éteignit. Le château se montra dès lors dans toute sa splendeur. Les portes s'ouvrirent, et Sigefroi eut hâte d'entrer pour en examiner l'intérieur. Saisi d'admiration, il contempla ces superbes appartements plongés dans le silence des tombeaux; mais il fut bien plus étonné de trouver les habitants sans

mouvement, endormis en apparence, et conservant la position qu'ils avaient sans doute lors de l'enchantement. La cuisinière était près du foyer, le palefrenier dans l'écurie auprès des chevaux qui eux-mêmes se tenaient inanimés devant leurs crèches.

Sigefroi en entrant dans la grande salle, jeta malgré lui un cri d'admiration. Là, étendu sur un lit de repos, parée de grâces infinies, entourée d'une pompe royale, mais retenue par des liens d'airain, se trouvait celle en qui son cœur reconnut l'ange de beauté.

Les liens furent aussitôt rompus, il imprima un baiser de feu sur ces lèvres de roses. Ce baiser fut le signe de délivrance de l'enchantement séculaire. Brunehilde, c'est le nom de la belle, ouvrit les yeux, remercia son libérateur qui fut très-étonné de s'entendre nommer par son nom; il lui promit d'être tout à elle. Au même instant l'enchantement cessa dans le château, tout se remit en mouvement, comme si le charme n'avait point passé par là.

Sigefroi comptait sur la douce récompense de l'amour; mais Brunehilde l'arrêtait par le charme même de cet amour. Elle était trop fière pour s'abandonner entièrement à un homme. Elle sut ainsi l'enchaîner pendant longtemps. A la fin l'esprit actif de Sigefroi ne put supporter plus longtemps cette vaine attente, et le goût des aventures se reveilla en lui.

L'oiseau que nous connaissons déjà ne cessait d'aiguillonner cette passion en chantant, devant les fenêtres du héros, et du charme de la retraite

des Nivelliens*), et d'actions d'éclat accomplir, et de belles dont il faut acquérir les bonnes grâces. Un jour donc prenant courage, Sigefroi s'arma de toute sa force pour résister aux charmes de Brunehilde, et tel qu'un voleur nocturne abandonna secrètement le château enchanté et tout ce qu'il contenait d'attrayant et de séduisant. L'oiseau merveilleux était son guide; il volait toujours devant lui dans la direction du Nord, de branche en branche, de gîte en gîte; et le jeune homme écoutait à la fraîcheur de l'ombre les chants de l'oiseau :

Des Nivellois les vaillants fils
 Cachent, au Nord, leur beau pays.
 Un peuple de nains y surveille,
 Une incomparable merveille.
 Enlève leur de leur logis
 Chaperon et glaive de prix,
 Le premier te rend invisible,
 Aux ennemis l'autre est terrible.

Il ne faut point s'étonner de ce que Sigefroi convoitait des objets aussi rares, et de ce qu'il poursuivait son voyage avec la plus grande célérité. Après une longue route, il atteignit enfin le pays des Nivelliens. Harrassé de fatigues, il s'étendit sur le sol; une troupe de nains l'entourèrent qui d'abord le contemplèrent étonnés, puis voulurent le faire prisonnier. Le jeune homme se dé-

*) Nivelliens, Nivelois, Nivelones, Nebulones, Nivelles a été leur résidence, voyez Untersuchungen über den Ursprung der Nibelungensage von Dr. Emil Rückert. Leipzig 1836.

fendit vaillamment et se rendit maître de leur chef Albéric à la longue chevelure. Sigefroi se servit de cette chevelure pour le garrotter et ainsi le força à lui découvrir le lieu où se trouvaient cachés le glaive et le chaperon. Toutefois il n'était point facile de parvenir à ces objets précieux. D'abord il fallut que Sigefroi domptât le géant Wolfgrambär préposé à la garde d'un château souterrain. Puis il dut châtier derechef le nain Albéric qui voulait le trahir, et eut à le forcer de lui montrer l'endroit qui récélait le chaperon, et finalement Wolfgrambär fut contraint de livrer au héros qui le tenait fortement enchaîné, le glaive Belmont. Cette expédition finie, Sigefroi rendit la liberté à ses ennemis.

Ayant ainsi atteint le but qu'il s'était proposé, et après avoir encore, en ce pays, tué un dragon gardien d'un grand trésor, le héros gagna le mal du pays et se remit en route pour le château de ses pères. Après un voyage de plusieurs mois, il y arriva à la grande joie de ses parents auxquels il raconta ses merveilleuses aventures.

CLÈVES.

LE CHEVALIER DU CYGNE.

La jeune Comtesse de Clèves était dans une affliction, dans une détresse extrême. L'un de ses vassaux, drôle audacieux et insolent avait eu l'effronterie de lui refuser l'obéissance, s'était rendu maître de son château et de sa liberté, et poussait

l'arrogance jusqu'à lui demander sa main et partant la souveraineté de ses terres. Elle ne savait comment se soustraire aux poursuites de ce sujet rebelle ; car aucun chevalier de son pays n'eut eu le courage de jeter le gant à un adversaire dont la vigueur, la dextérité et la taille gigantesque devaient être fatales à tout agresseur. La pieuse affligée adressait sans relâche ses ferventes prières au ciel, espérant qu'un sauveur lui apparaîtrait enfin, ou qu'un champion s'enhardirait à prendre la cause de l'infortunée contre son odieux et importun vassal. Suivant la légende, elle portait suspendue à son chapelet, une clochette d'argent douée d'un pouvoir magique. Lorsque cette clochette vibrait doucement, le son s'en propageait au loin, bien au loin, mais dans une direction déterminée, et avec une puissance de timbre toujours croissante : c'est ainsi qu'elle aurait fait entendre à un roi lointain ses sons de détresse, et celui-ci s'empressa d'envoyer, en amont du Rhin, des secours à l'innocence opprimée. Ce roi bien qu'il crut que cet appel pouvait n'être qu'une vision, jugea néanmoins, que son fils unique devait s'y rendre. Celui-ci désireux d'aventures, saisit, comme les plus nobles chevaliers d'autrefois, l'occasion de prêter aux faibles, aux femmes surtout, la protection de son bras.

Sur les eaux du fleuve parut un cygne qui tirait une nacelle au moyen d'une chaîne d'or ; parvenu au rivage, il s'y coucha et sembla attendre que quelqu'un voulut s'y embarquer. Le fils

du roi se trouvait en cet endroit, d'où il contemplait ce lointain mystérieux, vers lequel tendaient tous ses désirs. Le jeune homme crut voir dans cette apparition un avertissement manifeste des puissances divines. Il entra dans la barque, et à peine y fut-il que le cygne remonta le Rhin et disparut aux regards étonnés du roi.

Sur ces entrefaites, était arrivé le jour que ce rebelle devenu maître, avait fixé pour la célébration de son mariage avec la Comtesse. Elle ne pouvait échapper à son sort, à moins qu'il ne se trouvât un chevalier intrépide qui s'engageât dans un combat à outrance avec ce scélérat. — Déjà l'infortunée se croyait à jamais perdue. Au moment de mettre ses habits de noces, elle aperçut par les fenêtres élevées de son château un cygne qui remontait le fleuve avec une nacelle. Un jeune chevalier y dormait. Aussitôt elle se souvint qu'une pieuse nonne lui avait prédit qu'un jeune homme endormi la tirerait un jour d'un danger imminent. Elle fut agréablement surprise à la vue de cette merveille. L'adolescent s'éveilla et prit terre; et le cygne, descendant le fleuve, disparut à leurs yeux.

Le chevalier dirigea directement ses pas vers le château, mit un genou en terre devant la Comtesse, et sollicita la faveur de disputer à son ennemi la possession de sa personne. La jeune fille accepta cette offre avec joie, et aussitôt on fixa l'ordalie (jugement de Dieu) dans la vaste cour du château.

L'orgueilleux vassal, tel qu'un sanglier furieux,

attaqua le champion étranger. Plus d'un coeur dévoué à cette femme malheureuse battait de crainte devant un combat aussi inégal en apparence; car bien que fort et adroit, le jeune homme semblait ne pouvoir résister à un adversaire aussi formidable par sa taille colossale.

Mais le bon droit l'emporta; atteint profondément par le glaive du vaillant étranger, le scélérat rendit le dernier soupir, et le vainqueur au milieu des applaudissements de la foule se prosterna devant celle qu'il avait si miraculeusement sauvée. Elle le remercia avec des yeux pleins d'amour; mais elle ne se borna pas à récompenser le héros par des paroles. Peu de semaines après, le jeune homme, au comble de ses vœux, mena la Comtesse à l'autel.

Nulle femme aimante ne pouvait être plus heureuse que ne le fut la Comtesse par son époux qui lui rendait sa tendresse avec la fidélité la plus sincère.

Une chose venait troubler la félicité qu'elle goûtait; ni elle, ni personne ne savait, d'où le chevalier était venu, ni quelle pouvait être son origine. Avant qu'il l'épousât, elle avait dû lui promettre solennellement, de ne jamais lui demander, quels étaient et son nom et son pays; car à cette question était liée sa destinée, et il l'avait prévenue que, si elle la lui faisait, ils devraient se séparer pour toujours.

La Comtesse s'était engagée à suivre les désirs de son mari, et des années s'écoulèrent, sans que rien vînt troubler leur bonheur; trois fils qui

promettaient d'être un jour l'ornement de la chevalerie, vinrent y mettre le comble.

Mais plus ses fils grandissaient en force et en grâces, plus la mère se tourmentait de ce qu'ils ne pouvaient se réjouir du nom de leur père, du nom d'un père qui devait être sans doute de haute naissance. Un jour donc ne pouvant résister davantage à l'impulsion de son cœur, elle conjura son mari de ne pas céder plus longtemps à ses fils un nom que le dernier du peuple hérite de son père, et de ne pas attendre qu'un jour ils ne soient traités de bâtards et méprisés comme tels. Qu'en conséquence, il ne pouvait cacher davantage son origine et son nom.

Pâle et saisi d'effroi à ces paroles, il s'écria douloureusement ému : „Malheur à toi, mère infortunée, qu'as-tu fait ! tu as détruit par tes paroles notre bonheur à tous ! Dès ce moment, je dois te quitter pour ne jamais revenir.“ Il fit aussitôt rétentir son cor d'argent du côté des eaux, et le son s'en répandit au loin dans le silence de la nuit. A l'aube du jour, le cygne parut remontant les flots, mais il n'était plus un messager de salut comme autrefois. Aux yeux de la Comtesse, pétrifiée d'effroi, l'époux, le père monta dans la nacelle, et le cygne puissant retourna aux lieux d'où il était venu. Jamais on ne le revit.

Le chagrin conduisit en peu de temps la femme abandonnée au tombeau ; ses fils devinrent les chefs de races distinguées qui toutes, jusqu'à ce jour, portent le cygne dans leurs armoiries

KEVLAAR.

D'après la légende, cet endroit fut fondé au dix-septième siècle. Le fait principal rapporte qu'un bourgeois, qui s'appelait Henri Buschmann, passant lors d'un voyage vers Noël 1641 par les landes de Kevlaar, où il y avait alors une espèce de croix; en y priant avec ferveur il entendit tout à coup une voix qui lui dit: C'est ici que tu dois ériger une maisonnette de Saint.

Comme il entendit quelques jours après encore une fois cet ordre au même endroit, où il n'y avait personne, il résolut sans rien dire de ce miracle, de faire de petites épargnes sur son gain modique, et d'amasser peu à peu tant qu'il fut à même de faire construire la maisonnette. Sur ces entrefaites l'hiver se passa. Le printemps suivant, lorsque Buschmann avait déjà amassé la somme, sa femme lui raconta d'une apparition nocturne d'une maisonnette avec l'image de la Sainte-Vierge, sur quoi il raconta à sa femme étonnée l'aventure qui lui était arrivée. Les deux époux communiquèrent l'affaire aux capucins qui avaient un couvent dans le voisinage et qui aidèrent de suite à la construction de la maisonnette, de manière qu'au 1 Juin 1642 le peuple de tous les environs firent le pèlerinage à la Sainte-Vierge exposée dans la maisonnette.

Plus tard ces pèlerinages augmentèrent toujours, de manière qu'on construisit beaucoup de maisons

dans le voisinage de l'image et enfin se formait le village Kevlaar.

En 1842 on célébra à Kevlaar le Jubilé de 200 ans où il s'assembla de loin et de près, plus de 200,000 personnes.

Le poète allemand *Heinrich Heine*, illustra cette légende par un poème duquel nous rendons le sens aussi bien que possible.

LE PÉLÉRINAGE DE KEVLAAR.

La mère fut à la^e fenêtré,
Le fils était couché au lit.
Ne veux-tu pas te lever Guillaume,
Pour voir la procession ?

Je suis si malade ma mère,
Que je ne puis ni voir ni entendre.
Je pense à Marguérite qui est morte
Le coeur me fait si mal.

Lève-toi, allons à Kevlaar,
Prends ton livre et ton rosaire ;
La Sainte Vierge guérira,
Entièrement ton coeur malade.

Les drapeaux des églises jouent au vent,
On chante des airs religieux.
C'est à Cologne sur le Rhin
C'est là que va la procession.

La mère suit la foule,
En conduisant son fils.
Ils chantent tous deux en choeur,
Bénie sois Sainte Marie.

* * *

La Sainte Vierge de Kevlaar
Est revêtue aujourd'hui de sa plus belle robe.
Elle a ce jour beaucoup de besogne à faire,
Il vient beaucoup de malades.

Les personnes malades,
Lui portent pour offrande,
Des membres faits de cire,
Beaucoup de mains et de pieds de la même matière.

Celui qui offre une main de cire,
Est guéri du mal qu'il a à la main;
Et celui qui offre un pied de cire
Son pied guérit sous peu.

Maint se trainait à Kevlaar sur des béquilles
Qui danse aujourd'hui sur la corde;
Et maint joue maintenant le violon,
Qui n'y pouvait pas mouvoir un doigt.

La mère prit ensuite une bougie,
Et en forma un coeur;
Tiens; porte cela à la Sainte Vierge
Elle guérira ta douleur.

Le fils prit en soupirant le coeur de cire,
S'achemine en soupirant vers l'image de la Sainte;
Les larmes s'échappent de ses yeux,
Les mots s'échappent de son coeur:

Bénie de toutes les femmes,
Servante immaculée de Dieu;
Reine du ciel,
C'est à toi que j'adresse mes plaintes.

Je demeurai avec ma mère,
Dans la ville de Cologne;
Ville qui a plusieurs centaines
De chapelles et d'églises.

Et à côté de nous demeurait Marguérite,
Hélas, elle est morte maintenant;
Sainte Marie, je t'apporte un coeur de cire,
Veuille guérir la plaie de mon coeur.

Guéris mon coeur malade
Je veux aussi prier et chanter
Matin et soir avec ferveur
„Bénie sois Sainte Marie!“

* * *

Le fils malade et la mère,
Dormirent dans la petite chambre,
Voilà que Sainte Marie
Y entra doucement.

Elle se pencha sur le malade
 Et mit sa main,
 Tout doucement sur son coeur,
 Sourit avec douceur et disparut.

La mère vit tout en songe,
 Elle a vu encore bien autre chose;
 Elle se reveilla de son somme,
 Les chiens aboyaient si fort.

Le voilà étendu,
 Ce fils, il était mort;
 Sur ses joues pâles,
 Se mirait l'aurore!

La mère joignit les mains,
 Elle ne savait qu'en penser;
 Dévotement elle se mit à chanter tout bas,
 „Bénié sois Sainte Marie!“

H. HEINE.

GEERTRUIDENBERG.

L'AMOUR DE SAINTE GERTRUDE.

Il y a nombre d'années, vivait dans les Pays-Bas une jeune fille d'une rare beauté, et ce qui, à cette époque déjà, n'était pas moins rare, douée d'innocence et de piété. A l'insu de la charmante Gertrude un chevalier noble et riche se prit d'un violent amour pour elle. L'étranger parvint, à force d'assiduités, à lui faire voir l'impression profonde qu'elle avait produite sur lui. Mais elle avait l'esprit trop sérieux pour se laisser aller aux douceurs de l'amour; le bonheur de la famille, les joies d'une union paisible et assortie ne lui offraient point d'attraits; elle nourrissait depuis sa plus tendre enfance l'espoir d'obtenir un jour la faveur de passer ses jours dans la solitude du couvent voi-

sin consacré à St. Jean. Un coeur pur, libre de toute faiblesse humaine, pouvait seul, au printemps de la vie, prendre une résolution aussi pieuse. Elle ne donnait accès dans son coeur à aucune passion et n'avait que le penchant innocent d'exercer des oeuvres de charité; son seul regret était de ne pouvoir, dans sa pauvreté, suivre en cela, toute l'impulsion de son âme.

Les tentatives du chevalier demeurèrent donc sans succès, elle lui permit seulement de la voir, et de lui parler amicalement.

La passion du jeune homme ne fit que croître devant les grâces infinies de cette charmante enfant; et comme s'il eût été enlacé dans des liens magiques, il était malgré lui entraîné vers l'objet de toutes ses pensées et absorbé par les tourments de son amour.

Il obtint la faveur d'accompagner la jeune fille, lorsqu'elle visitait les cabanes des pauvres pour y répandre ses dons ou ses consolations. Mainte fois il fut témoin de sa douleur et de ses larmes, alors qu'elle ne pouvait que consoler et donner de l'espoir. Un jour, il se hasarda à lui offrir sa bourse bien garnie qu'elle accepta avec joie et empressement.

Dès lors elle ne mit plus de bornes à sa charité, et le chevalier ne se lassa pas de donner. Gertrude cependant, malgré tous les efforts que fit le chevalier pour l'en empêcher, entra définitivement au couvent, lorsqu'elle eut atteint sa dix-huitième année; elle y mena une vie pieuse et

calme qu'elle partagea entre la prière et son penchant invariable pour la bienfaisance. Elle pouvait donner un libre cours à ce sentiment; celui qui l'adorait lui envoyait, tous les jours au couvent, les moyens d'y satisfaire.

Les années s'enfuirent, mais la passion du chevalier demeura invincible. Il avait à la longue sacrifié à ces libéralités sa fortune entière, et il prévoyait, avec la douleur la plus vraie, le temps où, faute de pouvoir encore fournir des offrandes, il ne s'attirerait plus un sourire doux et reconnaissant. Ayant tout donné, il prit congé de Gertrude sous le prétexte d'un voyage, mais en réalité avec la ferme résolution de refaire sa fortune par tous les moyens possibles. Couvant toute sorte de projets sinistres, il rôdait la nuit dans des sentiers impraticables, à travers des marais et des buissons d'épines. Et à minuit, dans une bruyère déserte, s'approcha de lui un homme à mine suspecte et étrange qui l'accosta d'une voix horriblement enrouée: „Qu'avez-vous, Monsieur le Chevalier, qu'est-ce qui vous pousse à cette heure indûe dans ces lieux sauvages? Confiez-vous à moi, qui en ai secouru plus d'un de mes conseils, et mieux encore de mes actions. Vous faut-il de l'argent? Dites un mot, dès que nous serons d'accord, je vous tire d'embaras; quelle que soit la somme que vous exigiez, vous l'aurez; d'immenses trésors sont à ma disposition. Je vous octroierai tout ce que vous pourrez dépenser pendant sept ans, vous ne trouverez jamais votre caisse

vide. Moi, au contraire, je n'exigerai qu'une bagatelle, quoique mon assistance vaille bien une récompense. Voici un parchemin, un contrat y est déjà tracé; veuillez-le lire à la clarté de ce feu follet. D'après nos conventions, vous ne vous rendez à moi qu'après sept longues années; il faut toutefois, que pour la forme vous les soussigniez de votre sang; une seule goutte suffit. Si cela vous arrange, nous mettrons tout en règle, et dans sept ans, à dater de ce jour, et à la même heure, vous vous retrouverez ici.

Le chevalier fasciné, aveuglé, accepta et soucrivit; puis il s'enfuit à bride abattue; arrivé chez lui, il trouva dans ses coffres, de l'argent plus qu'il ne lui en fallait. Dès lors il recommença à expédier ses trésors au couvent, tandis que lui même, au milieu de ses richesses, se laissait manquer du nécessaire; car il n'y avait pour lui en ce monde d'autres joies, d'autre bonheur que de plaire à Gertrude, et de recevoir d'elle un simple regard de reconnaissance.

Sur ces entrefaites, les sept années s'écoulèrent, et le chevalier vit approcher avec angoisse le jour fatal qui devait le priver à jamais de la vue de celle qu'il adorait. Désespéré il allait entreprendre le chemin pénible de la bruyère, mais il voulait auparavant, sous le prétexte d'un second voyage dire un dernier adieu à Gertrude, puis descendre aux enfers. A cet instant suprême, elle le pria de boire en l'honneur de St. Jean, son patron; à son amour à elle et à sa pieuse mémoire; cela

devait le préserver de tout danger. Il accepta le breuvage, et il lui sembla, en vidant la coupe, que jamais cordial ne lui avait autant réjoui le coeur. Cependant, lorsqu'il eut dit adieu à sa bien-aimée, et qu'il chevaucha sur la bruyère déserte, la nuit avec ses horreurs descendit dans son âme, et ce fut en frémissant qu'il arriva à l'endroit désigné. Le terrible inconnu l'y attendait déjà; mais dès qu'il aperçut le chevalier, il recula d'effroi, poussa des hurlements épouvantables, et s'écria en déchirant le contrat: malheur à moi, je n'ai aucun pouvoir sur vous; en croupe derrière vous, je vois Sainte Gertrude à l'amour de qui vous avez vidé la dernière coupe.

A ces mots le génie malfaisant disparut, laissant après lui un nuage livide de vapeurs sulfureuses.

Le chevalier était délivré, l'amour de Gertrude l'avait sanctifié. Il trouva encore dans sa demeure de grands trésors, qu'il employa, suivant les vœux de Gertrude à une fondation pieuse; et, afin d'être à l'avenir digne des faveurs du ciel, il entra dans un couvent, et voua le restant de sa vie au service du Seigneur.

LE ZUIDERZEE.

STAVOREN.

Stavoren occupait, il y a plus de six cents ans, le premier rang parmi les villes commerçantes de la Hollande. Les vaisseaux des marchands de cette ville couvraient les mers et rapportaient dans son

port, sût les produits les plus beaux de l'univers entier. Ce commerce si étendu porta le bien-être de cette ville à un degré inconnu jusqu'alors. Bien qu'il y eut ici, comme partout ailleurs, des pauvres, le nombre des gens riches l'emportait de beaucoup. La dissipation, la volupté et le luxe, compagnons ordinaires des grandes fortunes, ne manquaient pas de se réunir à Stavoren. Un sot orgueil, une rivalité ruineuse portaient les habitants à vouloir se surpasser les uns les autres par l'éclat et la somptuosité de leurs maisons, et par la magnificence de leurs fêtes splendides. La légende nous apprend même, que beaucoup de maisons, semblables à des palais, étaient bâties en marbre blanc, que l'intérieur des appartements était orné de lambris artistement sculptés, de tentures superbes et de meubles les plus rares. Les portes mêmes étaient garnies non de fer, mais de métaux précieux.

Aucun toutefois des négociants de Stavoren ne pouvait comparer ses richesses à celles de Mademoiselle Richberta. La fortune qui récompensait par les largesses les plus grandes et les moins espérées la jeune négociante, paraissait vouloir prouver par les faveurs qu'elle lui accordait l'étendue de son pouvoir en comblant de ses prodigalités une faible mortelle. Les flottes marchandes de cette demoiselle expédiées aux contrées les plus lointaines, revenaient chaque fois avec des bénéfices énormes réalisés, et apportaient en outre les marchandises les plus recherchées, telles que

bijoux, perles et brillants qui, prodigués dans son palais et dans ses atours scintillaient d'un éclat éblouissant.

Mademoiselle Richberta ne savait soutenir un bonheur si inoui avec cette égalité d'humeur qui seule eût pu l'en faire jouir réellement: et s'il est vrai, à ce que dit un sage, qu'un grand revers se supporte plus facilement qu'une prospérité excessive, Richberta était destinée à prouver la justesse de cet axiôme. Son orgueil marchait de front avec l'accroissement de ses trésors, aussi le montrait-elle par le mépris qu'elle témoignait aux gens au dessous d'elle. Elle satisfaisait cet orgueil dans des fêtes luxurieuses et sybaritiques qu'elle donnait à la ville, moins pour se distraire et se divertir que pour étonner ses hôtes par la splendeur toujours croissante des appartements, et par la recherche des mets et des vins: elle voulait inspirer l'envie.

Dans une de ses fêtes tumultueuses, étourdisantes qui n'offrent rien à l'esprit tout en laissant le coeur vide, on annonça à Mademoiselle Richberta un hôte étranger. Il lui faisait dire qu'il venait de contrées lointaines, qu'il avait vu beaucoup de rois dans l'éclat de leurs cours, et qu'il arrivait uniquement pour admirer les richesses de Richberta dont la renommée lui avait appris des choses merveilleuses.

La maîtresse subjuguée par cette flatterie fit prier l'étranger de prendre place à ses côtés. Il parut, c'était un vieillard encore vert, dans le co-

stume pittoresque de l'orient; son maintien était aussi digne que noble. Il s'approcha de Richberta, attendant de sa main la bienvenue qui, selon les usages de son pays, est offerte au voyageur par les symboles du pain et du sel. Mais il n'y avait point de pain sur ces tables splendides pliant sous le poids des mets les plus rares et les plus exquis. La simple nourriture du pauvre était bannie d'ici.

L'étranger se mit silencieusement à sa place, et après s'être restauré, il raconta d'une manière agréable et instructive ses voyages par terre et par mer, parla de peuples éloignés et de leurs moeurs, de ses propres aventures, de ses joies et de ses infortunes, de la fragilité des biens terrestres et de l'inconstance du bonheur humain. Les assistants étaient tout oreilles aux récits de l'hôte mystérieux, à l'exception de Richberta. Elle espérait que l'étranger s'étendrait en louanges sur les richesses et la splendeur de la fête, et qu'il établirait des comparaisons qui eussent donné un nouvel aliment à sa vanité féminine; mais il n'en souffla mot, jusqu'à ce qu'enfin, interpellé par elle, il avoua n'avoir trouvé pareille magnificence que dans les cours des rois. Il finit cependant par dire qu'une seule chose le surprenait, c'était de ne point trouver là ce que la terre produit de plus *distingué* et de *meilleur*.

En vain insista-t-on auprès de cet hôte bizarre pour avoir le mot de l'énigme, il demeura muet et les interrogations devenant trop pressantes, il s'éloigna et personne ne le revit.

La curiosité et l'orgueil de Richberta furent excités au plus haut point. Plus de repos pour elle. Elle possédait tous les objets précieux pour lesquels la langue humaine a inventé un nom, tout ce que produisent la terre et la mer, tout ce qu'elles recèlent dans leur sein. Et le premier bien lui manquerait? Elle interrogea des philosophes et de devins, fit venir des sorciers et des interprètes de songes; mais aucun d'eux ne savait nommer chose qu'elle ne possédât depuis longtemps.

Alors elle ordonna dans son désir incessant du bien suprême qu'on équipât des navires. Elle voulut faire explorer les terres et les mers pour le trouver, et elle défendit aux équipages de revenir sans le lui rapporter.

Le commandant de ses flottes mit à la voile pour remplir cette mission difficile, ne sachant vers quel point diriger ses vaisseaux. Il en envoya une division vers l'est, l'autre vers l'ouest dans les mers les plus reculées; lui-même s'abandonna au gré du sort et des vents. Il arriva que l'eau salée, s'introduisant dans les navires, gâta une partie des vivres. Il y avait encore abondance de viandes, de vins et d'autres objets de luxe, mais la farine et le pain n'étaient plus mangeables, et la privation en fut vivement sentie. Dans cette disette, le commandant reconnut ce qu'il devait estimer comme le plus grand et le premier des biens. Ce n'étaient ni les épices, ni les aromates des Indes, ni les perles du fond des mers, ni l'or des mines profondes des montagnes, c'était le don le

plus simple de la nature, celui qui croît partout, qui est indispensable, inestimable, qui fortifie et qui nourrit, c'était le pain.

Il comprit alors aussi le sens des paroles obscures que l'étranger avait prononcées au festin, et sa résolution fut bientôt prise. Il fit voile pour un port de la baltique, où il prit un chargement du plus beau froment, et retourna à Stavoren. A peine arrivé, il se présenta devant Mademoiselle Richberta qui ne l'attendit pas de sitôt; il lui annonça qu'il connaissait le meilleur et le plus précieux des biens, qu'il en avait trouvé et lui en rapportait une grande quantité. Il raconta alors à sa maîtresse stupéfaite, de quelle manière cette découverte lui était venue, et lui fit voir que l'hôte mystérieux n'avait pu faire allusion qu'au pain qui manquait à sa table. Il pensait en conséquence s'être parfaitement acquitté de sa mission.

Mais Richberta ne fut pas de cet avis. Elle lança des regards furieux au serviteur interdit et étouffant avec effort une explosion de colère: Par quel côté, dit-elle, le navire a-t-il reçu le chargement? Par le côté droit, répondit-il. Eh bien, s'écria l'insolente, je vous ordonne de jeter à l'instant tout le chargement par le côté gauche à la mer. En vain le fidèle serviteur fit-il des remontrances contre cet ordre terrible, en vain en appela-t-il au coeur de Richberta, la conjurant de ne pas jeter en proie à la destruction ce précieux don de la Providence, mais de s'en servir pour soulager la misère des pauvres; en vain lui envoya-t-il des

troupes d'indigents pour amollir la dureté de son coeur, tout fit inutile. Elle fit jeter à l'eau, en présence de la foule, la riche cargaison de froment qui aurait pu donner du pain à tant de monde: le peuple se lamenta et la maudit.

Le fond de la mer avait reçu le chargement, mais les grains devenant semence de perdition, germèrent et poussèrent dans la vase, et comme ils étaient sans cesse recouverts par des nouvelles couches de limon, une forêt de tiges sans épis s'éleva, s'éleva toujours avec une vigueur surnaturelle, et pareille aux madrépores et aux coraux, monta jusqu'à la surface de la mer. Les masses du fond agitées sans relâche et trouvant ainsi des points d'arrêt, finirent par former devant Stavoren un immense banc de sable qu'aucune puissance humaine ne put rompre.

Les nombreux vaisseaux de la ville parmi lesquels étaient ceux de Richberta ne purent plus pénétrer dans un port naguères si sûr, et devinrent la proie des vagues furieuses. Adieu commerce et abondance! La jeune fille si fière précipitée du faite de la gloire et du bonheur dans un goufre de besoins et de misère, fut réduite à mendier son pain.

La mer ayant perdu l'entrée de sa baie favorite, se déchaîna avec une fureur toujours croissante contre le rivage; et durant les tourmentes d'une nuit orageuse, elle rompit les digues, enveloppa la ville, sa proie tant désirée, l'arracha avec ses fondements et l'entraîna dans ses profonds abîmes.

Le Zuiderzee roule maintenant ses sinistres vagues à l'endroit où fut Stavoren. Lorsque la transparence des flots permet au regard de pénétrer dans l'abîme, le marinier voit encore aujourd'hui, avec effroi, les clochers et les portes élevées, les rues et les hauts pignons des palais cette ville engloutie jadis si opulente et si belle.

LA HAYE,

TANT D'ENFANTS QUE DE JOURS DANS L'ANNÉE.

Ne croyez pas tout ce qu'on raconte,
Je permettrai bien la critique, pourvu qu'on la fasse avec esprit.

L'histoire que me raconta dernièrement un vieillard de la Haye.
Regarde l'épouse du comte de Henneberg.

Une mendiante vint un jour chez elle, demander l'aumône,
Portant deux jumeaux qui pleuraient sur ses bras.

Surabondante en bénédiction, mais pauvre pour les biens,
Elle eut la témérité de demander l'aumône.

La comtesse s'écria en colère: Allez-vous-en femme impudente,
Vous vantez votre corps, d'une honteuse qualité.

Allez, allez, ne souillez pas ma chambre,
Deux enfants à la fois ne sont jamais du même père.

La pauvre femme offensée dit alors: je souhaiterais
Que vous eussiez tant d'enfants, qu'il y a de jours dans l'année.

Ce voeu fut à peine prononcé, que la comtesse se sentit des
douleurs,

Elle accoucha, voilà ce qu'il arriva:

Trois cent soixante-cinq jours a l'année,
Eh bien! Elle accoucha de trois cent soixante-cinq enfants.

Tous ces enfants, tout nombreux qu'ils fussent,
Furent baptisés, tant males que femelles.

Les filles eurent le nom d'Elisabeth,
Et les garçons furent nommés Jean.

On montre encore de nos jours, les fonts où ils furent baptisés,
On dit que la mère s'est arraché les cheveux de frayeur.

Elle est morte de chagrin, aussi les enfants,
Après avoir été baptisés, moururent tous.

Cela est arrivé à peu de milles de la Haye,
Vous pouvez voir le tombeau, si vous ne le croyez pas.

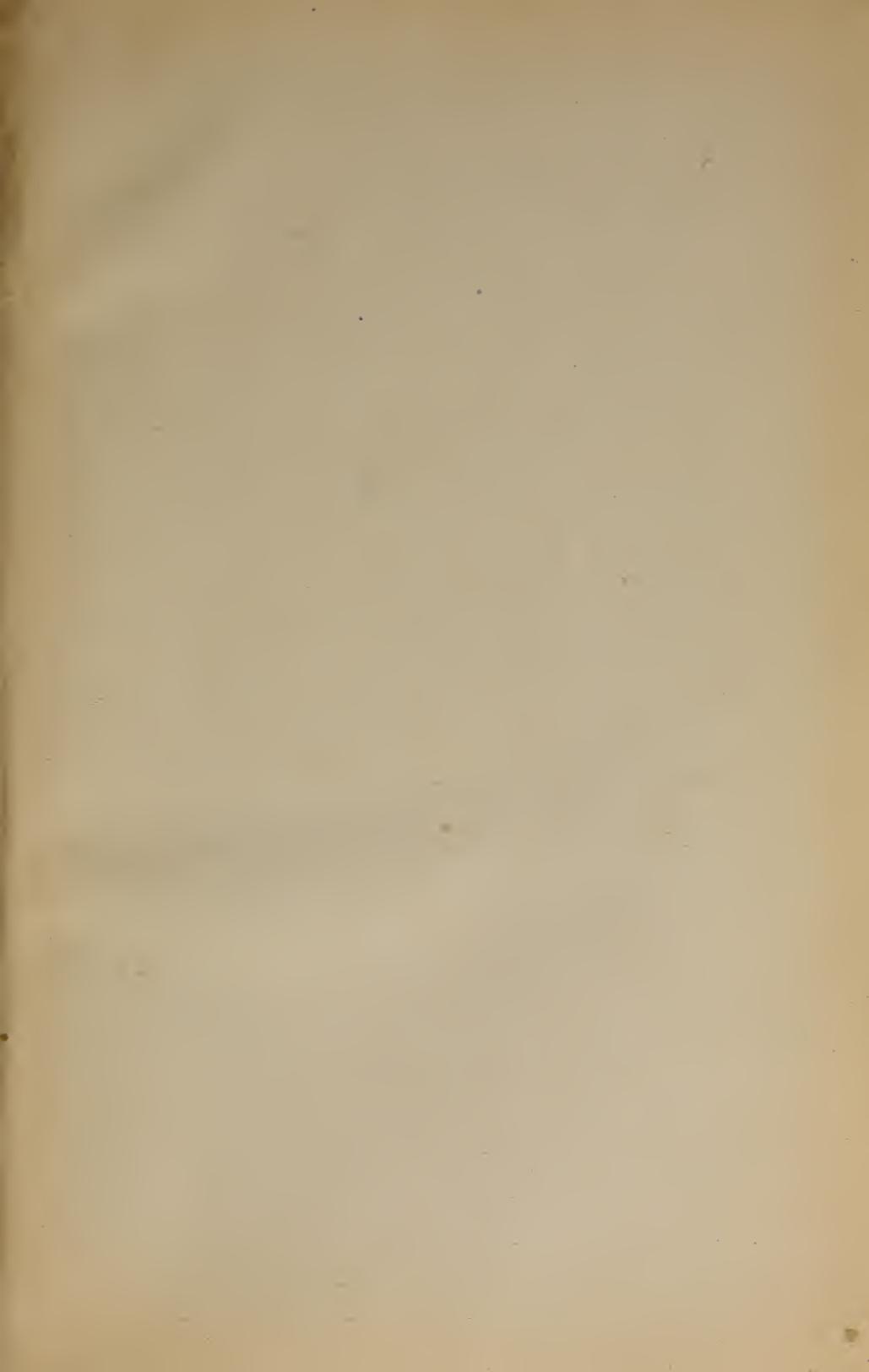
K. SIMROCK.

A la fin de cet ouvrage, nous ne manquerons pas de faire mention des belles pensées de Lord *Byron*, qu'il exprima après un voyage qu'il avait au Rhin :

Adieu donc beau Rhin ! Animé de plaisir,
Le voyageur oublie, de poursuivre sa route.
Comme l'amour unit ici les cœurs fidèles !
Comme on aime à réfléchir ici, dans la solitude !
Le vautour pourrait-il saisir avec plus de douceur,
La conscience revoltée, ce serait bien dans cette île,
Où la nature n'est ni triste ni trop gaie,
Où elle est sauvage sans être âpre, sublime mais pas rigoureuse.
Justement ce que l'automne est pour l'année.

Adieu donc ; oui adieu pour toujours !
Je ne saluerai jamais comme cela un autre pays.
L'âme se ranime dans tes couleurs
Et quand l'oeil se détourne avec douleur
Des rives du charmant Rhin,
Resonne en louant le mot d'adieu :
„Il y a bien des endroits magnifiques,
Mais aucun n'offre, entrelacé de tant de charmes
Tant de splendeur, de grâce et de gloire des anciens temps.“

La majesté ignorée des fruits et des fleurs,
Prêt de mûrir ; la splendeur des villes blanches
Le fleuve murmurant, les rochers pyramidales,
La verdure des forêts ; les châteaux grisâtres,
Les rochers sauvages, ressemblant à des restes de tours,
Comme méprisant l'art des hommes, toujours entourés
Des habitants gais et heureux comme les champs
Qui repandent sans cesse leur fruits à tous
Régénèrent comme le sable, malgré que les empires périssent
d'alentour.



Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date:

SEP - 2001

PreservationTechnologies

A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION

311 Thomson Park Drive
Cranbury Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS



0 007 995 553 A

